
3 1761 05645342 6


20


Tom. 2

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
D'ANCOURT.

TROISIE'ME EDITION.

Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient point été imprimées.

Ornées de Figures en taille-douce, à chaque Piece.

TOME SECOND.



Imprimé à Rouen, & se vend,

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire, ruë des Fossez S. Germain des Prez, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES
dans ce second Volume.

PQ
1794
D3
1729
t. 2

LA
FEMME
D'INTRIGUES,

COMEDIE,

Repreſentée pour la premiere fois le 30. Janvier 1692.

ACTEURS.

MADAME THIBAUT, *Femme d'Intrigues.*
GABRILLON, *sa Servante.*
LA BRIE, *Cousin de Gabrillon.*
LA RAMÉE, *Fourbe, sous le nom de Cleante, son Capitaine.*
JOLICOEUR, *Soldat de Cleante.*
LE MAISTRE A CHANTER.
LE MAISTRE A DANSER.
DORISE, *Precieuse.*
ANGELIQUE, *Fille déguisée en homme.*
LE JEUNE COMTE.
MADEMOISELLE GOGO.
CHAMPAGNE, *Ami de la Ramée.*
ERASTE, *Officier.*
ARAMINTE, *prétenduë femme d'Eraste.*
LE CHEVALIER, *Amant d'Araminte.*
LE MARQUIS.
LE COCHER.
LEANDRE, *Fils de Dorante.*
DORANTE, *Pere de Leandre.*
MELINDE, *Femme de Dorante.*
MONSIEUR DU BOIS.
MONSIEUR DE LA PROTASE, *Poëte.*
ORGON.
ARDALISE, *sa Femme.*
LISETTE, *leur servante.*
LE PETIT DRAGON, *Neveu de Gabrillon.*
MAD. TORQUETTE, *Marchande de marée.*
CASCARET, *Laquais.*

La Scene est à Paris.



LA

FEMME D'INTRIGUES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA BRIE, GABRILLON.

GABRILLON.

AH! vous voilà donc à la fin. Bon jour, Monsieur de la Brie.

LA BRIE.

Bon jour, Cousine : que me veut ta maîtresse ? On m'a dit à l'Auberge qu'elle avoit envoié me chercher. La besogne donne-t-elle ? car elle ne m'emploie que lors qu'il y a ici des affaires à tout rompre.

GABRILLON.

Les grands génies ne se mettent pas à tous les jours.

LA BRIE.

Ecoute, ne pense pas rire, tout homme qui travaille pour Madame Thibaut ne doit pas être un sot. Malepeste ! il se fait ici les plus belles affaires de Paris : voulez-vous des Charges, des Offices, des emplois ? on vous en fera voir de tous les échantillons. Estes-vous dans le goût de vous marier ? on vous y fournira des femmes de toutes tailles, de tous âges ; & si vous plaidez, vous y trouverez des Sollicitеuses depuis une pistole jusqu'à trente : voilà ce qu'on appelle une bonne boutique ; il n'y a point ici de nenni. Mais mon zéle l'emporte sur ma curiosité : dis-moi donc, qu'y a-t-il de nouveau ?

GABRILLON.

Bien des affaires, ma foi.

LA BRIE.

Et dis-moi donc vîte.

GABRILLON.

Elle se marie.

LA BRIE.

Elle se marie ! & contre qui ?

GABRILLON.

Contre un homme qui aura un jour plus de vingt-cinq mille livres de rente. Il s'apelle Cleante : il est Capitaine d'Infanterie.

LA BRIE.

Gentilhomme ?

GABRILLON.

Belle demande ! il est Gascon ; en vient-il d'autres de ce païs-là ?

LA BRIE.

Il est Gascon ?

GABRILLON.

Et ma maîtresse Normande.

LA BRIE.

Voilà de quoi faire un bon haras, Le Gascon & le Normand sont dans le monde ce que le Singe & le Renard sont dans la Fable. Mais que tu es extravagante de croire.....

GABRILLON.

Je te dis moi qu'il donne tête-baissée tout au travers de la nôce, & que Madame Thibaut lui paroît un parti de douze mille livres de rente, & cela en attendant encore une succession de vingt mille écus.

LA BRIE.

Oh ! l'affaire change bien de face.

GABRILLON.

Il ne sçait point qu'elle a demeuré au Marais, & il y a si peu qu'elle loge en ce quartier-ci, que personne ne s'est encore aperçû de la ruse que je vais t'apprendre. Ce logis à deux issuës. Par la petite porte elle est ce qu'elle a coûtume d'être, elle se mêle d'intrigues, fait des mariages, prête sur gages ; & par la porte cochére elle est veuve d'un Conseiller de Brétagne, qui depuis quelques jours est venu s'établir à Paris. Comme on lui donne à vendre des nipes de toutes parts, la magnificence des meubles, la richesse des pierreries, & l'abondance de vaisselle d'argent que le Capitaine voit dans ce logis, lui font paroître ma maîtresse un des meilleurs partis de la Robe.

LA BRIE.

La fine mouche ! Eh ! dis-moi un peu, comment t'a-t-elle connuë ?

GABRILLON.

Par avanture. Ne connoissons-nous pas tout le monde par avanture, nous autres ?

LA BRIE.

Mais encore que veut-elle de mon petit ministére ?

GABRILLON.

Tu ne le ſçais pas ?

LA BRIE.

Qui me l'auroit dit ?

GABRILLON.

On ne t'a donc pas donné ſa lettre ?

LA BRIE.

Non vraiment ! on m'a dit ſimplement qu'elle vouloit me parler.

GABRILLON.

Comment diantre ! va vîte te la faire rendre, & reviens ſur tes pas ; on pourroit la décacheter & l'on y verroit trop le caractére de ma maîtreſſe, & le tien.

LA BRIE.

Tu as raiſon, cela me décrieroit à l'Auberge. De quoi diantre s'aviſe-t-elle de confier ces choſes au papier ?

GABRILLON.

Ne perds point de tems en réfléxions, & ſonge à réparer la faute qu'elle a faite.

LA BRIE.

Je ferai diligence, ne te mets pas en peine.

GABRILLON.

Par où vas-tu ? ſors par la grande porte, tu abrégeras ton chemin de la moitié.

LA BRIE.

Fort bien.

GABRILLON.

Monſieur de la Brie eſt un treſor pour Madame Thibaut, & Madame Thibaut eſt un petit Perou pour Monſieur de la Brie, & je ne ſçai pas comment ils pourroient ſe paſſer l'un de l'autre. La voici qui revient de la Ville : quel équipage pour une femme qui couche en jouë un parti de cent mille écus !

SCENE II.

Me THIBAUT, GABRILLON.

Me THIBAUT.

JE n'en puis plus, donne-moi une chaise.

GABRILLON.

Vous vous tuez.

Me THIBAUT *lui donnant ses coëffes.*

Ote-moi cela.

GABRILLON.

Vous voilà toute en eau.

Me THIBAUT.

Porte ce paquet dans ma chambre. Prens garde à ce coulant, mets cette montre sur ma table, & sur tout aies soin que ce colier ne s'égare point.

GABRILLON.

Mais où avez-vous donc diné? il est quatre heures.

Me THIBAUT.

A peine ai-je eu seulement le loisir de manger un morceau chez une de mes amies.

GABRILLON.

Hé! que ne quittez-vous ce gueux de métier? C'est bien à vendre des hardes ma foi que vous gagnez le plus.

Me THIBAUT.

Ton cousin, Monsieur la de Brie, est-il venu?

GABRILLON.

Oüi, Madame, il s'en est retourné même.

Me THIBAUT.

Il s'en est retourné! Il faut qu'il soit fou. Y a-t-il un moment à perdre? Cléante revient

aujourd'hui de Verſailles, quelques meſures que je prenne pour paroître à ſes yeux ce que je ne ſuis pas, avec le tems tout ſe ſçait; & ſi je ne l'oblige à m'épouſer avant qu'il ſoit deux jours, peut-être ne l'épouſerai-je jamais.

GABRILLON.

Mon couſin va revenir, ne vous emportez pas.

Me THIBAUT.

Monſieur de la Brie devient furieuſement libertin. A-t-on écrit les gens qui ſont venus me demander?

GABRILLON.

Oüi, Madame.

Me THIBAUT.

Qui ſont-ils?

GABRILLON *tirant de ſa poche un Agenda.*

Monſieur l'Abbé Caſtoret, qui a envoié deux fois.

Me THIBAUT.

L'Abbé?

GABRILLON.

Monſieur l'Abbé Caſtoret.

Me THIBAUT.

Celui-là vous étoit recommandé, ſans doute, puiſque vous le nommez des premiers. Monſieur l'Abbé Caſtoret vous auroit-il par quelque pétit bénéfice mis dans ſes intérêts?

GABRILLON.

Lui, Madame?

Me THIBAUT *lui arrachant l'Agenda.*

Donnez cela. L'Abbé Caſtoret, puiſqu'il eſt tant de vos amis, dites-lui que le Prieur Coffard n'eſt pas dans la volonté de le mettre en poſſeſſion de rien qu'aux conditions qu'il ſçait. Ce Major de milice eſt-il venu?

GABRILLON.

Oüi, qui peſte comme un beau diable de voir que rien n'avance.

Me THI-

Me THIBAUT.

Eſt-ce ma faute ? ſi le Commis de qui dépend ſon affaire à révoqué ſa maîtreſſe, qu'il prenne des meſures d'ailleurs : car pour moi je n'avois que ce canal-là. Comment mettez-vous-là, cet homme tout nud.

GABRILLON.

Dame, je ne ſçai pas ſon nom : c'eſt ce grand homme tout déguenillé, à qui vous avez promis un emploi dans les Gabelles.

Me THIBAUT.

Qui, ce jeune fou qui a joué & mangé tout ſon bien ?

GABRILLON.

Juſtement.

Me THIBAUT.

Hé, a-t-il dit qu'il reviendroit ?

GABRILLON.

Oüi.

Me THIBAUT.

Oüi ? Hé ! bien dites-lui qu'il n'y a rien à faire pour des Commiſſions, qu'à l'autre bail, à moins qu'il n'épouſe cette fille dont je lui ai parlé : encore faut-il que dés le lendemain de ſes nôces il la laiſſé à Paris, pendant qu'il ira faire ſa Commiſſion au fond du Perigord.

GABRILLON.

Bon, comme s'il ne voudra pas l'emmener.

Me THIBAUT.

Oh ! je lui conſeille d'avoir des volontez. Meſſieurs les Fermiers lui donneront des femmes pour les emmener ! il n'a qu'à s'y attendre. Un homme pour un Privilége. Concernan quoi ce Privilége ?

GABRILLON.

Je ne ſçai ce qu'il chante. Il dit qu'il a trouvé l'invention de faire un fard à l'épreuve de tous les temps, des couleurs qui une fois ſeu-

lement appliquées ſur un teint, durent autant que la peau ? en un mot il ſe vante d'avoir trouvé le ſecret de farder un viſage à Freſque.

Me THIBAUT.

Oh ! oh, celui-là va avoir bien de la pratique.

GABRILLON

Vraiment il n'y ſçauroit ſuffire à l'heure que je vous parle. Il a ſept ou huit douzaines de viſages à rendre avant qu'il ſoit la fin de la ſemaine.

Me THIBAUT.

Vous deviez bien écrire ſa demeure.

GABRILLON.

Oh ! que je m'en reſſouviendrai bien ; c'eſt quelque part vers cette ruë ſaint Martin : rien n'eſt plus facile que de le trouver ; il n'y a qu'à demander le Peintre ſur cuir, ou la Manufacture des viſages.

Me THIBAUT.

A propos de la ruë ſaint Martin, vous êtes-vous ſouvenu d'aller à ce Meſſager de Roüen, ſçavoir ſi ce quartier de veau de riviére, ce muid de cidre, ces pots de noix confites, & ces deux témoins ſont arrivez.

GABRILLON.

Il n'y a encore que les témoins devenus. Comme l'affaire preſſe, & qu'il faut du tems pour les inſtruire, on a crû. . . . .

Me THIBAUT.

Belle avance, comme ſi le Procureur voudra recevoir l'un ſans l'autre. Je ne vois point ici que ce Maître à Danſer, ni ce Maître de Muſique ſoient venus.

GABRILLON

Voici le Maître à Danſer.

Me THIBAUT.

Va vîte ſerrer toutes ces hardes pendant que je lui parlerai.

SCENE III.

Me THIBAUT, LE Me A DANSER.

Me THIBAUT.

HE' ! bien, avez-vous été chez cette petite personne ? Nôtre Financier attend la réponse avec impatience.

LE Me A DANSER.

Je sors de chez elle.

Mr THIBAUT.

Lui montrez-vous à danser ?

LE Me A DANSER.

Non.

Me THIBAUT.

Vous n'avez donc pas dit à la mere que c'étoit vous qui montrez à cette Marquise de leur voisinage, qui a cinquante-cinq ans danse le menuet aussi proprement qu'une fille de quinze ?

LE Me A DANSER.

Pardonnez-moi vraiment.

Me THIBAUT.

Sçait-elle que c'est vous qui montrez la Sarabande au petit bichon de Madame la Maréchale ?

LE Me A DANSER.

Oüi ; mais tout cela ne sert de rien.

Me THIBAUT.

Et la raison, s'il vous plaît ?

LE Me A DANSER.

La raison ? La raison est qu'ils ne veulent donner qu'un loüis par mois.

Me THIBAUT.

Et c'est-là ce qui vous arrête ? avez-vous

perdu l'esprit dites-moi ? quoi regarder à un loüis quand il s'agit d'en gagner trente ! avec cette belle conduite là je veux vous voir bientôt réduit à vendre le cheval que je vous ai fait donner par le Milord pour avoir.... Ne me faites pas parler.

LE Me A DANSER.

Ne me faites pas parler vous-même, & comptez, quoi qu'il puisse arriver, que je ne montrerai jamais pour une pistole, ce seroit le moien de me décrier.

Me THIBAUT.

Vraiment, mon petit ami, vous faites bien le rencheri depuis que je vous ai donné les moiens de vous faire un des Syndics de la danse.

LE Me A DANSER.

Ma foi, Madame, dans toutes les affaires que nous avons faites ensemble vous avez gagné plus que moi ; & je n'ai point rendu de billet dont vous ne vous soiez fait paier le port.

Me THIBAUT.

Voila encore une veste & une cravate, que vous n'auriez jamais euës sans moi.

LE Me A DANSER.

Oüi, fort bien, vous me paiez de vieilles nippes qui vous restent, & vous gardez l'argent comptant.

Me THIBAUT.

Monsieur le Maître à Danser ?

LE Me A DANSER.

Madame la....

SCENE IV.

LE Me A CHANTER, LE MAITRE A DANSER, Me THIBAUT.

LE Me A CHANTER.

QU'est-ce donc que tout ceci ? Vous voilà tous deux en colere.

Me THIBAUT.

J'ai bien sujet d'y être, & si la musique est aussi déraisonnable que la danse, je n'aurai qu'à pendre l'intrigue au croc.

LE Me A CHANTER.

Comment donc ? lui est-il arrivé quelque disgrace qui le dégoûte du commerce ? n'auroit-il sçû prendre le temps que son écoliere étoit seule ? Un pere seroit-il survenu, un rival, un mari.... Expliquez-vous donc si vous voulez, à gens de nôtre profession il ne peut guéres arriver de pire accident que je sçache.

LE Me A DANSER.

Si l'on vouloit vous contraindre à montrer à chanter pour la moitié moins que vous n'avez coûtume de prendre, de bonne foi le feriez-vous ?

LE Me A CHANTER.

Oüi, si je trouvois d'ailleurs quelque profit plus considerable.

Me THIBAUT.

Ne voila-t-il pas ce que je dis ? Dans toutes

les affaires dont je lui ai donné la conduite, je voudrois bien ſçavoir s'il s'eſt tenu à une piſtole.

LE Me A CHANTER.

Vous vous moquez je crois.

Me THIBAUT.

Il n'a jamais fait de marché ſeulement.

LE Me A DANSER.

Eſt ce avec les écoliers qu'on en fait ; c'eſt avec ceux qui nous les donnent.

Me THIBAUT.

Avez-vous parlé à ce vieux Commandeur pour cette petite marchande, dont la mere eſt ſi ſurveillante ?

LE Me A CHANTER.

Oüi : mais je lui ne montrerai point.

Me THIBAUT.

A l'autre. Ils ont tous deux réſolu de me faire enrager, je penſe.

LE Me A DANSER.

Je ſuis ravi de n'être pas ſeul de mon ſentiment.

LE Me A CHANTER

Non, ce n'eſt point l'argent qui m'arrête.

Me THIBAUT.

Et qu'elle raiſon pouvez-vous donc avoir ?

LE Me A CHANTER.

Elle ne veut aprendre que des Airs de l'Opera.

Me THIBAUT.

Ne vous voila pas mal.

LE Me A CHANTER.

De quoi me ſerviroit donc l'heureux genie que le Ciel m'a donné pour la compoſition ?

Me THIBAUT.

Il faut le laiſſer-là cet heureux genie, & s'accomoder au genie des autres.

LE Me A CHANTER.

Je vous baiſe les mains, je fais de la muſique,

c'est mon métier, & tous les Commandeurs du monde ne me feroient pas montrer à de petites filles qui ne veulent point apprendre de mes Airs, & les trouver plus beaux que ceux de l'Opera même.

Me THIBAUT.

Voila un étrange entêtement.

LE Me A DANSER.

Et moi je verrois crever tous les Financiers du Roïaume plûtôt que d'apprendre à danser à leurs maîtresses pour une pistole.

Me THIBAUT.

Quelle extravagance!

LE Me A CHANTER.

Je trouve qu'il est de fort bon sens, moi.

LE Me A DANSER.

Vous me paroissez avoir grande raison.

Me THIBAUT.

Diantre soit des impertinens; mais finissons. Vous y perdez tous deux plus que qui que ce soit. Çà cette lettre?

LE Me A DANSER.

La voila.

Me THIBAUT.

Le portrait, vous?

LE Me A CHANTER.

Le voici.

Me THIBAUT.

Cette bourse?

LE Me A DANSER.

Tout à l'heure.

Me THIBAUT.

Cette attache de diamans?

LE Me A CHANTER.

Je vous la vais donner.

Me THIBAUT *reprenant la bourse.*

Au moins le compte y est?

LE Me A DANSER.

Pour qui me prenez-vous ?

Me THIBAUT.

Eh ! je vous connois, vous ne feriez pas le premier du métier qui aiant ordre de faire un present à une Dame, auroit en homme habile partagé le different par la moitié.

LE Me A DANSER.

Vous êtes en colere, serviteur.

LE Me A CHANTER

Je n'ai plus rien à vous que ce petit enfant sans pere, dont la mere est morte il y a quinze jours. La nourrice doit le raporter, vous trouverez bon que je vous l'envoie.

Me THIBAUT.

Oh ! pour ce bijoux-là vous n'avez qu'à le garder, c'est le fruit d'une intrigue où vous avez eu plus de part que moi.

LE Me A CHANTER.

Nous verrons pourtant à qui il demeurera. Je ne vous dis pas adieu.

Me THIBAUT.

Peste soit de la danse, & de la musique. Sans les travers qu'ont ces gens-là quelle fortune ne pouroient-ils point faire ?

SCENE V.

Me THIBAUT, LA BRIE.

Me THIBAUT.

HE' bien, Monsieur de la Brie, vous sçavez les services dont j'ai besoin.

LA BRIE.

J'ai vû tout cela d'un coup d'œil.

Me THIBAUT.

Hé que vous en ſemble ?

LA BRIE.

Cela eſt bon, cela réüſſira, nous en viendrons à bout.

Me THIBAUT.

Il y a cent piſtoles à gagner.

LA BRIE.

Cent piſtoles ! ce n'eſt guéres. Il y a ouvrage & ouvrage, voiez-vous. Si nous n'avions qu'un Bourgeois a duper, ce ne ſeroit pas une groſſe affaire : j en entreprendrai, moi qui vous parle, à dix piſtoles piece, tant que vous voudrez : mais lors qu'il s'agit de tromper un Capitaine, c'eſt une beſogne diablement vetilleuſe.

Me THIBAUT.

Combien voudriez-vous donc, Monſieur de la Brie ?

LA BRIE.

Vous-même je vous en fais juge. Tenez, le ſeul perſonnage de Notaire, ſi je ne le faiſois pas moi-même, il me reviendroit à moi ſans les beuvettes, à plus de cent piſtoles. Malepeſte on ne vient pas à bout des gens de cette profeſſion à ſi bon marché que vous le croiriez bien

Me THIBAUT.

Vous ſerez content de moi, Monſieur de la Brie.

LA BRIE.

Je vais donc me préparer.

Me THIBAUT.

Allez.

SCENE VI.

DORISE, Me THIBAUT.

DORISE.

IL y a quinze jours, Madame, que j'épie l'occasion de pouvoir vous entretenir en particulier, ce que je n'ai pû trouver jusqu'aujourd'hui.

Me THIBAUT.

Vous prenez encore bien mal vôtre tems Madame.

DORISE.

Je n'ai que deux mots à vous dire.

Me THIBAUT.

Voions donc vîte, de quel s'agit-il ?

DORISE.

D'un brevet de bel esprit, Madame : cela vous surprend :

Me THIBAUT.

Je vous avouë, Madame, qu'avant que d'avoir eu l'honneur de vous voir, je n'avois point encore oüi dire qu'il y eût de beaux esprits à brevets.

DORISE.

C'est que pour m'exprimer à vous, Madame, d'une maniere plus élegante, je me suis servi du figuré : mais à parler au propre cela veut dire que je postule une place à l'Academie.

Me. THIBAUT.

Vous, Madame, une place à l'Academie ! Oh ! je crois que vous dites encore cela au figuré.

DORISE.

Pourquoi pas, Madame, une place à l'Academie, parce que je suis femme peut-être, oh! si vous le prenez-là, c'est nôtre vrai ballot que les ouvrages de langue.

Me THIBAUT.

Des femmes à l'Academie! Oh il faudroit donc du moins se garder de leur donner des jettons; car au lieu de travailler au Dictonnaire, elles jouëroient à l'Ombre ou à la Bassette.

DORISE.

S'il est besoin de faire preuve de beau génie, graces au Ciel il court dans le monde des Sonnets & des Madrigaux de ma façon, qui ont fait dire à plus d'un connoisseur, qu'en matiere de Poësie je ne pouvois manquer d'être bel esprit à la premiere promotion.

Me THIBAUT.

La folle!

DORISE.

Pour la Prose, c'est en quoi j'excelle. Je travaille à mettre en beau langage le Code, le Protocole des Notaires, & le Praticien François.

Me THIBAUT.

Qu'elle est divertissante!

DORISE.

Par mon moien on parlera dorénavant au Palais comme on parle à la Cour.

Me THIBAUT.

Fort bien.

DORISE.

Les Exploits, les Ajournemens personnels, les Decrets & les Sentences de mort seront écrits de ce petit stile gai, coupé, enjoüé, & fleuri, dont on écrit les Historiettes & les Romans.

Me THIBAUT.

Vous verrez que c'est cette précieuse dont on me parla hier.

DORISE.

Il n'y aura point de bel esprit qui ne veüille avoir vingt procez, & l'on plaidera moins à l'avenir par nécessité, que par galanterie.

Me THIBAUT.

Le merveilleux genie de femme!

DORISE.

Croiriez-vous bien, Madame, que je ne me suis ait séparer de corps & de bien d'avec mon penultiéme mari, que parce qu'il m'étourdissoit tous les ours de quelque barbarisme du Palais.

Me THIBAUT.

Vôtre penultiéme mari, Madame? vous avez donc été mariée bien des fois?

DORISE.

J'en suis à ma cinquiéme édition.

Me THIBAUT.

Oh! que vous n'en demeurerez pas-là, belle & jeune comme vous êtes: pour peu que vôtre mari soit vieux, vous serez bientôt réimprimée.

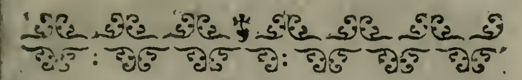
DORISE.

Adieu, Madame. Vous qui connoissez tant de gens, faites je vous prie, qu'on glisse dans le monde quelque mot en faveur de mes ouvrages, pour me procurer la place que je souhaite.

M. THIBAUT.

Fort bien. Fut-il jamais une plus extravagante créature. Mais aparemment Cleante ne peut pas tarder à venir; allons changer d'habit, & donner ordre à ce qu'il faut, pour le recevoir en veuve de qualité.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA RAME'E, JOLICOEUR.

LA RAME'E.



PRESENTEMENT que nous sommes seuls, viens que je t'embrasse, mon pauvre Jolicœur.

JOLICOEUR.

Quoi! c'est-là la Ramée?

LA RAME'E.

Lui-même.

JOLICOEUR.

La Ramée, Sergent dans la Compagnie de Cleante?

LA RAME'E.

C'est lui-même, te dis-je, reculeras-tu toûjours?

JOLICOEUR.

Et qui diable t'auroit reconnu? Tu sors d'un carosse magnifique, & tu es vétu comme un Colonel.

LA RAME'E.

J'ai mes raisons.

JOLICOEUR.

Oh! je n'en doute pas. Mais enfin que fais-tu à Paris? aurois-tu deserté

LA RAME'E.

Toi-même, que faisois tu devant la porte

de ce logis lorsque je t'ai vû ? je mourois de peur que tu ne m'allasses donner du la Ramée devant mes gens ; c'est pourquoi je t'ai promptement entraîné ici. J'ai pris le nom de nôtre Capitaine, je me fais apeller Cleante, & je suis Gascon comme lui.

JOLICOEUR.

Me crois-tu assez indiscret pour appeller la Ramée un homme qui a un carosse & quatre laquais ? Combien y a-t-il de gens à Paris qui, comme toi, ont un bon équipage, & qui seroient bien fâchez qu'on les apellât par leur premier nom ?

LA RAME'E.

Que dis-tu de ce logis ?

JOLICOEUR.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

LA RAME'E.

Quand tu voudras ce sera ton auberge.

JOLICOEUR.

Comment donc ?

LA RAME'E.

J'en épouse la maîtresse.

JOLICOEUR.

Tout de bon !

LA RAME'E.

La trouves-tu passablement logée ?

JOLICOEUR.

Comment diable ! voila une chambre magnifique.

LA RAME'E.

Qu'appelles-tu une chambre ? ce n'est qu'une salle à breland pour les laquais, la maîtresse de ce logis est une femme de qualité, veuve d'un Conseiller de Bretagne, qui a amassé des biens considérables, & qui, de crainte de dépenser un sol, s'est laissé mourir de faim. Que je vais faire honneur aux acquêts du défunt ! Je veux

par ma magnificence immortaliser à jamais cette humeur sobre & laborieuse dont il étoit doüé.

JOLICOEUR.

Et comment as-tu fait cette connoissance?

LA RAME'E.

Ma foi, mon pauvre Jolicœur, j'ai tenté fortune. Prévenu que pour prendre une femme un carosse étoit un merveilleux trebuchet, j'ai donné dans l'équipage, & je me suis jetté dans le grand monde. Après quelques avantures, mon bonheur m'a conduit ici, & il ne s'est peut-être pas encore vû un plus beau coup de simpathie. Croirois-tu qu'à la premiere conversation la Dame me trouvant de l'esprit, elle se sentit toute émuë de tendresse pour moi; & moi la voiant riche & toute brillante de pierreries, je me trouvai pour elle tout de flâme.

JOLICOEUR.

Mais de ton équipage, qui en a fait la dépense?

LA RAME'E.

Nôtre Capitaine, sans le sçavoir.

JOLICOEUR.

T'auroit-il envoié en recruë?

LA RAME'E.

Tu l'as dit.

JOLICOEUR.

Combien t'a-t-il donné?

LA RAME'E.

Deux mille écus.

JOLICOEUR.

Combien en as-tu déja dépensé pour toi?

LA RAME'E.

Prés de sept cent pistoles.

JOLICOEUR.

Sur six cens pistoles en dépenser sept cens, voilà une belle économie.

LA RAME'E.

Cela te furprend ? & tu verras que rien n'eft plûs facile quand tu fçauras la chofe. Premierement, je devois faire douze foldats, je n'en ferai point..

JOLICOEUR

Voila déja un gain affez confiderable fur le premier article.

LA RAME'E.

Je devois paier pour lui quatre cens piftoles à fon Drapier, je n'en ferai encore rien.

JOLICOEUR.

Oh ! il y a là-deffus plus de la moitié de profit.

LA RAME'E.

J'ai ordre de lui faire faire deux habits par fon Tailleur, de les paier comptant ; je les prens à credit, & je m'en fers.

JOLICOEUR.

Oh ! pour celui-là il y a de l'ufure.

LA RAME'E.

Il ne faut point être fcrupuleux, Jolicœur, quand on veut faire fa fortune.

JOLICOEUR.

Oh ! tu es comme il faut être.

LA RAME'E.

Mon ami, ce n'eft pas-là mon coup d'effai.

JOLICOEUR.

Il y paroît.

LA RAME'E.

Je n'ai pas toûjours été foldat, & tel que tu me vois, j'ai fait rouler pendant cinq ou fix ans un fort bon caroffe à Paris.

JOLICOEUR.

Je t'ai vû un tems que tu n'en avois pas de fort beaux reftes

LA RAME'E

Que veux-tu ? les gens qui ne vivent que par

machines sont sujets à ces sortes de revers. Mon adresse & mon sçavoir faire m'avoient mis dans le monde dans une assez belle situation : mais mon bonheur m'y fit des jaloux, on me suscita des affaires, je m'enrôlai pour me garantir des brutalitez de la Justice.

JOLICOEUR.

Parle bas, quelqu'un vient.

LA RAME'E.

Fais toi mener chez moi par un de mes laquais. Je veux prendre de tes conseils pour m'assurer cette fortune.



SCENE II.

Me THIBAUT, LA RAME'E, GABRILLON.

Me THIBAUT.

QUoi vous êtes ici, Cleante, & je n'en suis pas avertie ?

LA RAME'E.

Je donnois des ordres à un de mes Sergens, & regardois la beauté de vôtre salle.

Me THIBAUT.

Vous me trouvez donc meublée à vôtre goût ?

LA RAME'E.

Je n'ai encore rien vû de mieux entendu, de plus riche, ni de plus superbe que vôtre appartement.

Me THIBAUT.

Oh ! pour superbe non, cela n'est que propre. En faut-il tant pour une veuve ? Qu'est-ce, Gabrillon ?

GABRILLON.

Vôtre Notaire, Madame, qui vous aporte des papiers à ſigner.

Me THIBAUT.

Oh! dites lui qu'il vienne une autre fois.

LA RAME'E.

Eh! Madame, que je ne ſois pas cauſe...

GABRILLON.

Bon, le voila qui entre.

SCENE III.

Me THIBAUT, LA RAME'E, GABRILLON, LA BRIE.

Me THIBAUT.

HE' Monſieur, vous prenez bien mal vôtre temps.

LA BRIE *en Notaire.*

Quel temps faut-il donc prendre, Madame? ou vous êtes en compagnie, ou vous êtes en affaires.

Me THIBAUT.

Croiriez-vous bien, Monſieur, que cet homme-là donne cinquante mille écus à ſes enfans? auſſi il gagne tout ce qu'il veut.

LA BRIE.

Tout ce que je veux, Madame, cela étoit bon autrefois: mais aujourd'hui pour épargner les frais d'un contrat la plûpart des gens ſe marient ſous ſeing privé.

GABRILLON.

Pour moi, je ne ſerai pas à la peine de frauder le Notariat; car vous m'avez promis que vous ferez mon contrat de mariage *gratis.*

LA BRIE.

Cà, commencerons-nous, Madame ?

Me THIBAUT.

Croiez-moi, remettons la chose à une autrefois.

LA BRIE.

Nous aurons fait dans un moment, Monsieur voudra bien...

LA RAME'E.

Madame me désobligeroit de....

LA BRIE.

Il n'y a que quatre baux, cinq quittances, & deux contrats de constitution : en voulez-vous la lecture ?

Me THIBAUT.

Le Ciel m'en préserve !

LA RAME'E *bas.*

Deux contrats de constitution !

LA BRIE.

A propos je trouve à placer vos deux mille pistoles sur un jeune homme de famille, qui les emploiera à se faire un bon équipage pour donner dans la vûë à la veuve d'un Partisan. Nous ferions mention dans le contrat de l'emploi des deniers, cela est bon. Mon clerc est venu vous le dire.

Me THIBAUT.

J'ai changé de sentiment. On me doit faire un remplacement de douze mille francs, je veux placer le tout ensemble.

LA RAME'E.

Ce sont vingt-deux mille livres ; j'ai gens en main qui s'en accommoderont.

LA BRIE.

J'ai vôtre fait aussi, Madame, & nôtre pis aller sera de les prêter pour un nouvel établissement d'Opera. Autrefois qu'ils ne donnoient qu'une piéce en tout un an, je ne l'aurois

pas conſeillé : & fy ! ils ne gagnoient pas de l'eau ; mais preſentement qu'ils en donnent tous les mois, quand vous ſeriez ma ſœur je ne pourrois pas en conſcience vous indiquer une meilleure hypotéque

LA RAME'E.

Selon. Il faut ſçavoir qui fait la muſique premierement, & que quelque riche negociant mette ſon nom & ſon paraphe au bas du contrat de conſtitution.

Me THIBAUT.

Nous parlerons de cela quand on m'aura envoié mon argent : mais aujourd'hui que faut-il faire pour me débaraſſer de vous ?

LA BRIE.

Signer tous ces papiers, Madame.

Me THIBAUT.

Paſſons donc dans mon cabinet. Au moins vous voulez bien me permettre. . . .

LA RAMEE.

Madame. . .

Me THIBAUT.

Entrez dans ma chambre. Je vous rejoins dans un moment.

LA RAME'E.

Non, Madame, je n'ai point été chez moi depuis mon retour de Verſailles, j ai quelque ordre à donner.

Me THIBAUT

Qu'on vous revoie donc bien-tôt, je vous prie.

LA RAME'E.

en s'en allant.

Le plûtôt qu'il me ſera poſſible. Je ſuis plus preſſé de conclure qu'elle ne penſe.

SCENE IV.

Me THIBAUT, LA BRIE.

Me THIBAUT.

MOnſieur le Capitaine a pris l'hameçon ; il ne faut pas lui donner le temps de ſe reconnoître.

LA BRIE.

Laiſſez-moi faire, tout ira bien. N'ai-je pas fait le Notaire à merveilles ?

Me THIBAUT.

Aſſurément.

LA BRIE.

Il ne m'en manque que la Charge, car j'ai d'ailleurs toutes les parties néceſſaires pour faire un parfaitement habile homme.

Me THIBAUT.

Voici quelqu'un, laiſſez-nous.

SCENE V.

GABRILLON, Me THIBAUT.

GABRILLON.

ON vous demande là-bas.

Me THIBAUT.

Qui ?

GABRILLON.

Une Dame, qui veut acheter le caroſſe qui eſt ſous vôtre remiſe.

Me THIBAUT.

Comment ! vas lui dire qu'il n'eſt pas à vendre : ne vois-tu pas qu'il me fait honneur, & que Cleante le prend pour être a moi ? Ecoute, ſi cette Maîtreſſe des Comptes à qui il apartient venoit ici, ne vas pas lui dire qu'on le marchande.

GABRILLON.

Oüi ? Mais ce jeune Officier qui a déja les chevaux, & qui n'entend plus qu'après l'argent du caroſſe pour achever ſon équipage, s'accommodera-t-il de cela ?

Me THIBAUT.

Qu'il s'en accommode s'il veut. Ne voudrois-tu pas que j'allaſſe préférer ſes intérêts aux miens ? Va, va, te dis-je... Mais que me voudroit ce jeune Gentil-homme ?

SCENE VI.

Me THIBAUT, ANGELIQUE *en homme.*

ANGELIQUE.

Bon jour, Madame.

Me THIBAUT.

Monſieur, vôtre ſervante.

ANGELIQUE.

Touchez-là

Me THIBAUT.

Monſieur.

ANGELIQUE.

Touchez-là, vous dis-je, je veux faire amitié avec vous.

Me THIBAUT.

Ce me seroit bien de l'honneur.

ANGELIQUE.

Et à moi bien du profit. Comment diable ; on dit que la fortune & vous, vous êtes les deux doigts de la main, qu'elle vous met à même des emplois, & que vous rendez heureux qui bon vous semble.

Me THIBAUT.

Je ne ferai jamais tant de bien, que je souhaiterois d'en faire.

ANGELIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous que je n'en fasse l'épreuve. Vous voiez un jeune homme tout frais sorti de l'Academie qui cherche à entrer dans le monde : mais qui aimeroit mieux n'y mettre jamais le pied, que de n'y pas entrer par une belle porte.

Me THIBAUT.

Il y en a plusieurs : il ne s'agit là-dessus que de consulter vôtre inclination. Voulez-vous être de robe ou d'épée ?

ANGELIQUE.

De robe ! regardez-moi bien, ai-je l'air d'un écolier en Droit ? d'épée morbleu, d'épée, s'il en fut jamais : on a toûjours porté les armes dans ma famille.

Me THIBAUT.

Si c'est dans le service que vous souhaitez d'entrer, je ne puis rien pour vous.

ANGELIQUE.

Vous ne pouvez rien faire pour moi ?

Me THIBAUT.

Pas cela. Les Emplois de la guerre ne sortent point de ma boutique. J'en suis fâchée, quoiqu'au fond c'est bien dommage qu'un joli homme comme vous aille à l'armée.

ANGELIQUE.

Lorſqu'on eſt né l'épée au côté, je crois que par tout ailleurs un homme de mon âge fait une ſotte figure.

Me THIBAUT.

Vous êtes riche ?

ANGELIQUE.

Je ſuis tout l'opoſé.

Me THIBAUT.

Tant pis.

ANGELIQUE.

Bon, bon, tant pis, quand on a de la naiſſance & de la valeur, le ſervice donne le reſte.

Me THIBAUT.

Oüi, mais pas toûjours. Croiez-moi, mon beau Gentil-homme, ne mépriſez point mes conſeils : il y a tant de femmes qui ne s'applique uniquement qu'à réparer dans une jeuneſſe indigente le tort que lui fait la fortune, tâchez à vous aſſocier avec quelque riche veuve ? quand un équipage eſt en deſordre, il vaut mieux pour le remettre avoir recours à ſa femme qu'à l'uſurier.

ANGELIQUE.

Moi prendre une femme, & qu'en ferois-je ?

Me THIBAUT.

Ce que tous les autres jeunes gens qui épouſent des femmes déja ſurannées en font, leurs Intendantes & leurs Fermieres. Si vous voulez avant qu'il ſoit deux jours je vous livre la veuve d'un Marchand de marée qui me perſécute pour lui trouver un joli mari. Si le parti vous accommode elle vous mettra à la tête de vingt-cinq mille livres de rente.

ANGELIQUE.

Une femme de vingt-cinq mille livres de rente, le joli poſte pour un jeune homme, ſi cela n'obligeoit pas à réſidence !

Me THI-

Me THIBAUT

Qu'appellez-vous residence ? Un homme de vôtre qualité est-il pour passer ses jours comme un Bourgeois cousu aux juppes de sa femme ? On passe six mois à l'armée, de là on revient à Paris. Madame y est-elle, on va à la Cour : vient-elle à la Cour, on retourne à Paris ; de maniere qu'en tout un an un mari n'aura pas donné quarante jours à sa femme. Est-il, à le bien prendre, une plus douce condition ? où trouverez-vous encore un métier dont le travail de six semaines suffise pour vous défraier de toute l'année ?

ANGELIQUE.

Six semaines auprés d'une femme, ne contez-vous cela pour rien ?

Me THIBAUT.

Ouais, vous êtes donc bien libertin ?

ANGELIQUE.

Que voulez-vous ? chacun a son foible, & celui-là n'est pas le mien.

Me THIBAUT.

Vous ne voïez donc pas une femme ?

ANGELIQUE.

Je les verrois toutes, si elles étoient toutes faites comme toi.

Me THIBAUT.

Hé ! Monsieur, vous n'y pensez pas.

ANGELIQUE.

La folle qui ne reconnoît pas Angelique.

Me THIBAUT.

Mademoiselle Angelique ! & qui vous reconnoîtroit dans cet équipage ? Allez-vous courre le bal ?

ANGELIQUE.

Une affaire bien plus serieuse me met en campagne.

Me THIBAUT.

Une affaire ſérieuſe ! cela ne m'a point encore paru.

ANGELIQUE.

Si je t'ai dit des folies, & que je ne me ſois pas d'abord fait connoître à toi, ce n'étoit que pour faire l'épreuve de mon déguiſement ; s'il a pû te tromper, il poura bien en tromper d'autres.

Me THIBAUT.

Vous avez l'air tout à fait Cavalier. Mais encore quelle affaire ? ...

ANGELIQUE.

Une affaire de jalouſie.

Me THIBAUT.

Une affaire de jalouſie.

ANGELIQUE.

Je ne ſuis jalouſe que de la bonne ſorte, & je te jure que c'eſt ſans être amoureuſe moi-même.

Me THIBAUT.

Je le veux croire ; mais pourtant ce déguiſement....

ANGELIQUE

Je ne l'ai pris que pour m'introduire dans une maiſon où mon perfide de Chevalier donne des rendez-vous à ma rivale. Il me dit tous les jours qu'il ne la voit point, & ſous prétexte d'aller joüer, ils ſe trouvent enſemble dans le logis en queſtion. J'y vais ce ſoir à la faveur de cet habit, je les obſerverai de prés, j'étudierai juſques à leurs moindres geſtes ; & ſi le cœur m'en dit, je les frotterai tous deux comme tous les diables.

Me THIBAUT.

Et tout cela ſans être amoureuſe ?

ANGELIQUE.

Oüi, je te jure, mon deſſein n'eſt que de décrier ma rivale par une avanture d'éclat.

Me THIBAUT.

Vous ferez aussi parler de vous. Estes-vous folle, dites-moi ?

ANGELIQUE.

Non. D'accord, je ne suis pas trop sage ; mais je serois fâchée de l'être assez pour changer de résolution.

Me THIBAUT.

Le Chevalier ne vous le pardonnera jamais, & voila le vrai moien de rompre tout-à-fait avec lui.

ANGELIQUE.

La rupture est certaine de maniére ou d'autres, & il me semble qu'en finissant une intrigue, c'est une espece de consolation que de gourmer une infidéle.

Me THIBAUT.

Mais ....

ANGELIQUE.

Mais, tes discours sont inutiles, je ne suis point ici pour prendre de tes conseils, j'y viens pour te demander de l'argent.

Me THIBAUT.

De l'argent à moi ?

ANGELIQUE.

Oüi, mon enfant. A moins que de joüer dans la maison du rendez-vous, on y fait mauvaise figure, & je prétends de la faire bonne.

Me THIBAUT.

Vous allez-y briller, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Voila un diamant de cent pistoles, prête-m'en cinquante, je te prie, je t'en paierai bien l'interêt.

Me THIBAUT.

Vous vous moquez, je crois : il y a une heureusement cinquante pistoles dans ma bourse.

ANGELIQUE.

Je te suis obligée. Quand je devrois les perdre, je ferai beau bruit pour mon argent, & tu entendras parler de moi.

Me THIBAUT.

Adieu, mon beau Cavalier, adieu.

SCENE VII.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

Madame?

Me THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il y a?

GABRILLON.

J'attendois que ce jeune Monsieur fût sorti pour vous dire que cette nourrice est là-bas, qui fait un vacarme enragé, & qui veut à toute force que nous reprenions cet enfant.

Me THIBAUT.

Et pourquoi la laisser entrer? la porte n'étoit-elle pas fermée?

GABRILLON.

Tant de gens vont & viennent.....

Me THIBAUT.

Viens, viens, suis-moi, Madame la nourrice n'a qu'à se bien tenir, elle trouvera à qui parler.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.


MA foi, Madame, il n'eſt rien tel que de faire du bruit, & d'avoir bonne tête. La pauvre Nourrice étourdie de vos diſcours, & intimidée de vos menaces, reporte l'enfant au Maître de Muſique, & je crois que nous en ſommes tout-à-fait débaraſſées.

Me THIBAUT.

Je ne ſçai, le Maître de Muſique eſt un mutin qui me fera peut-être aſſigner, pour le reprendre : mais au pis aller, j'ai des amis, & je me tirerai bien d'affaire.

GABRILLON.

Vraiment vous tenez toute la Juſtice dans vôtr manche, & voila encore un nouvel appui que vous allez avoir au Palais.

Me THIBAUT.

Qui ? ce fou d'Eraſte, qui pour ſe raccommoder avec ſa famille, a quitté l'épée pour la Robe, & d'Officier s'eſt fait apprentif Magiſtrat ; c'eſt un homme d'un grand poids !

GABRILLON.

Il deviendra comme les autres. Oh ! diantre, Madame, il va vivre deſormais en honnête

homme, ſon laquais dit qu'il ſe va marier.

Me THIBAUT.

C'eſt donc pour cela qu'il cherche une toilette ?

GABRILLON.

Aparamment.

Me THIBAUT.

Il faut aller chez cette Marquiſe qui mourut dernierement, ſçavoir quand on fera ſon inventaire.

GABRILLON.

Il n'y aura point de toilette à cet inventaire, Madame, & je ne crois pas qu'on faſſe d'inventaire même.

Me THIBAUT.

Et la raiſon ?

GABRILLON.

Cette Marquiſe a tout donné pendant ſa vie. Il faut entendre là-deſſus ſes heritiers, ils ne délabrent pas mal ſa réputation.

Me THIBAUT.

Ce ſont de bons impertinens de vouloir noircir une femme qui ne s'eſt occupée pendant tout le cours de ſa vie, qu'à fonder des caroſſes à perpetuite a de jeunes gens de naiſſance ; que la neceſſité mettroit hors d'état d'en avoir. Ah ! Gabrillon, l'étrange choſe que le monde ! quelque bien que l'on puiſſe faire aux uns, on eſt preſque toûjours blâmé par les autres. Voici Cleante, qu'on diſe à tout le monde que je n'y ſuis pas.

SCENE II.

Me THIBAUT, LA RAME'E.

Me THIBAUT.

N'Avez-vous plus d'ordres à donner, & peut-on s'assurer de vous posseder autant de temps qu'on le souhaite ?

LA RAME'E.

Je vous consacre tous les momens de ma vie, Madame, & si les affaires du Régiment m'empêchoient d'être tout à vous, je me casse moi-même, & je remets ma Compagnie.

Me THIBAUT.

Il me semble qu'on parle du départ.

LA RAMEE.

Que fait cela, Madame ? homme de Cour & de qualité comme je suis, je ne pars que quand il me plaît. Je passe à Paris des demi-Etez *incognito* : je joints l'armée le jour d'une action ; cela fini je reviens triomphant mettre à vos pieds toute ma gloire, & vous sacrifier ma fortune.

Me THIBAUT.

Je ne crains rien tant que vôtre éloignement.

LA RAME'E.

Ah ! ma Princesse, que je suis heureux si ma presence.....

Me THIBAUT *à Gabrillon*.

Que veut-on ? Ne vous avois-je pas dit de

ne laiſſer entrer perſonne ?

GABRILLON.

Ce n'eſt pas vous, Madame, qu'on demande, c'eſt un eſſoufflé qui veut parler à Monſieur.

LA RAME'E.

Un éſſoufflé ? que veut-elle dire ?

GABRILLON.

C'eſt une façon de Courier, qui arrive de vôtre garniſon peut-être.

LA RAME'E.

Un Courier, moi ? cela ne ſe peut ; qui lui auroit dit que je ſuis chez vous, Madame ?

GABRILLON.

C'eſt pourtant bien vous qu'il demande. C'eſt un de vos laquais qu'il a trouvé à vôtre logis, qui l'a amené ici. Tenez, le voila. Le reconnoiſſez-vous ?

SCENE III.

LA RAME'E, Me THIBAUT, GABRILLON, CHAMPAGNE.

LA RAME'E.

HE' ! cadedis, c'eſt Champagne le valet de chambre de mon pere. Que viens-tu m'annoncer, mon pauvre diable ?

CHAMPAGNE *en Courier.*

Je ſuis mort, Monſieur.

LA RAME'E.

Aprens-moi vite.....

CHAMPAGNE.

De Bordeaux à Paris en deux jours ! le dia-

ble, tout diable qu'il eſt, n'a jamais fait une telle diligence.

LA RAME'E.

Tu ne veux pas me dire...

CHAMPAGNE.

Vôtre pere.

LA RAME'E.

Hé bien mon pere, eſt-il bleſſé ? eſt-il mort ?

CHAMPAGNE.

Rien de tout cela. Il n'entre point de mortalité dans mon meſſage ; au contraire je ſuis un porteur de nouvelles toutes tiſſuës d'allegreſſes, c'eſt pour vôtre mariage qu'on m'envoie.

LA RAME'E.

Mon mariage ! Ah ! Madame, mon pere ſçauroit-il nos affaires ?

CHAMPAGNE.

Comment donc vos affaires avec Madame ? Vous alliez donc prendre une femme juſqu'à nouvel ordre ?

LA RAME'E.

Inſolent, voudrois-tu bien te taire ?

CHAMPAGNE.

Et vous, voudriez-vous bien venir vous botter ? Les jours ſont courts pour un homme qu'on attend à ſouper à cent cinquante lieuës d'ici ; il n'y a pas un moment à perdre.

LA RAME'E.

Veux-tu toûjours me parler énigme ?

CHAMPAGNE.

Vous parler de ſouper, c'eſt vous parler énigme ? il faut n'avoir ni faim ni ſoif pour n'entendre pas cela. Tenez, voions ſi vous comprenez mieux les choſes par écrit.

LA RAME'E.

Tu as une lettre.

CHAMPAGNE.

Oüi, Monsieur.

LA RAME'E.

Eh, que ne me la donne-tu donc ? fais vîte. Que me voudroit mon pere ?

Me THIBAUT *bas.*

J'en suis plus en peine que lui.

GABRILLON *bas.*

Je tremble.

LA RAME'E *lit.*

MON FILS,

Je ne sçaurois vous donner de plus fortes preuves de mon amitié, qu'en vous donnant Ismene pour épouse.

Me THIBAUT *bas.*

Qu'entens-je ?

GABRILLON *bas.*

Madame !

LA RAME'E *continuant.*

J'espere qu'après que vous l'aurez vûë, vous avouërez comme moi que les cent mille livres qu'elle vous aporte en mariage sont moins à estimer que sa beauté

Me THIBAUT *bas.*

Ah Ciel !

GABRILLON *bas.*

Quel contre tems !

LA RAME'E *poursuit.*

Prenez la poste dés qu'on vous aura rendu ma lettre, & comptéz que quelque diligence que vous

fassiez, vous aurez peine à satisfaire l'impatience de ceux qui vous attendent

Vôtre affectionné pere,
LE MARQUIS DE CLEANTE.

LA RAME'E *aprés avoir lû.*
Madame, quel coup de foudre!

CHAMPAGNE.
Cela rompt vos mesures, mais il faut suivre l'ordre.

Me THIBAUT.
Hé bien, Cleante, qu'allez-vous faire?

LA RAME'E.
Renvoier cet homme à mon pere, Madame, lui promettre tout, & revenir sur mes pas me mettre, si vous voulez, hors d'état de faire ce qu'on veut de moi.

SCENE IV.

Me THIBAUT, GABRILLON.

Me THIBAUT.
C'En est fait, Gabrillon, toutes nos précautions vont peut-être devenir inutiles.

GABRILLON.
Diantre soit du maudit Courier. Si j'avois sçû cela, je me serois bien gardée de le faire entrer. Mais voici vôtre nouvel apui du Palais.

SCENE V.

Me THIBAUT, ERASTE.

ERASTE.

Bon jour, ma chere Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Hé comme vous voila bâti, quelle métamorphose !

ERASTE.

Eſt-ce que tu ne trouves pas que j'aie bon air en manteau ?

Me THIBAUT.

Ma foi non. Vous êtes trop ſerieux, & je trouve qu'un plumet étoit mieux vôtre fait qu'un rabat.

ERASTE.

Je n'y renonce pas tout à fait, & je le reprendrai quelquefois.

Me THIBAUT.

Pourquoi donc vous défaire de vos nippes ? Que voulez-vous que je faſſe de ces deux écharpes que vôtre laquais m'a aportées ce matin ?

ERASTE.

Je veux les vendre ou les troquer. J'ai beſoin d'une belle toilette, & je prétens que mes écharpes m'indemniſent de cette dépenſe.

Me THIBAUT.

Vous vous ſentez déja des mauvaiſes impreſſions de l'habit bourgeois. Vous devenez ménager.

ERASTE.

Je m'en aviſe un peu tard, ma pauvre Ma-

dame Thibaut, & ma foi ce n'eſt qu'à mon corps défendant : mais j'ai fait tant de dépenſe, que ſans le bien de ma vieille tante je me trouverois aujourd'hui fort embaraſſé.

Me THIBAUT.

C'eſt elle qui vous marie aparemment ?

ERASTE.

Tu l'as deviné.

Me THIBAUT.

Mais je vous trouve bien hardi de prendre une femme ſans me conſulter ?

ERASTE.

Sans ma tante je n'en aurois pris une que de ta main.

Me THIBAUT.

Quand épouſez-vous ?

ERASTE.

Dés demain.

Me THIBAUT.

Et vous ne tremblez pas ?

ERASTE.

Pourquoi trembler ? C'eſt une veuve des plus modeſtes, & la conduite que tout le monde ſçait qu'elle a euë avec ſon premier mari, m'eſt caution de celle qu'elle aura avec moi.

Me THIBAUT.

Voila de fort bons préjugez.

ERASTE.

Songe donc à mes écharpes ?

Me THIBAUT.

Pour vos écharpes, j'en attens réponſe, je les ai envoiées chez une Provinciale qui s'en accommodera, je penſe. Je ne ſçai quelle inclination elle a pour ces ſortes de nippes, mais elle achete plus d'écharpes & de nœuds d'épée, que de coëffes & d'éventails.

GABRILLON *revenant.*

Madame, voila ces deux écharpes qu'on ren-

voie, Madame la Baronne n'en achete plus. Elle s'est jettée depuis quelques jours dans le goût des petits colets.

Me THIBAUT.

Nous ne lui vendrons donc plus que de la batiste ?

ERASTE.

Comment ferons-nous pour la toilette ?

Me THIBAUT.

Si nous trouvions moien d'en faire une des deux écharpes : déploie un peu cela, Gabrillon.

ERASTE.

Comment ?

Me THIBAUT.

Attendez, j'ai là-dedans une étoffe d'or qui vient parfaitement bien avec ce point d'Espagne ; je vais la chercher.

GABRILLON.

Madame est une femme qui s'entend à tout.

ERASTE.

Elle a des talens admirables.

GABRILLON.

Vous le sçavez par experience. Mais quelqu'un monte ici, & Madame n'y veut pas être ; il faut que j'aille dire qu'elle est sortie.

ERASTE *seul.*

Je suis le plus trompé du monde, si ce n'est ma maîtresse avec un jeune homme ! que vient-elle faire ici ? Voici un endroit propre pour me cacher, je ne tarderai pas à en être éclairci.

SCENE VI.

ARAMINTE, GABRILLON, LE CHEVALIER, ERASTE *caché.*

GABRILLON.

MAis, Madâme, ma maîtresse n'y est pas, vous dis-je.

ARAMINTE.

Tu te moques de moi, ma bonne : si elle n'y est pas, elle reviendra, & nous avons tout le loisir de l'attendre.

ERASTE *caché.*

Je ne me trompois pas, c'est elle-même.

GABRILLON.

Puisque vous voulez attendre, je vais le dire à ma maîtresse.

ARAMINTE.

Nous ne la tiendrons gueres : dis-lui seulement qu'une Dame lui veut parler. Si je vous avois crû, Chevalier, il m'auroit fallu attendre seule, & vous seriez demeuré dans le carosse.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de femmes connoissent toute la terre ; sçait-on ce qui peut arriver ?

ARAMINTE.

Ah! Chevalier, que peut-il m'arriver de plus fâcheux, que de n'être pas avec vous autant de tems que j'en ai l'occasion

ERASTE *caché.*

Ce début n'est pas mal.

Me THIBAUT *revenant.*

Qu'y a-t-il pour vôtre ſervice, Madame?

ARAMINTE.

On m'a dit, ma bonne, que tu ſçavois quelquefois des caroſſes à vendre.

Me THIBAUT.

Quelle ſorte de caroſſe voudriez-vous, Madame?

ARAMINTE.

Un petit caroſſe coupé.

Me THIBAUT.

Pour Monſieur peut-être?

LE CHEVALIER.

Juſtement, en ſçauriez-vous un?

Me THIBAUT.

Si vous n'en étiez pas ſi preſſé, je connois un jeune homme qui s'eſt broüillé depuis peu avec la femme d'un Banquier: s'ils ne ſe raccommodent pas, ſon caroſſe ſera bien vôtre fait.

ARAMINTE.

Que tient-elle-là, une écharpe? elle eſt belle vraiment, cela ſervira bien à m'acquitter de la diſcretion que vous me gagnâtes hier, Chevalier.

ERASTE *bas.*

Mon écharpe!

LE CHEVALIER.

Je ne prétens pas cela, Madame.

ARAMINTE.

Et moi je le prétens: elle eſt à vendre apparemment?

LE CHEVALIER.

Non, je n'y conſentirai jamais.

ARAMINTE.

Hé, mon frere, que vous faites le badin!

ERASTE.

Son frere, & de quel côté?

ARAMINTE.

Je le veux, vous dis-je. Ne me la donneras-tu pas bien pour quinze piſtoles ?

ERASTE *ſe montrant.*

Madame, l'écharpe eſt à moi, vous en donnerez ce qu'il vous plaira.

ARAMINTE.

Ah ! Ciel !

ERASTE.

Adieu, Madame. Je vais remercier ma tante, & l'informer que vous avez un frere, que toute vôtre famille ne ſçavoit pas que vous euſſiez.

Me THIBAUT.

Je crois, Dieu me pardonne, que c'eſt la veuve qui a ſi bien vécu avec ſon premier mari.

LE CHEVALIER.

Je ne comprens rien à tout ceci, Madame.

ARAMINTE.

Ah ! Chevalier, il y a pour en mourir. Un homme que je devois épouſer demain, de qui la tante faiſoit ma fortune.

LE CHEVALIER.

Quoi ! c'eſt-là cet Eraſte ! j'avois raiſon de vouloir demeurer dans le caroſſe.

ARAMINTE.

Ah ! je n'en puis plus.

Me THIBAUT.

Paſſez dans ma chambre, Madame, pour vous repoſer un moment.



SCENE VII.

LE MARQUIS, GABRILLON.

LE MARQUIS.

BOn jour, la belle enfant! pourroit-on dire un mot à vôtre maîtresse?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je lui parle.

GABRILLON.

Ce ne sera pas de long-temps du moins.

LE MARQUIS.

Quand je dévrois l'attendre jusqu'à minuit.

GABRILLON.

Vous attendrez tant qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

LE MARQUIS.

Voilà une fille qui me parle bien cavalierement. Est-il possible qu'elle ne reconnoisse pas à mes allures que je suis homme de qualité?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE COCHER.

LE COCHER.

PAr vôtre permission, Monsieur, n'est il point monté ici un Monsieur & une Madame?

LE MARQUIS.

Ah ! mon enfant, c'est toi qui m'as mené cette nuit au bal, je pense ; pourquoi n'es-tu pas venu me reprendre ?

LE COCHER.

Ah ! serviteur, mon Prince, ma foi je vous demande pardon, ce n'est pas ma faute. Ces deux grosses femmes que vous me dites de voiturer, m'ont fait courir jusqu'à dix heures du matin, & encore ne m'ont-elle rien baillé pour boire.

LE MARQUIS.

Mon valet de chambre t'a paié ?

LE COCHER.

Je ne lui demande rien.

LE MARQUIS.

Et où as-tu remené ces Dames ?

LE COCHER.

Ces Dames, Monsieur ? J'ai mis l'une au bout d'une ruë dans le marais ; & l'autre à la porte des grands Augustins. Il y a comme çà des especes de Dames qu'on ne remene jamais jusques chez elles, & je menons plus de celles-là que des autres.

LE MARQUIS.

Cela ne fait pas d'honneur à vos voitures.

LE COCHER.

Bon de l'honneur, qu'en ons-je affaire pourvû que je trouvions nôtre compte ? On a morbleu biau dire, tant que j'aurons des glaces de bois, & qu'on ne varra le jour que par une lucarne, je ne manquerons pas d'être emploiez.

LE MARQUIS.

Ah ! que tu sens le vin.

LE COCHER.

C'est que j'en ai bû.

LE MARQUIS.

N'as-tu point de honte, au lieu de t'enivrer, ne vaudroit-il pas mieux t'acheter un habit ?

LE COCHER.

Cela ne dépend pas de moi.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COCHER.

Qu'un honnête homme, pour m'engager au secret, me donne quelque argent, ne dit-il pas : Tiens, mon enfant, voila pour boire ?

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LE COCHER.

Je ne puis pas en conscience aller contre l'intention du fondateur, il faut que je boive d'obligation. Si vous me voulez fonder chopine par exemple....

LE MARQUIS.

De tout mon cœur, tu m'as assez diverti pour bouteille.

LE COCHER.

Grand marci, Monsieur, grand bien vous fasse.

SCENE IX.

LE MARQUIS, GABRILLON, LE COCHER.

GABRILLON.

QUe fais-tu ici maroufle ? tes gens attendent là-bas après toi, on te cherche dans tous les cabarets de la ruë.

LE COCHER.

Je vais m'y rendre afin qu'on m'y trouve.

GABRILLON.

Ma maîtresse va venir tout à l'heure, Monsieur.

LE MARQUIS.

Qu'elle tarde tant qu'il lui plaira, tiens-moi seulement compagnie, je l'attendrai sans impatience.

GABRILLON.

Vous êtes trop honnête, Monsieur.

LE MARQUIS.

Non, Dieu me damne. Je m'accomode de tout moi. Ce Cocher même m'a réjoüi, & ta conversation vaut bien la sienne.

GABRILLON.

Voici, Madame.

SCENE X.

Me THIBAUT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

SErviteur, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Monsieur, je suis vôtre très-humble servante.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous que le bruit de vôtre réputation a percé jusqu'à la Cour, & qu'il a pénétré jusqu'à moi ?

Me THIBAUT.

Qu'y a t-il, Monsieur, pour vôtre service ?

LE MARQUIS.

Vous ne le devinerez jamais.

Me THIBAUT.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Je viens vous prier..... Je vois qu'il fau franchir le mot, de m'aider à faire une sot tise.

Me THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur.

LE MARQUIS.

Quatre Marquis de mes amis, que vous ave annoncez, m'ont mis en goût d'en faire autant A la vérité les épouses que vous leur avez don nées ne sont pas belles : mais mort de ma vi elles sont bonnes, la plus gueuse a....

Me THIBAUT.

Je vous entens, vous voudriez une doüairie re peut-être ?

LE MARQUIS.

Vous l'avez dit. Souvent on a pour rien c qu'un autre a paié bien cher. Vous me regar dez ?

Me THIBAUT.

Je crois avoir l'honneur de vous connoître

LE MARQUIS *bas.*

Cela se peut.

Me THIBAUT.

Je vous ai vû quelque part.

LE MARQUIS.

Les gens de ma qualité se voient partout.

Me THIBAUT.

Je ne sçaurois dire où.

LE MARQUIS.

A l'armée peut-être ?

Me THIBAUT.

A l'armée, moi ?

LE MARQUIS.

C'est donc à la Cour ?

Me THIBAUT.

A la Cour ? non, je ne vais gueres en ce païs-là.

LE MARQUIS.

Ah ! j'y ſuis, Madame Thibaut : vous m'avez vû dans mon caroſſe ? il eſt remarquable oüi, mon caroſſe, & je ſuis autant connu de tout Paris par mon équipage, qu'eſtimé de la Cour par mes manieres.

Me THIBAUT.

Vous avez raiſon, je rapelle mes idées : c'eſt dans vôtre caroſſe que je vous ai vû.

LE MARQUIS

En avez-vous remarqué la beauté ?

Me THIBAUT.

Il n'eſt rien de mieux entendu.

LE MARQUIS.

Je donne toûjours dans le plus beau : j'ai des chevaux, morbleu, qui tourneroient ſur la pointe d'une épée, un cocher qui a du poitrail, & pour le moins une once & demie de barbe : pour moi j'ai toûjours aimé cela. Un cocher qui remplit bien ſon ſiege, & qui a tous ſes crins, donne un merveilleux relief à la ſurface d'un équipage.

Me THIBAUT.

Sur tout quand le reſte y répond.

LE MARQUIS.

Hé ; mais j'ai deux griſons, un coureur & quatre autres laquais : ce ne ſont pas des geans à la vérité ; mais de larges ballets qui ne meublent point trop mal le derriere d'un caroſſe : pour le dedans, c'eſt moi qui l'occupe. Je ne ſçai ſi je ſuis d'une tournure à faire dire que le poiſſon dément la coquille.

Me THIBAUT.

Bien loin de cela, vous m'avez tout l'air de

bien joüer le premier rôle d'un équipage. Voi-la une jolie tabatiere.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'elle étoit boëte à mouche. Je l'ai prise ce matin sur la toilette d'une Duchesse, avec qui je suis en pour-parler de faveur.

Me THIBAUT.

Elle est magnifique vraiment. Mais ça voions puisqu'il s'agit de vous marier, peut-on sçavoir, Monsieur le Marquis, à combien peut monter vôtre revenu?

LE MARQUIS.

Si mon Intendant étoit-là; car nous autres gens de qualité, nous ne nous piquons gueres de sçavoir ce que nous avons de bien, cela est trop bourgeois.

Me THIBAUT.

Mais encore à peu près?

LE MARQUIS.

Hé, mais, il me reste du côté de ma mere assez considérablement de bien: mais comme mon pere m'a laissé encore plus considérablement de dettes, je ne vous ferai le détail que de mon revenu le plus liquide.

Me THIBAUT.

C'est bien dit.

LE MARQUIS.

Premierement, il n'y a point d'année, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne touche sept à huit cens pistoles par les mains de Gautier, cela en étoffes: mais qu'est-ce que cela fait, ne faut-il pas s'habiller?

Me THIBAUT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

De la Picardie, cela peut monter aux environs

rons de deux mille écus, sept mille francs, tantôt plus, tantôt moins.

Me THIBAUT.

En toile & en dentelles ?

LE MARQUIS.

Oüi, cela l'accommode & moi aussi. A-t-on jamais trop de linge ?

Me THIBAUT.

Bien loin de cela.

LE MARQUIS.

Croirez-vous qu'à Jame & à Bequet, tant en chevaux de selle que de carosse....

Me THIBAUT.

C'est-à-dire, Monsieur le Marquis, que tout vôtre revenu est en fonds de credit.

LE MARQUIS.

Fonds de terre ou fonds de crédit, qu'est-ce ce que cela fait ? ne touchai-je pas cela tous les ans ?

Me THIBAUT.

C'est quasi la même chose.

LE MARQUIS.

Mais à quoi rêvez-vous tant, s'il vous plaît?

Me THIBAUT.

Je songe à vous bien assortir. Vous êtes un petit maitre, & il y a de petites maîtresses en ce païs-ci. Si je vous allois donner une femme, dont le revenu fût comme le vôtre, tout en étoffes, la cuisine seroit bien mal fondée.

LE MARQUIS.

Vous avez raison. Comme j'ai grand fonds de crédit moi, il faudroit pour diversifier les choses que la Dame eût grand fonds de terre.

Me THIBAUT.

Je connois une certaine veuve de marchand de marée, qui a plus de quatre cens bonnes mille livres, si vous vouliez vous en accommoder ?

LE MARQUIS.

Si je le veux ? quatre cens mille livres ! où loge-t-elle ? je veux qu'elle me voie dans mon carosse.

Me THIBAUT.

Elle a soixante ans, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous, je prens garde à l'argent, & non pas aux années Soixante ans ! je la trouve jeune, & si quelque chose me chagrine, c'est qu'elle n'en ait pas quatre-vingt. Quand la peut-on voir ?

Me THIBAUT.

Je vais tout à l'heure envoier chez elle. Passez ici demain matin, je vous rendrai réponse.

LE MARQUIS.

A demain matin soit. Serviteur, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Adieu, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Si je deviens marchand de marée, tu peux compter sur trois cens pistoles.

Me THIBAUT.

La fatigante chose que le métier dont je me mêle ! si j'étois bien sûre de Cleante, je prendrois le parti d'y renoncer ; mais dans l'incertitude de pouvoir réüssir dans mes affaires, il est toûjours bon de continuer a me mêler de celle de tout le monde.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Me THIBAUT, LE Me A CHANTER, GABRILLON.

Me THIBAUT.

AH ! ah ! c'eſt vous, Monſieur, je vous trouve bien hardi de m'avoir renvoié cette nourrice, & de revenir encore chez moi.

LE Me A CHANTER.

Ah ! qu'un ton de colere vous ſied mal, Madame Thibaut ; fy vôtre voix ne peut aller juſques-là.

Me THIBAUT.

Ecoutez, ne me faites pas prendre mon ſérieux à-deſſus, je vous prie ; j'ai des amis qui....

LE Me A CHANTER.

Il ne s'agit plus de cette affaire. La nourrice eſt contente, & je vous répons que vous n'en entendrez plus parler.

Me THIBAUT.

Je ſuis bien-aiſe de vous voir raiſonnable.

LE Me A CHANTER.

Je le ſuis devenu de plus d'une maniere, & je ſens tout le tort que j'avois de me vouloir brouiller avec vous.

Me THIBAUT.

Cela n'est rien, puisque vous revenez de bonne foi.

LE Me A CHANTER.

Je suis raccommodé avec Monsieur le Commandeur; je montrerai à sa petite marchande.

Me THIBAUT.

Vous prenez le bon parti.

LE Me A CHANTER.

Ils se sont mis à la raison, enfin.

Me THIBAUT.

Elle apprendra de vos airs préférablement à ceux de l'Opera?

LE Me A CHANTER.

Monsieur le Commandeur est entré dans ce goût-là, & je dois lui faire entendre ici dès aujourd'hui un petit concert de ma composition, qui, à ce que je me persuade, achevera de le déterminer. Vous voulez bien nous prêter vôtre logis?

Me THIBAUT.

Vous sçavez bien que je suis toute au service de Monsieur le Commandeur.

LE Me A CHANTER.

J'ai si fort compté là-dessus, que j'ai déja donné ordre qu'on aportât tous les instrumens de musique dont nous aurons besoin.

Me THIBAUT.

Vous avez fort bien fait.

LE Me A CHANTER.

Vous serez charmée de ma musique.

Me THIBAUT.

J'en suis persuadée.

LE Me A CHANTER.

Je veux que vous en entendiez par avance un petit échantillon.

Me THIBAUT.

Je ſçai ce que vous ſçavez faire, il n'eſt pas beſoin.

LE Me A CHANTER.

Parbleu, vous l'entendrez en faveur de nôtre raccommodement.

Me THIBAUT.

Dépêchez-vous donc, j'ai quelques ordres à donner avant le concert.

LE Me A CHANTER *chante.*

La, la, la, la.

Quel objet charmant à mes yeux
Qu'une campagne où tout abonde !
Sur un côteau délicieux
Une vigne fertile enchante tout le monde.
L'abondance plaît en tous lieux ;
Mais il n'eſt rien de plus fâcheux
Qu'une maîtreſſe feconde.

Hé ! bien ce petit couplet, que vous en ſemble ?

Me THIBAUT.

Il eſt fort joli, vraiment.

LE Me A CHANTER.

Et fort vrai, Madame Thibaut. Vous le ſçavez ; qui ne peut mais de la fecondité, en a ſouvent tout l'embarras.

Me THIBAUT.

Ne parlons plus de cela, je vous prie.

LE Me A CHANTER.

Juſqu'à tantôt, je ne vous dis pas adieu.

Me THIBAUT *bas.*

Je ne ſuis pas fâchée de ſon retour, & ſi mon mariage avec Cleante ne réüſſit pas, j'ai interêt de ne point perdre mes créatures. Qu'y a-t-il, Gabrillon ?

SCENE II.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

C'Eſt ce jeune Officier pour cette vaiſſelle d'argent.

Me THIBAUT.

Si Cleante venoit par hazard, fais-le monter dans ma chambre par cet eſcalier dérobé. Je ne voudrois pas qu'il vît tout le commerce.

GABRILLON.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

Me THIBAUT, LEANDRE.

LEANDRE.

A La fin je t'amene mon pere.

Me THIBAUT.

A quoi ſongez-vous donc ? avez-vous perdu l'eſprit ? vous m'envoiez de la vaiſſelle avec ordre de ne la vendre qu'à lui, ſans m'avertir de ce qu'il faut dire.

LEANDRE.

Mon pere va venir, ma chere Madame Thibaut. Nous étions enſemble ; il a rencontré ſon Procureur à ta porte, il cauſe avec lui dans ſon caroſſe.

Me THIBAUT.

Aprenez-moi donc vîte ce que c'eſt que cette vaiſſelle, d'où elle vous vient, ſur quel pied il faut lui vendre, & ce que vous voulez que je faſſe de l'argent.

LEANDRE.

Je vais t'en inſtruire en deux mots. Cette vaiſſelle eſt celle de ma mere : tu ſçais bien que mon pere & elle ſe ſont volontairement ſéparez, parce que ma mere n'eſt pas bonne, & que mon pere s'eſt ennuié d'être trop bon.

Me THIBAUT.

Hé ? vîte, vître finiſſons, je ſçai tout cela.

LEANDRE.

Mais tu ne ſçais pas que depuis la ſéparation ma mere a pris le temps que mon pere étoit à la campagne, pour faire enlever de chez lui pour ſept ou huit cens piſtoles de vieille vaiſſelle, que depuis trois jours elle a troquée pour de la neuve.

Me THIBAUT.

C'eſt donc une maîtreſſe femme, à ce que je vois ?

LEANDRE.

Moi qui ſuis auſſi ſéparé de mon pere & de ma mere ; car il y a terriblement de ſéparations dans nôtre famille.

Me THIBAUT.

Cela n'en eſt quelquefois pas plus mal.

LEANDRE.

Je n'en ſuis pas fâché, je te l'avouë.

Me THIBAUT.

Dépêchez-vous donc de venir au fait.

LEANDRE.

M'y voicy. Irrité de l'injuſtice de ma mere, comme je ſuis de profeſſion à ſçavoir ce que c'eſt que le droit de repreſailles, j'ai pris le temps que la bonne Dame étoit au bal, j'ai en-

levé la vaisselle neuve, je l'ai fait aporter ici. Mon pere en veut acheter, tu vas la lui vendre, & par ce moien il l'aura à bon marché. La conscience de ma mere ne sera plus chargée de rien, & j'aurai de l'argent pour faire ma Compagnie.

Me THIBAUT.

Mais si l'affaire vient à être sçûë, à quoi m'exposez-vous ?

LEANDRE.

Je prens tout sur moi, ne te mets pas en peine. Il a sur lui trois cens pistoles qu'il faut toûjours prendre à bon compte.

Me THIBAUT.

Laissez-moi faire, vous pouvez compter ces trois cens pistoles dans vôtre poche.

LEANDRE.

Il en entrera quelques-unes dans la tienne: Mais voici mon pere.

SCENE IV.

DORANTE, LEANDRE, Me THIBAUT, GABRILLON.

DORANTE.

HE'! bien, Monsieur le Capitaine, est-ce Madame qui me doit faire si bon marché ?

Me THIBAUT.

Que vous avez là un honnête Gentilhomme de fils, mon cher Monsieur! je lui suis vraiment bien obligée de me faire l'honneur de vous amener chez moi.

DORANTE.

D'où vient vôtre connoissance, Madame ?

Me THIBAUT.

Je connois tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, Monsieur.

DORANTE.

C'est un compere qui me dépense bien de l'argent: il est Capitaine de Dragons, & il vit comme un Colonel.

LEANDRE.

Madame Thibaut le sçait mieux qu'un autre; voulez-vous que nous voions la vaisselle?

DORANTE,

Je ne viens ici que pour cela, voions.

Me THIBAUT.

Est-elle là-dedans? nous y passerons si vous voulez.

DORANTE.

Très-volontiers, allons.

Me THIBAUT *à Gabrillon.*

Demeure là toi, & amuse Cleante en cas qu'il vienne.

SCENE V.

LISETTE, GABRILLON.

LISETTE.

MA pauvre Gabrillon, ne sçais-tu point ce qu'est devenu ce petit Dragon que tu as donné à Madame?

GABRILLON.

Non vraiment: mais c'est mon neveu S'il a fait quelque sottise ...

LISETTE.

Il a jasé mal à propos; on lui a voulu donner le fouet, il s'en est enfui,

GABRILLON.

Ah ! le petit coquin !

LISETTE.

Ne t'inquiette point, Madame le fera chercher.

GABRILLON.

S'il vient ici, je le remenerai par les oreilles. Mais à propos, il y a long-tems qu'on n'a fait de presens à ta maîtresse ; car il y a pour le moins quinze jours que nous ne t'avons vüë.

LISETTE.

En voici un de fraiche da te.

GABRILLON.

Ah ! la belle garniture, Lisette !

LISETTE.

Madame Thibaut est elle ici ?

GABRILLON.

Tu n'as qu'à me dire les intentions de ta maîtresse.

LISETTE.

Elle doit venir tantôt ici avec son mari : elle lui a fait croire que vous aviez un très-beau bureau à vendre.

GABRILLON.

Hé bien, que faudra-t-il faire ?

LISETTE,

Hé, mais com me de coûtume, montrer ces dentelles, dire qu'elles sont de hazard.

GABRILLON.

Lui viennent-elles du même Marchand dont elle a eu ces beaux habits, ce colier, ces bijoux, & cent autres choses dont nous avons fait si bon marché à son mari ?

LISETTE.

Oh ! vraiment non.

GABRILLON.

Elle se fournit donc à plusieurs boutiques ?

LISETTE.

Si l'on ne prenoit que chez un Marchand, on seroit souvent mal assortie.

GABRILLON.

A combien les faudra-t-il laisser ?

LISETTE.

Pour huit ou dix pistoles ? car vois-tu pour obliger Monsieur à les prendre...

GABRILLON.

Qu'il est heureux de trouver de ces hardes-là pour entretenir sa femme à si bon compte ! Il faut assurément qu'il soit né coëffé.

LISETTE.

N'est-il pas vrai ?

GABRILLON.

La bonne conduite de femme ! Des dentelles de l'un, des bijoux de l'autre : comme la dépense se partage, cela ne ruïne personne, & avec le tems on ne laisse pas d'être des mieux nipées.

LISETTE.

Voici justement ton petit neveu.

SCENE VI.

LE PETIT DRAGON, LISETTE, GABRILLON.

GABRILLON.

AH, ah, petit coquin, que venez-vous faire ici, d'où vient que vous pleurez ?

LE PETIT DRAGON.

Hin, hin, hin, hin.

LISETTE.

Parlerez-vous, petit garçon ?

LE PETIT DRAGON.

Laiſſez-moi là, s'il vous plaît.

GABRILLON.

A qui en a-t-il donc ?

LE PETIT DRAGON.

C'eſt elle, ma tante, qui me fait toûjours gronder par Madame.

GABRILLON.

Vous avez fait quelque ſottiſe ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien, ne voila-t-il pas ? Elle vous a déja fait accroire que c'eſt moi qui ai dit à Monſieur, que Madame ſe faiſoit deſcendre tous les jours de caroſſe dans la cour neuve du Palais, & puis qu'elle alloit trouver Monſieur le Chevalier, qui l'attendoit vis à-vis ſaint Barthelemy dans un Fiacre.

LISETTE.

Entendez-vous ce petit coquin ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien, cela eſt vrai ; mais je ne l'ai pas dit, & ſi pourtant on me veut faire donner le foüet.

GABRILLON.

Qui, Madame ?

LE PETIT DRAGON.

Non, ſon petit mari

GABRILLON.

Monſieur ?

LE PETIT DRAGON.

Non.

GABRILLON.

Qui donc ?

LE PETIT DRAGON.

Hé, ce vilain Chevalier.

LISETTE.

Ce ſera fort bien fait de vous étriller un peu, pour vous aprendre à cauſer une autre fois.

LE PETIT DRAGON.

Hin, il s'en repentira.

LISETTE.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE PETIT DRAGON.

Il verra, il verra si je ne dis pas qu'il a mordu Madame à l'œil.

GABRILLON.

Et moi il me prend envie pour vous apprendre à parler, de vous donner le foüet ici avant que de vous remener.

LE PETIT DRAGON.

Ma bonne tante, mettez-moi autre part.

LISETTE.

Oüi, il faut le mettre auprès d'une gueuse qui lui fera porter des sabots.

LE PETIT DRAGON.

Je me soucie bien où, pourvû que ce soit avec une femme qui n'ait qu'un mari.

GABRILLON.

Paix, petit coquin. Allons qu'on s'en retourne tout à l'heure, & qu'on ne me le fasse pas dire deux fois. Hé bien, ne le voila-t-il pas encore qui va pleurer ?

LE PETIT DRAGON.

Monsieur dit qu'il veut que je lui dise tout ce que Madame fait, & Madame dit qu'elle ne veut pas que je lui dise.

LISETTE.

N'êtes-vous pas à Madame ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien, qu'est-ce que cela fait ?

GABRILLON.

Ce que cela fait ? Il faut obéir à Madame, & ne faire rien de tout ce que Monsieur vous commande.

LE PETIT DRAGON.

Oüi-da, cela est bien-aisé à dire, vraiment,

Si je n'obéïs pas à Monsieur, il me donnera le foüet, & si je lui obéïs, Madame me le donnera. Le moien de ne pas l'avoir?

GABRILLON.

Ma pauvre Lisette, remene-le, je te prie, il nous tiendroit ici jusqu'a demain.

LISETTE.

Allons tout à l'heure au logis.

LE PETIT DRAGON.

Non-là, je n'irai pas.

LISETTE.

Vous y viendrez.

LE PETIT DRAGON.

Hé bien; si vous m'y menez de force, j'irai; mais vous verrez si je ne dis pas à Madame, que toutes les fois que Picard entre dans vôtre chambre, vous m'envoiez toûjours quelque part.

GABRILLON.

Voila un méchant petit fripon.

LE PETIT DRAGON.

J'aurai le foüet, mais je vous ferai bien enrager.

LISETTE.

Je reviendrai peut-être tantôt avec Madame.

GABRILLON.

Quelle imprudence à des femmes de se faire servir par des enfans, avec leurs petits Dragons! Je m'étonne que la mode en ait tant duré. Mais que veut cette Dame? elle paroît bien effarée.

SCENE VII.

MELINDE, GABRILLON, DORANTE.

MELINDE.

MA mie, ce Monsieur dont le carosse est là-bas, ne seroit-il point ici?

GABRILLON.

Je ne sçai pas, Madame. Il y a un Monsieur là-dedans... ah! tenez le voila qui sort.

MELINDE.

Ah! Monsieur, j'allois chez vous....

DORANTE.

Ma femme dans cette maison!

MELINDE.

Mais voiant là-bas vôtre carosse...

DORANTE.

Qu'y viendroit-elle faire?

MELINDE.

J'ai fait arrêter le mien.

DORANTE.

Hé bien, Madame, qu'y a-t-il?

MELINDE.

Vôtre fils, Monsieur... vôtre fils.

DORANTE.

Hé bien mon fils, Madame, qu'a-t-il fait?

MELINDE.

Il m'a volé cette nuit pour deux mille écus de vaisselle neuve.

DORANTE.

De vaisselle neuve! Ah le fripon, il vous l'a volée, & me l'a venduë.

MELINDE.

Vous avez ma vaisselle, Monsieur?

DORANTE.

Oüi, Madame, j'ai la vôtre neuve, & vous m'avez pris ma vieille; & mon coquin de fils a mon argent sans doute, car je ne le vois plus. Hola quelqu'un?

GABRILLON *revenant.*

Que vous plaît-il, Monsieur?

DORANTE.

Où est mon fils?

GABRILLON.

Ce jeune Monsieur qui étoit avec vous? Le voila qui descend les montées quatre à quatre. Je ne sçai à qui il en a.

DORANTE.

Ah scelerate! On s'entend ici avec lui pour me fourber: mais je te ferai pendre, & ta maîtresse aussi, sur ma parole.

GABRILLON.

Je m'en vais l'avertir de vos bonnes intentions, Monsieur.

DORANTE.

Morbleu, Madame, voilà les fruits de vôtre belle conduite.

MELINDE.

Fort bien. Vôtre fils m'a volée, & vous vous prenez encore à moi de son déréglement.

DORANTE.

Oüi, Madame, vous en êtes cause. Seroit-il à la peine de vous voler, si nous étions ensemble, comme nous dévrions être? Mais le pere d'un côté, la mere de l'autre; vous me volez ma vaisselle, il vous prend la vôtre, il ne péche que par exemple.

MELINDE.

Oüi, je lui ai donné l'exemple, & c'est peut-être vous qui lui avez dit de le suivre.

DORANTE.

Eh! Madame, revenez avec moi, c'est le seul

moien de le remettre dans ſon devoir.

MELINDE.

Moi, Monſieur, demeurer avec vous ?

DORANTE.

Je ſçai les moïens de vous y forcer quand il me plaira.

MELINDE.

Je ſçai vos vûës, de concert avec mes parens ; vous voulez me contraindre à retourner avec vous, ou à choiſir un Convent.

DORANTE.

Aſſurément.

MELINDE.

Et quel parti croiez-vous que je prendrai, Monſieur ?

DORANTE.

Celui du Convent ; vôtre bizarerie & vos travers ne me permettent pas d'en douter.

MELINDE.

Tout au contraire.

DORANTE.

Comment vous reviendrez avec moi ?

MELINDE.

Avec vous.

DORANTE.

Avec moi !

MELINDE.

Oüi avec vous, avec vous, mais pour vous faire enrager plus que jamais. Je crierai nuit & jour ; je chaſſerai vos valets, j'engagerai vos meubles, je déchirerai vos papiers, je metterai le feu dans vôtre logis, & peut-être je ferai pis encore. Voilà ſur quel pied, Monſieur, je veux retourner avec vous.

DORANTE.

Le Ciel m'en préſerve ; demeurons plûtôt comme nous ſommes.

MELINDE.

Non, Monsieur, j'y retournerai si vous ne me rendez ma vaisselle.

DORANTE.

Et la mienne, qui me la rendra?

MELINDE.

Si je ne l'ai pas dans deux heures, je fais porter ce soir ma toilette chez vous, & j'y couche.

DORANTE.

Ne vous en avisez pas, j'aime mieux vous renvoier la vaisselle.

MELINDE.

Vous ferez bien n'y manquez pas, ou vous m'aurez bien tôt à vos trousses.

DORANTE *seul.*

L'esprit du Diable est-il pire que celui-là? M'en voila pour mes trois cens pistoles. Il faut pourtant que la coquine qui a aidé à me tromper... ouf. La voici avec un homme d'épée; de peur de quelque inconvenient, allons faire mes plaintes chez un Commissaire.

SCENE VIII.

Me THIBAUT, LA RAME'E.

Me THIBAUT.

QUoi, Cleante, je vous revois! Est-il bien vrai que vous me sacrifiez ainsi vôtre fortune?

LA RAME'E.

Vous le voiez. Tout ce que je crains, c'est que quelques parens de consequence que j'ai malheureusement a la Cour, ne cherchent à

traverſer la paſſion que j'ai pour vous. Ce coquin de valet de chambre de mon pere eſt un vieux domeſtique, eſpece de Pedagogue, il m'a menacé d'un certain oncle, dont je redoute la converſation : ſi je lui parle avant nôtre mariage, que ſçait-on ! Je ſuis amoureux, mais je ſuis timide. Au nom de nôtre amour, Madame, bruſquons les nôces, je vous prie, pour ne plus dire non.

Me THIBAUT.

Je veux tout ce que vous voulez ; mais ne vous repentirez-vous point de ce que vous faites pour moi ?

LA RAME'E.

M'en repentir ? Si vous me connoiſſiez, Madame, je me donne au diable, vous n'auriez pas cette penſée.

Un porteur d'inſtrument de muſique paroît.

Me THIBAUT.

Que veut-on ?

LA RAME'E.

Comment ſandis, c'eſt tout un Orcheſtre que cet homme a ſur ſes épaules.

Me THIBAUT.

Je voulois vous ſurprendre par un concert que je donne ici ce ſoir : mais vous en voiez les aprêts malgré moi. Qu'on mette ces inſtrumens là-dedans.

LA RAME'E.

Voulez-vous que je vous diſe, Madame, vous vous amuſez à la bagatelle ; ce n'eſt point un concert, c'eſt un bon contrat qu'il nous faut : vôtre Notaire eſt habile homme ?

Me THIBAUT.

Mon Notaire, Monſieur ? ha gardons-nous bien de lui rien dire de nos affaires ! c'eſt lui qui fait toutes celles de nôtre famille, &

j'ai des raisons qui m'obligent à vous épouser en secret.

LA RAME'E.

Je vous demande la même chose, point d'éclat, je vous en conjure.

SCENE IX.

Me THIBAUT, LA RAMEE, GABRILLON, UN LAQUAIS.

GABRILLON.

AH! Madame, vous êtes volée.

LA RAME'E.

Que veut-elle dire?

Me THIBAUT.

Je suis volée!

GABRILLON.

N'ont-ils rien pris ici?

Me THIBAUT.

Que m'auroit-on pris? es-tu folle?

GABRILLON.

Je ne sçai ce que c'est: mais je viens de rencontrer deux hommes qui descendent vos dégrez comme si le diable les emportoit.

LA RAME'E.

Ce sont ces badauts d'Opera qui ont aporté le concert; ils galopent parce qu'ils s'en retournent à vuide.

GABRILLON.

A voir comme ils couroient j'aurois crû...

UN LAQUAIS.

Madame, il y a un enfant qui crie dans cette basse de viole qu'on vient d'aporter.

LA RAME'E.

Un enfant !...

GABRILLON.

Voila un instrument qui vous coûtera bien à entretenir.

Me THIBAUT *bas.*

Ah ! le traître de musicien.

LA RAME'E.

Cadedis, le concert accouche.

Me THIBAUT.

Le fourbe ! qui l'eût crû, Gabrillon ?

GABRILLON.

Que cela ne vous embarasse pas. Dès qu'il sera nuit j'ai bien la mine d'envoïer ce petit instrument là donner une serenade à la porte d'un de nos voisins.

Me THIBAUT.

Voila à quoi le veuvage m'expose : quel affront !

LA RAME'E.

Il vous faut un mari, Madame, absolument, vous avez raison.

Me THIBAUT.

Hâtez-vous donc de le devenir, Cleante.

LA RAME'E.

Vous n'avez qu'à parler, Madame, je cours au Notaire comme au feu.

Me THIBAUT.

Prenez le premier venu, Cleante ; faites-lui dresser les articles tels qu'il vous plaîra, nous remplirons des noms & des qualitez quand le contrat sera dressé.

LA RAME'E.

Ordre charmant ! Commission toute adorable ! Je vole où vos ordres m'apellent, & je reviens promptement ici proceder au reste.

Me THIBAUT.

Hé bien, Gabrillon, que dis-tu de l'insolence

de ce coquin de Maître à chanter ?

GABRILLON.

Moi, Madame : que je lui pardonne en faveur de l'invention.

Me THIBAUT.

Je me vangerai du tour qu'il me fait.

UN LAQUAIS.

Cet homme veuf qui presse si fort pour l'agrément de cette Charge.

Me THIBAUT.

Qu'on le fasse monter. Quoique je n'aie plus gueres besoin de pratiques, il est toûjours bon d'expedier les vieilles ; quelque profession que l'on quitte, il en faut sortir avec honneur.

SCENE X.

Mr DUBOIS, Me THIBAUT, GABRILLON.

Me THIBAUT.

HE' bon jour, Monsieur Dubois, vous me paroissez bien affligé.

Mr DUBOIS.

Je me meurs de chagrin, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Hé fy donc, vous n'y songez pas, après six semaines de veuvage, est-il seulement permis de se souvenir de sa femme, que pour se réjoüir de n'en plus avoir ?

Mr DUBOIS.

Vous me soupçonnez de pleurer ma femme ? vous vous moquez de moi, je pense, ma douleur est bien plus raisonnable.

Me THIBAUT.

Hé qui diantre la peut causer ? tout vous rit, la Charge est à vous, je suis seure de l'agrément.

Mr DUBOIS.

Il n'est plus temps. Je suis ruïné, Madame Thibaut, ma petite fille vient de mourir entre mes bras, d'une convulsion qui lui a pris tout d'un coup sans aparence même de maladie.

Me THIBAUT.

Ah ! quel malheur ! Il faudra donc que vous rendiez le mariage de vôtre femme à sa famille ?

Mr DUBOIS.

Vous voiez bien qu'il n'est plus question de la Charge, & quand cette mort sera sçüe.....

Me THIBAUT.

Elle ne l'est donc pas encore ?

Mr DUBOIS.

Il n'y avoit avec moi que la nourrice, à qui j'ai donné vingt pistoles pour l'engager à ne point parler que je n'aie mis ordre à mes affaires.

Me THIBAUT.

Cela est fort prudent. Et quel âge avoit la petite fille ?

Mr DUBOIS.

Cinq mois & demi.

GABRILLON.

Madame ?

Me THIBAUT.

Paix.

GABRILLON.

Voila à peu près l'âge de nôtre basse de viole.

Me THIBAUT.

Tais-toi donc, sotte.

Mr DUBOIS.

Que dites-vous, Madame Thibaut ?

Me THIBAUT.

Je songe à vous rendre un bon office.

Mr DUBOIS.

Comment ?

Me THIBAUT.

Cette femme n'y consentira jamais, Gabrillon ?

GABRILLON.

Que sçait-on ?

Mr DUBOIS.

Qu'elle est vôtre idée ?

Me THIBAUT.

Laissez-nous faire, Elle est pauvre, mais elle aime ses enfans.

GABRILLON.

Il n'y a que le prix qu'on y voudra mettre.

Mr DUBOIS.

Mais que je sçache....

Me THIBAUT.

Elle m'a fait souvenir d'une pauvre diablesse qui demeure à deux pas d'ici. Elle a une petite fille à peu près comme étoit la vôtre, si l'on pouvoit à force d'argent.... Je ne sçai si vous m'entendez ?

Mr DUBOIS.

Si je vous entens ! en suposant cette petite fille au lieu de la mienne, je pourrois acheter la Charge ; voiez, parlez, Madame Thibaut, je sacrifierai volontiers mille écus pour cette affaire.

Me THIBAUT.

Comment mille écus ? c'est trop de la moitié. Vous autres hommes vous jettez l'argent par les fenêtres, laissez-moi ménager la chose. Gabrillon, faites moi venir ici cette femme ?

GABRILLON.

J'y vais, Madame.

Me THI-

Me THIBAUT.

Attendez ; il vaut mieux que j'aille lui parler chez elle, & que vous ne paroissiez point dans tout cela. Pour rendre l'affaire plus secrette, il est bon qu'on ne connoisse pas seulement vôtre visage.

Me DUBOIS.

Que vous avez d'esprit, Madame Thibaut : Quel bonheur, si elle vient à bout de son entreprise !

SCENE XI.

Mr DUBOIS, GABRILLON.

GABRILLON.

ELle y réüssira, je vous en répons. C'est la premiere femme de Paris pour toutes sortes d'affaires.

Mr DUBOIS.

Tu es heureuse de faire ton aprentissage sous une si habile personne.

GABRILLON.

Comme Madame est dans le goût de quitter, je vais bien-tôt me mettre en boutique.

Mr DUBOIS.

Elle doit être à son aise Madame Thibaut ?

GABRILLON.

Pas tant qu'on s'imagine, Monsieur, elle a fait de grandes pertes.

Mr DUBOIS.

Comment donc ?

GABRILLON.

La Justice lui a volé plus de la moitié de ses profits en amendes, en frais de Procureurs,

droits de leurs Clercs, presens forcez, petites pensions involontaires à d'honnêtes personnes dont on a besoin. Cela monte au bout d'une année, & ceux qui se donnent le plus de peine ne sont pas ceux qui gagne le plus.

Mr DUBOIS.

Ta maîtresse n'a pas lieu de se plaindre ; elle fait souvent de bonnes affaires, dont tous les revenans-bons sont pour elle.

GABRILLON.

Tout lui coûte, Monsieur, & vous ne sçauriez croire combien de gens elle tient à ses gages. Elle a douze Savoiards premierement.

Mr DUBOIS.

De ces froteurs ?

GABRILLON.

Oüi, Monsieur, ce sont des émissaires admirables ; ces gens-là sçavent tous les tenans & les aboutissans des familles ; & nous en tirons de bons services. Nous avons outre cela prés de trois douzaines de filles de chambre, une trentaine de cochers, & de plus de cent laquais.

Mr DUBOIS.

Voilà un grand équipage.

GABRILLON

Nous les plaçons differemment dans les maisons où nous voulons avoir affaire, & il faut de petits gages particuliers à ces sortes de Messieurs-là.

Mr DUBOIS.

Ils les gagnent bien.

GABRILLON.

Voici Madame.

SCENE XII.

Mr DUBOIS, Me THIBAUT, GABRILLON.

Mr DUBOIS.

HE'! bien, ma chere Madame Thibaut?

Me THIBAUT.

Laiſſez-moi un moment, je vous prie, j'ai le cœur ſi ſerré que je ne puis parler.

Mr DUBOIS.

Qu'y a-t-il donc?

Me THIBAUT.

Ce que c'eſt que la tendreſſe d'une mere.

Mr DUBOIS.

Nôtre affaire ne ſe fera point?

GABRILLON.

C'eſt une femme qui aime ſa petite fille au-de là de l'imagination.

Me THIBAUT.

Ah! Gabrillon, on a beau prêcher l'intérêt, la nature eſt toûjours la plus forte.

GABRILLON.

Cette pauvre mere, je lui ſçai bon gré d'être ſi ſenſible.

Mr DUBOIS.

Mais ne lui avez-vous rien offert?

Me THIBAUT.

Pardonnez-moi vraiment; cinq cens écus d'abord, puis deux cens piſtoles.

Mr DUBOIS.

Je vous avois dit d'aller juſqu'à mille écus.

Mr THIBAUT.

C'eſt ce que j'ai fait.

Mr DUBOIS.

Hé bien ?

Me THIBAUT.

M'a-t'elle écoutée ?

Mr DUBOIS.

Ah ! Ciel !

Me THIBAUT.

Vous ne m'aviez point donné ordre de paſſer cette femme ; mais pourtant voici comme j'ai raiſonné.

Mr DUBOIS.

Que je ſuis à plaindre !

Me THIBAUT.

Si Monſieur Dubois n'a cet enfant pour remplir le vuide que la petite fille défunte laiſſe dans ſa famille, il ſera obligé de rendre tout le bien de ſa femme.

Mr DUBOIS.

Il m'en coutera plus de dix mille écus du mien, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Je m'en ſuis bien doutée ; auſſi je n'ai point héſité d'offrir encore un ſac de mille francs.

Mr DUBOIS.

Hé bien ?

Me THIBAUT.

Elle eſt ſourde. Autre ſac de mille francs : car voiez-vous dans une affaire de cette conſéquence, il n'eſt que d'aller vîte en beſogne.

Mr DUBOIS.

Cinq cens piſtoles !

Me THIBAUT.

Comme ſi je n'avois point parlé.

GABRILLON.

Voila une femme qui a bien du naturel ; Monſieur.

Mr DUBOIS.

J'en ſuis au deſeſpoir.

Me THIBAUT.

Ne vous deſeſperez point. Deux mille écus l'ont émuë, les ſept mille francs l'ont ébranlée, & les huit cens piſtoles ont achevé de la déterminer.

Mr DUBOIS.

Huit mille francs, Madame Thibaut !

Me THIBAUT.

Dans le beſoin preſſant où vous en êtes, entre nous, Monſieur, c'eſt marché donné.

GABRILLON.

Aſſurément.

Me THIBAUT.

Allez vîte prendre de l'argent, il n'y a point de temps à perdre.

Mr DUBOIS.

Sans aller chez moi, Madame Thibaut, voilà trois billets paiables au porteur, les trois enſemble font quatre cens vingt mille livres plus que la ſomme.

Me THIBAUT.

Ah ! que vous êtes adroit, Monſieur Dubois, vous prétendez que pour mes épingles je me contente de ce petit ſurplus ; mais Gabrillon ?

Mr DUBOIS.

Voilà pour elle un diamant de quinze piſtoles ; mais qu'elle prenne garde.....

Me THIBAUT.

Ne craignez rien, je vous répons.

GABRILLON.

Et moi je ſuis caution de Madame.

Me THIBAUT.

Adieu, retournez chez vous comme ſi de rien n'étoit, engagez la nourrice à ſe taire, & quand il ſera nuit envoiez-moi vôtre caroſſe, je vous porterai l'enfant moi-même.

Mr DUBOIS.

Adieu Madame Thibaut. Je n'aurois jamais cru que des enfans fussent une si chere marchandise.

GABRILLON.

Ma foi, Madame, voila la meilleure aubaine que vous aiez jamais euë.

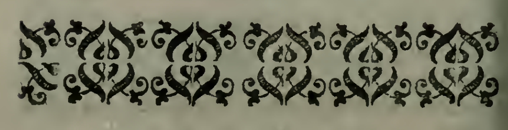
Me THIBAUT.

Le Maître à chanter ne s'en seroit pas défait à si bon compte.

GABRILLON.

En faveur des huit cens pistoles, vous dévriez bien lui renvoier son étui.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, GABRILLON.

LISETTE

MADAME sera bien-tôt ici : on mettoit les Chevaux au carosse quand je suis sortie du logis. Son bon homme de mari est plus amoureux d'elle qu'il ne l'a jamais été : il faut sçavoir toutes les excuses qu'il lui a faites, d'avoir crû ton

petit neveu. Enfin deux ensemble vont venir ici dans la meilleure intelligence du monde. Madame Thibaut est-elle avertie ?

GABRILLON.

Ne te mets en peine de rien : quoiqu'elle soit à la veille d'une grosse fortune, & prête à me remettre ses pratiques, elle fera encore cette affaire pour ta maîtresse ; qu'elle vienne quand il lui plaira.

LISETTE.

Madame a besoin de ces dix pistoles pour païer cet Ingenieur qui a pratiqué cette trape dans son alcove.

GABRILLON.

Il est bien juste que ce soit le mari qui fasse ces frais-là.

LISETTE.

Assurément, ce sont des ameliorations qu'on fait à sa maison.

GABRILLON.

Voici quelqu'un.

LISETTE.

Adieu.

SCENE II.

Mr DE LA PROTASE, GABRILLON.

Mr DE LA PROTASE.

PEut-on voir Madame Thibaut ?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

Mr DE LA PROTASE.

J'aurois bien voulu lui parler.

GABRILLON.

Pour quelque habit de rencontre peut-être ?

Mr DE LA PROTASE.

Pour qui me prenez-vous ?

GABRILLON.

Monſieur . . . .

Mr DE LA PROTASE.

Sçavez vous que vous parlez au premier homme du monde pour le Dramatique, à un bel eſprit, à un Auteur du premier ordre ?

GABRILLON.

Vous êtes un bel eſprit, Monſieur ? oh ! je ne m'étonne plus de vous voir ſi déguenillé, un habit en lambeaux eſt le juſt'au corps à brevet du Parnaſſe.

Mr DE LA PROTASE.

Ce que vous dites-là ne ſont pas des vers à la loüange de la Fortune ; neanmoins il n'eſt que trop vrai que c'eſt aſſez d'être bel eſprit pour être mal avec elle.

GABRILLON.

Oh ! ſur ce pied-là il faut que vous ſoiez plus bel eſprit qu'un autre ; car il paroît qu'elle vous traite plus mal que pas un. J'ai bien vû des Auteurs ; mais tout franc, je n'en ai point encore vû de ſi mal relié que vous.

Mr DE LA PROTASE.

Patience.

GABRILLON.

Et ſi à le bien prendre, il vous en dévroit coûter moins qu'à qui que ce ſoit ; car vôtre taille ne peut paſſer tout au plus que pour un Indouze.

Mr DE LA PROTASE.

Laiſſez faire, ſi je puis parvenir à mettre une Piéce ſur le Theâtre ſans être ſiflée, on me verra auſſi bien étoffé qu'un autre.

GABRILLON.

Comment ſiflée ?

Mr DE LA PROTASE.

J'ai ce malheur là, je fais les meilleures pieces du monde, elles charment tous ceux à qui je les lis : mais à peine paſſent-elles dans la bouche des Comediens, qu'on les ſiſle à faux bourdon.

GABRILLON.

Il y a de certaines pieces comme cela, que les repreſentations gâtent. Si j'étois de vous, puiſqu'elles réüſſiſſent ſi bien ſur le papier, je me ferois apporter un fauteüil, & je les lirois moi-même en plein Theâtre.

Mr DE LA PROTASE.

J'ai un bien meilleur expedient que cela.

GABRILLON.

Qui eſt ?

Mr DE LA PROTASE.

D'aller directement au Roi.

GABRILLON.

Au Roi !

Mr DE LA PROTASE.

Oüi da, au Roi : ce n'eſt point ſon intention qu'on ſiſle perſonne, & c'eſt dans cette vûë-là que je viens faire un accommodement avec ta maîtreſſe. Elle connoît toute la Cour : voici un Placet, qu'elle le faſſe preſenter par qui elle voudra, & je lui promets un quart de part dans toutes les pieces qu'on joüera dorénavant de moi, où l'on ne ſiſlera pas.

GABRILLON.

Voila pour elle un profit tout clair. Un Placet ! pourroit-on en avoir la lecture ?

Mr DE LA PROTASE.

Pourquoi non ? il n'eſt fait que pour être vû. Nous verrons, nous verrons, Meſſieurs du Par-

terre, si vous sisflerez à l'avenir les Auteurs & les Comediens, comme on sifle les linotes & les perroquets PLACET AU ROY. Comme je ne puis faire pour moi, que je ne fasse en même tems pour tous les autres Poëtes mes confreres, j'ai trouvé qu'il étoit à propos d'adresser mon Placet au nom de toute la communauté, des Auteurs de Paris s'entend.

GABRILLON.

Oh! c'est l'entendre.

Mr DE LA PROTASE *lit.*

AU ROI.

SIRE,

Les Auteurs modernes en Dramatique, tant en Vers qu'en Prose, de vôtre bonne Ville & Fauxbourgs de Paris, remontrent très humblement à Vôtre Majesté, qu'aprés avoir sacrifié leurs soins & leurs veilles aux plaisirs du public leur zele seroit tous les jours mal reconnu par certains Quidans indiscrets, qui, de dessein prémedité, se transportent journellement és lieux où lesdits Auteurs font representer leurs ouvrages, avec des apos à perdrix, des siflets de Chaudronniers, & autres armes offensives, desquelles ils chargent sans misericorde tout ce qui ose paroître d'Acteurs sur le Théâtre, avec tant de fureur, que le Comedien le plus intrepide est souvent contraint de lâcher pied, & de se retirer le cœur meurtri & tout percé de coups de siflets.

GABRILLON.

Malepeste, voila un stile bien concis.

Mr DE LA PROTASE.

Toutes mes pieces étoient écrites de cette locution-là.

GABRILLON.

Et on les siffloit ?

Mr DE LA PROTASE.

Il poursuit de lire.

Ecoutez, écoutez ceci. *Ah, SIRE, souffrirez-vous que le Théâtre qui est le simbole de la joie, devienne celui de la douleur ! Je ne doute point, SIRE, que les ennemis de la science ne representent à Vôtre Majesté que nous exigeons d'Elle une chose impossible, qu'il est naturel au Parterre de sifler, comme à nous de parler. Je n'ignore pas non plus qu'eux, SIRE, que Pline le Naturaliste dans son Traité des Animaux, au Chapitre du mouvement vocal, dit que l'homme parle, que le cerf brame, que le lion rugit, que le taureau meugle, que le cheval hannit, que l'âne brai, & que le parterre sifle; je sçai, dis-je, tout cela comme eux, SIRE : mais Vôtre Majesté fait tous les jours des choses si incroiables, que nous osons esperer. . . &c.* Qu'en dis-tu ?

GABRILLON.

Oh ! pour le coup, voila les sifleurs pris pour dupes, & les marchands de siflets ruïnez.

Mr DE LA PROTASE.

Je le crois comme cela Adieu, je te laisse mon Placet, fais-le voir à ta maîtresse ; si elle réüssit, & que tu sois en goût de Comedies, tu n'as qu'a te renommer à la porte de Monsieur de la Protase, mon nom est le passe-par-tout du Theâtre.

GABRILLON.

Cela n'est pas de refus. Adieu, Monsieur de la Protase.

Mr DE LA PROTASE.

Adieu ma fille, adieu.

GABRILLON.

Ah, ah, ah, l'extravagant personnage ! ce Monsieur de la Protase-là m'a la mine de n'être pas le moins fou de la communauté.

SCENE III.

GABRILLON, ERASTE.

ERASTE.

BOnjour, ma chere Gabrillon.

GABRILLON.

Ah, ah, c'eſt vous, Monſieur, je vous reconnois à preſent. Vous voila dans vôtre naturel, je vais vous apporter une de vos écharpes.

ERASTE.

Demeure folle, où eſt ta maîtreſſe ?

GABRILLON.

La voici tout à propos, comme ſi nous l'avions mandée.

SCENE IV.

Me THIBAUT, ERASTE, GABRILLON.

Me THIBAUT.

QUoi, c'eſt vous, Monſieur le Conſeiller ? vous voila redevenu Officier.

ERASTE.

L'habit bourgeois me portoit malheur, Madame Thibaut ; je ne l'ai porté que vingt-quatre heures il a penſé m'en coûter cher, je me ſuis remis dans mon centre.

Me THIBAUT.

Vous avez fort bien fait, le plumet vaut mille fois mieux que la robe.

ERASTE.

Le diable m'emporte si je le quitte. Je trouverai par ton moien peut-être quelque femme qui n'aura point de frere.

Me THIBAUT.

Vos affaires sont en mauvais état.

ERASTE.

J'ai cent mille francs de bien, je dois dix mille écus ; faute d'un peü d'argent comptant je suis ruïné.

Me THIBAUT.

Vous comptez deux fois le fonds, & vous oubliez la moitié des dettes.

ERASTE.

Non, je ne me flâte point, te dis-je ; mais avec cela je suis oberé.

Me THIBAUT.

En verité c'est grand dommage, & si vous disiez vrai, je me ferois une vraie affaire d'accommoder toutes les vôtres, & de vous marier avantageusement même.

ERASTE.

Tu plaisantes peut-être, Madame Thibaut ; mais je t'aurois plus d'obligation qu'à ma famille, & je n'en serois pas ingrat, sur mon honneur.

Me THIBAUT.

Vos manieres m'ont gagné l'ame. Entrez là-dedans, faites un memoire de vôtre bien, & de vos dettes sur tout ; mais qu'il soit fidéle : je me fais fort de trouver moien de vous tirer de l'embarras où vous êtes.

ERASTE.

Tu es une femme adorable.

Me THIBAUT.

Entrez là-dedans, vous dis-je, voilà des gens qui ont affaire à moi ; quand j'aurai fini avec eux, je vous en dirai davantage.

SCENE V.

Me THIBAUT, ARDALISE, ORGON, GABRILLON.

GABRILLON.

C'Est la maîtresse de Lisette, Madame.

Me THIBAUT.

Songe à m'aporter ces dentelles.

ARDALISE.

Ma pauvre Madame Thibaut, je ne sai pas ce que je ferois sans toi. Je ne puis me lasser de te venir voir.

Me THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame.

ORGON.

Il est vrai que toutes les fois qu'elle sort, c'est toûjours pour aller au Palais, ou chez Madame Thibaut. Si j'étois d'un temperament jaloux . . . .

Me THIBAUT.

D'un temperament jaloux ! fy, Monsieur, vous êtes pour cela une trop bonne pâte d'homme.

ARDALISE.

Lui ! croirois-tu bien, Madame Thibaut, qu'il a eu aujourd'hui la cruauté de me mettre de mauvaise humeur ?

Me THIBAUT.

Ah ! quel meurtre, Monsieur.

ORGON.

Je lui en ai demandé pardon, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Ah ! Madame, il n'y a rien à dire.

ARDALISE.

Vous pensez donc en être quitte ? vous sçavez la peine que je vous ai imposée.

Me THIBAUT.

Comment ?

ARDALISE.

Quand il me fâche, je le mets à l'amande, & tu profites toûjours de cet argent-là toi.

ORGON.

Elle fait de moi tout ce qu'elle veut : pour l'affaire d'aujourd'hui elle m'a taxé à lui donner un bureau. C'à voions, ma petite femme on t'a dit que Madame Thibaut en avoit un, n'est-ce pas ?

Me THIBAUT.

On ne me l'a point encore aporté ; je ne l'attens que dans deux jours.

ARDALISE.

Voilà nos pas perdus, je suis au desespoir.

ORGON.

Ne te chagrine donc point, mignonne, tu te feras malade.

ARDALISE.

Cela vous est bien facile à dire, & vous vous croiez par-là dégagé de paier l'amende.

ORGON.

Non, je suis prêt à consigner, tu n'as qu'à vouloir.

GABRILLON *revenant.*

Madame, voilà cette garniture qu'on vous renvoie.

ARDALISE.

Qu'est-ce, Madame Thibaut ? voions cette garniture, elle est à vendre.

Me THIBAUT.

Vous qui êtes un si bon mari, Monsieur, vous dévriez bien acheter cela pour Madame.

ORGON.

Elle a tant de dentelle, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Elle n'en a point de si belles, sur ma parole.

ORGON.

Ah ! fy, voilà un dessein bien broüillé.

ARDALISE.

Ah ! mon fils, vous n'y songez pas, il n'y a point du tout de confusion dans cet ouvrage.

ORGON.

Non, mais les fleurs sont trop détachées, & elles courent trop les unes aprés les autres.

ARDALISE.

Que dites-vous ? c'est ce qui en fait la beauté, & pour moi je n'ai jamais rien vû de plus agréable.

Me THIBAUT.

Vous êtes de fort bon goût, Madame.

ARDALISE.

Je ne puis me lasser de le voir.

ORGON.

Repliez, repliez cela, Madame Thibaut. Crois-moi, mignonne, rien n'use tant la vûë que de regarder fixement des dentelles.

GABRILLON.

Celle qui les a achetées est bien fâchée de ne les pouvoir porter.

ARDALISE.

Et qui l'en empêche ?

GABRILLON.

Son mari est mort subitement : il n'y a que trois jours qu'il est enterré.

ARDALISE.

HA!

ORGON.

Mignonne, comme tu cries.

ARDALISE.

Ah ! mon fils, pour peu qu'une femme aime son époux, peut elle entendre parler de la mort d'un mari, sans mourir elle-même de douleur ?

ORGON.

Voila une femme qui m'aime bien, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Assurément.

ARDALISE

Ah Ciel ! que t'ont fait les maris, pour être sujets à la mort comme les autres hommes ?

ORGON.

Là, ma mie, là, je ne mourai point, tiens, va, je te le promets.

ARDALISE.

Je ne sçai comme vous l'entendez : mais pour moi cher petit mari, je prétends mourir la premiere.

ORGON.

Hé ! bien oüi, ma mie, tout ce que tu voudras. Elle avoit bien affaire aussi de lui parler de mort & d'enterrement.

Me THIBAUT.

C'est une sotte qui ne sçait pas la conséquence des choses qu'elle dit.

GABRILLON.

Dame, qui va deviner qu'une femme aime de cette force-là ?

ORGON.

Cela n'est pas convenable.

ARDALISE.

Je serois bien injuste de ne vous pas aimer, un mari qui ne m'a jamais refusé la moindre chose.

ORGON.

Pour cela non, elle n'a qu'à ſouhaiter, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

A qui le dites-vous ? je le ſçai mieux que perſonne. Voila un habit que je lui ai vendu, par exemple, elle le trouvoit trop cher ; n'eſt-ce pas vous qui le lui avez fait prendre malgré elle ?

ARDALISE.

En fait-il d'autres ?

ORGON.

Je ne m'en repens point : cet habit-là lui a fait honneur.

GABRILLON.

Et à vous auſſi, Monſieur.

ORGON.

Et ſi vous ne me l'avez fait paier que treize piſtoles en treize piéces.

Me THIBAUT.

Je donne tout pour rien ; ces dentelles ne ſont que de dix piſtoles encore.

ORGON.

Dix piſtoles, mignonne, dix piſtoles ! ha ! je les donne de tout mon cœur.

ARDALISE.

Non, mon petit ami : croiez-moi, n'allez point mettre-là de l'argent, je vous fais faire d'ailleurs tant de dépenſes inutiles.

ORGON.

Tais-toi, mignonne, c'eſt avoir les choſes pour rien. Tenez, Madame Thibaut, voila dix loüis d'or, la paſſe eſt pour le vin du marché,

Me THIBAUT

Vous faites trop bien les choſes, Monſieur.

ORGON.

Mais à condition que vous avertirez ma pe-

tite femme quand il vous viendra de ces rencontres-là.

Me THIBAUT.

Oh ! Monſieur, je n'ai garde d'y manquer. Caſcaret, portez cela dans le caroſſe de Madame.

ARDALISE.

Au moins, mon fils, c'eſt ſans préjudice de l'amende.

ORGON.

Quand ce bureau ſera venu, que nous le ſçachions au moins.

Me THIBAUT *bas*.

Que ferai je de cet argent ?

ARDALISE.

Tu donneras cent francs à Liſette, le reſte eſt pour toi.

ORGON.

Allons, ma mour, allons eſſaier la garniture. Je meurs d'impatience de voir ſi cela te ſiéra bien.

ARDALISE.

Adieu, Madame Thibaut.

SCENE VI.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

PAr ma foi, voila un bon homme, & une habile homme

Me THIBAUT.

Mais Eraſte eſt long-temps aprés ſon mémoire, la liſte de ſes dettes eſt un peu longue. Ah, ah ! voici nôtre vieille Marchande de marée : elle

veut un mari à toute force, je ne ſçai pas qui voudra l'être. Va dire à Eraſte qu'il ſe dépêche.

SCENE VII.

Me TORQUETE, Me THIBAUT.

Me TORQUETE.

HUm, hum, avez-vous ſongé à moi, ma chere Madame Thibaut? vous avez tant d'affaires....

Me THIBAUT.

Si j'y ai ſongé, Madame Torquette? J'ai un magazin de maris à vous offrir. Vous n'avez qu'à me dire comme il vous le faut; car nous ne nous ſommes point encore aſſez expliquées.

Me TORQUETE.

Comme il me le faut? Helas ma pauvre Madame Thibaut, j'aurai beau chercher, je n'en trouverai jamais qui vaille le défunt. Hum, hum.

Me THIBAUT.

Hé, qui vous contraint d'en chercher? voila de nos veuves! le mari meurt à Pâques, portion de lit à loüer pour la ſaint Jean.

Me TORQUETE.

Comment voulez-vous que je faſſe? Si vous ſçaviez le peu de cas que l'on fait d'une veuve; j'ai des enfans qui me manquent de reſpect, des fermiers qui ne me paient point, des creanciers qui me perſécutent: il n'y a pas juſqu'à un fripon d'Apotiquaire, qui, comme je ſortois de chez moi, a eu l'inſolence de me donner ſes parties en preſence de dix perſonnes. Hum, hum.

Me THIBAUT.

Voila une mauvaiſe toux, Madame Torquete.

Me TORQUETE.

Je ne l'ai que par habitude.

Me THIBAUT.

Mais vraiment cela m'étonne que vous ſoiez ainſi perſécutée. Vous êtes ſi riche.

Me TORQUETE.

J'aurai, mes comptes faits, plus de quatre cent & tant de mille livres : mais comme il n'y a que cinq ſemaines & trois jours que le pauvre Monſieur Torquete eſt défunt ; nos affaires ne ſont point encore réglées, mes enfans me font enrager ; & un mari, Madame Thibaut, m'eſt abſolument néceſſaire. Hum, hum.

Me THIBAUT.

Je vous entens, vous ne vous mariez ſimplement que pour avoir un apui

Me TORQUETE.

Juſtement.

Me THIBAUT.

Ainſi vous ne vous ſouciez pas fort d'avoir un jeune homme ?

Me TORQUETE.

Un jeune homme, ha l'horreur ! il ſeroit beau qu'on me prît pour la grand'-mere de mon mari, comme il eſt arrivé à des femmes de ma connoiſſance !

Me THIBAUT.

Oüi, mais il ne faut pas auſſi qu'il ſoit ſi vieux ? car enfin quelle protection pourriez vous attendre d'un homme de ſoixante ans, par exemple ?

Me TORQUETE.

Ah ! ſoixante ans, fy.

Me THIBAUT.

Eh bien, cinquante-cinq ?

Me TORQUETE.

Mais, Madame Thibaut, vous n'y songez pas. Qui est l'homme qui songe à se marier à cet âge-là ? Hem.

Me THIBAUT.

Et un de cinquante ?

Me TORQUETE.

Qu'elle est la femme qui en voudroit?

Me THIBAUT.

C'est-à-dire que vous butez à un de quarante ?

Me TORQUETE.

Voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert ?

Me THIBAUT.

Vraiment c'est plus vôtre affaire que la mienne.

Me TORQUETE.

C'est que comme mes enfans sont jeunes, peur les tenir plus long-temps dans leur devoir, ils auroient besoin d'un beau-pere qui ne vieillit pas si-tôt.

Me THIBAUT.

Et vous dites que vous ne voulez pas d'un jeune homme ?

Me TORQUETE.

Hé mais ! un homme est-il si jeune à vingt-sept ou vingt-huit ans, par exemple ? Je sçai bien ce que je fais ; voiez-vous.

Me THIBAUT.

On le voit bien.

Me TORQUETE.

Plus j'aurai d'enfans de ce mariage, & plus ce sera me vanger des enfans du premier lit.

Me THIBAUT.

Vous avez du fiel, Madame Torquete, vous aimez les vangeances qui durent.

Me TORQUETE.

Ce sont des coquins que je ne sçaurois trop punir.

Me THIBAUT.

Tenez, voila peut-être l'homme de Paris le plus propre à vous vanger de vos enfans.

Me TORQUETE.

Ah! que voila bien ce qu'il me faudroit.

Me THIBAUT.

Gardez-vous bien de tousser au moins.

Me TORQUETE.

Je me retiendrai, laissez-moi faire.

SCENE VIII.

Me THIBAUT, Me TORQUETE, ERASTE.

ERASTE.

TIens, ma chere Madame Thibaut, voila le mémoire de mes dettes aussi fidele que tu me l'as demandé.

Me THIBAUT.

Paix, remettez ce papier dans vôtre poche. Voila une riche veuve que je prétens vous faire épouser.

Me TORQUETE.

Hem, hem, hem.

ERASTE.

Voila une riche veuve qui a un vilain rhume.

Me THIBAUT.

Eh! tant mieux. Combien de maris voudroient que leurs femmes en eussent un semblable!

ERASTE.

Mais tu vois bien...

Me THIBAUT.

Serrez ce papier, vous dis-je, & retournez dans ma chambre, j'ai à vous parler.

Me TORQUETE.

Comme il me regarde, ma phisionomie lui revient sans doute.

Me THIBAUT *à Madame Torquete.*

Je vais sonder un peu ses sentimens, & je reviendrai dans un moment vous en rendre compte.

SCENE IX.

Me TORQUETE *seule.*

OUi, oui, faites Ah ! le beau jeune homme ! Il s'en faut bien, ma foi, que Monsieur Torquete fût coupé de ce sens-là. Mais qu'est-ce qui est tombé de ses proches ? ne seroit-ce point quelque lettre de galanterie ? Voions un peu cela. La jeunesse est sujette à caution quelquefois.

Elle lit.

Mémoires de ce que je dois.

Oh, ho, voici de quoi me rendre sçavante.

Premiérement, huit cent pistoles au Chevalier Codille, pour argent du jeu.

Ah, ah ! c'est donc un joüeur.

A la Touprix, pour façons de jupes & de manteaux, trois mille livres.

Oüi da, je me doutois bien qu'il y avoit ici du cotillon.

A Forel, tant en bouteilles de vin, que pour les repas portez en Ville.

Il est yvrogne par-dessus le marché.

A la Fresnaie...

Voions

Voions le total, je n'aurois jamais fait. Où donc est-il ? la legende est longue.

Somme totale, vingt-neuf mille livres.

Et je voudrois aprés cela de ce Damoiseau ? hem, hem : à quelque chose le malheur est bon, je n'ai qu'à tousser tout á mon aise.

SCENE X.

Me THIBAUT, Me TORQUETE, ERASTE.

Me THIBAUT.

NOstre affaire va le mieux du monde.

Me TORQUETTE.

Hem, hem, hem.

Me THIBAUT.

Et fy, donc vous n'y songez pas.

Me TORQUETTE.

Laissez-moi tousser, l'affaire est rompuë.

Me THIBAUT.

Comment donc ?

ERASTE *revenant.*

Vous voilà terriblement enrhumée, Madame.

Me TORQUETE.

Vous voiez, Monsieur

ERASTE.

Il est cruel qu'une aussi aimable personne.

Me TORQUETE.

Croiez-moi, Monsieur, ne faites point de dépense en complimens. Je ne suis point d'humeur à paier pour vous ni Forel, ni le Chevalier Codille.

Me THIBAUT.

En voici bien d'une autre.

ERASTE.

Que veut dire ceci ? aurois-je ? . . .

Me TORQUETE.

Il faut vous tirer de peine, Monsieur. Tenez ; voilà ce qui m'en a tant apris.

Me THIBAUT.

à Madame Torquete. *à Eraste.*

Vous joüez de bonheur. Quelle étourderie ?

ERASTE *lit.*

Du septiéme Octobre. Quatre francs pour une médecine. Vous me donnez des parties d'Apoticaire, Madame ?

Me TORQUETE.

Pardon, Monsieur, j'ai pris un papier pour l'autre.

ERASTE.

Non pas, s'il vous plaît. Vous avez vû mon memoire, je profiterai de la méprise.

Me TORQUETE.

Cela ne se fait point.

ERASTE.

Memoire des drogues & médicamens qui ont été fournis pour l'entretenement de la santé de Madame Torquete.

Me TORQUETE.

Mais, Monsieur.

ERASTE.

Doucement, s'il vous plaît, Madame Torquete.

Premierement, pour avoir pendant quinze jours étudié le temperament de Madame, deux cens cinquante livres.

Oh ! je ne croiois pas que les Apoticaires fissent paier leurs spéculations.

Me TORQUETE.

Vous me pouſſez furieuſement, Monſieur, Hem, hem.

ERASTE.

Donnez-vous patience, Madame Torquete.

Pour avoir trois fois la ſemaine pendant un an, remonté de filaſſes neuve les pompes avec quoi Madame prend ſes remedes.

Vous vous faites pomper, Madame Torquete ?

Me TORQUETE.

Mort de ma vie, rendez-moi mes parties, on ne les a pas faites pour vous divertir.

ERASTE.

En donnant donnant, Madame, Torquete, rendez-moi mon memoire, ce n'eſt pas pour vous que je l'ai dreſſé.

Me TORQUETE

Le voilà, Monſieur, vôtre memoire.

ERASTE.

Et voilà vos parties, Madame.

Me TORQUETE.

Ne me parlez jamais de mariage, Madame Thibaut, m'en voilà dégoûtée pour toute ma vie.

Me THIBAUT.

Si Monſieur ne vous accommode pas, je vous en ferai voir d'autres.

ERASTE.

La vieille folle !

SCENE XI.

Me THIBAUT, ERASTE.

Me THIBAUT.

VOus l'avez un peu trop poussée, malgré vôtre memoire les choses auroient pû se encore.

ERASTE.

Moi, j'aurois épousé Madame Torquette, ma pauvre Madame Thibaut ? voilà deux avantures dans le même jour qui me persuadent, & malgré le desordre de mes affaires, j aime mieux vivre garçon mal-aisé, que d'avoir obligation à une vieille ou à une coquette. Adieu, je te laisse mon memoire, si tu peux me rendre service, je n'en serai pas méconnoissant.

SCENE XII.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

J'Attendois qu'il sortit pour laisser entrer Cleante.

Me THIBAUT.

Y a-t-il long-tems qu'il est revenu ?

GABRILLON.

Il ne fait que d'arriver, le voici.

SCENE XIII.

Me THIBAUT, LA RAME'E, GABRILLON.

LA RAME'E.

LE contrat est dressé, Madame, il ne manque plus rien à mon bonheur qu'un mot de vôtre belle main. Montons dans mon carosse, Madame, & venez le mettre, ce mo précieux, qui va m'assurer toute la félicité de ma vie.

Me THIBAUT.

Ce moment me fait trembler; Cleante, & la presence d'un Notaire....

CASCARET.

Madame, voilà un Monsieur le Commissaire qui vient vous rendre visite en robe détroussée,

Me THIBAUT.

Ah! juste Ciel! que pouroit-ce être?

LA RAME'E.

Qu'est-ce, Madame?



SCENE XIV.

Me THIBAUT, LE COMMISSAIRE, DORANTE, LA RAME'E, GABRILLON.

LE COMMISSAIRE.

N'Eſt-ce pas vous qu'on apelle Madame Thibaut, Madame ?

Me THIBAUT.

Ne me perdez pas, Monſieur, je vous en conjure.

LA RAME'E.

Ceci ne prend pas un bon train.

DORANTE.

Oüi, Monſieur, c'eſt une coquine qui a recelé de la vaiſſelle que mon fils a volée à ſa mere.

LA RAME'E.

Meſſieurs, prenez garde à ce que vous faites, Madame eſt une femme de qualité.

DORANTE.

Point, Monſieur ? mon fils m'a tout dit. C'eſt une malheureuſe qui ſous prétexte de revendre des hardes, a mille nippes à un chacun, dont elle ſe fait honneur, pour attraper quelque dupe.

LA RAME'E.

Comment, Madame de Bretagne, vous vous joüez à un Gaſcon, & à un Gaſcon Capitaine ?

SCENE DERNIERE.

Me THIBAUT, LE COMMISSAIRE, JOLICOEUR, DORANTE, LA RAME'E.

LA RAME'E.

TU vois, mon pauvre Jolicœur, le plus infortuné de tous les hommes.

JOLICOEUR.

Comment donc ? ſçais-tu déja que Cleante nôtre Capitaine eſt là bas ?

LA RAME'E.

Que me dis-tu ?

JOLICOEUR.

Que te voilà pris comme un ſot. Le Guet à cheval eſt à la grande porte, & le Guet à pied à celle de derriére ; regarde par où tu veux ſortir.

LA RAME'E.

Moi ſortir ? quelque ſot. Je m'enfonce dans l'apartement ; s'ils ont affaire de moi, qu'ils y viennent.

Me THIBAUT.

Quoi ! vous n'êtes donc pas Cleante ?

LA RAME'E.

Ce ne ſont plus-là vos affaires. A fourbe, fourbe & demi, Madame : finiſſez avec ces Meſſieurs, je vous conſeille.

Me THIBAUT.

Quelles avantures !

DORANTE.

Vous voiez bien, Monſieur, qu'on ne peut

manquer de s'assurer de cette coquine-là.

Me THIBAUT.

Hé! point de bruit, Messieurs, je vous prie, je rendrai la vaisselle & les trois cens pistoles. Passons là-dedans, vous serez contens de moi.

LE COMMISSAIRE.

Allons, Monsieur, il faut que chacun vive.

FIN.

LES

BOURGEOISES A LA MODE,

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 15. Novembre 1692.

ACTEURS.

Mr SIMON, Notaire.

ANGELIQUE, Femme de Monſieur Simon.

Mr GRIFFARD, Commiſſaire.

ARAMINTE, Femme de Monſieur Griffard.

MARIANE, Fille de Monſieur Simon.

LISETTE, Fille de chambre d'Angelique.

Me AMELIN, Marchande.

LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.

FRONTIN, Intriguant.

Mr JOSSE, Orfévre.

JASMIN, Laquais d'Angelique.

La Scene eſt à Paris, dans le logis de Mr Simon.



LES BOURGEOISES A LA MODE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

HE' bien, Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette ?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vû personne : mais j'ai apris en Ville une très fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Il faut quitter ce païs-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raiſon ?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouventable.

LE CHEVALIER.

Comment ?

FRONTIN.

On a fait de mauvais raports à la Juſtice.

LE CHEVALIER.

A la Juſtice ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il eſt fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle, hé qui en doute ?

FRONTIN.

Ce n'eſt pas tout, il a eu l'indiſcretion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embaraſſe point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoutez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avouë.

FRONTIN.

Noûs sommes furieusement décriez dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réüssir, je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soiez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit, attrapons encore ces gens-ci, & faisons grace au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de Monsieur le Notaire, chez qui nous sommes, l'aimable & jeune Mariane, est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle mere, Madame la Notaire, une des plus grandes dépensieres qu il y ait au monde, il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER,

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie; & depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à joüer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé: mais Monsieur e, Notaire que dira-t-il à cela

LE CHEVALIER.

Lui? c'est un bon-homme qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais ; il est amoureux d'Araminte, comme vous sçavez.

LE CHEVALIER.

De la femme du Commissaire ?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voila pas mal adressé, Araminte & sa femme sont intimes amies

FRONTIN.

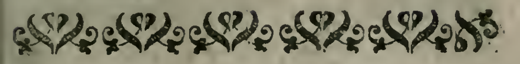
Cela ne gâtera rien ; au contraire si elles ont de l'esprit elles profiteront de l'avanture, & pour vous si vous en usez bien avec moi ; car enfin nous nous connoissons comme vous sçavez. Il faut être bon Prince, nous tâcherons de vous faire épouser Mariane. Voici déja vôtre billet que je vais donner à Lisette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une avanture d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCENE II.

FRONTIN *seul.*

L'Heureuse chose que d'être né avec de l'esprit. Oh ! pour cela Monsieur le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruïner les autres, est ce qui lui fait faire figure, & tout son revenu n'est qu'en fonds d'esprit. Patience, je ne dis mot ; mais ma foi

s'il ne fait ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.



SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! ah! c'est toi? bon-jour, Frontin.

FRONTIN.

Bon-jour Lisette. Ta maîtresse est-elle habillée?

LISETTE.

Oüi, mais c'est une grande merveille, & nous n'avons pas coûtume d'être si diligentes.

FRONTIN.

Et sçais-tu bien qu'il est près de midi?

LISETTE.

Cela ne fait rien, comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit?

LISETTE.

Oh! cela va bien changer. Monsieur le Chevalier a conseillé à Madame d'établir ici avec Araminte de petites parties de plaisir & de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent; & dans le fonds il y a quelque raison, il vaut mieux recevoir chez soi compagnie que de l'aller chercher en Ville.

FRONTIN.

Et le mari sçait-il quelque chose de ce dessein?

LISETTE.

Non pas encore. Mais quand cela sera ne le verra-t-il pas bien sans qu'on lui dise ? c'est un homme qui n'est pas tout-a-fait le maître, comme tu sçais.

FRONTIN.

Bon, pour faire la femme de qualité, on dit que ta maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur ! Est-ce ici la seule maison de ta connoissance où les maris ne sont que les premiers domestiques de leurs femmes ?

FRONTIN.

Il y a mille Bourgeoises dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

FRONTIN.

Oh diable, pour bien dresser un mari tu es la premiere fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est ce qui t'amene ici ?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de Monsieur le Chevalier, & de la mienne.

LISETTE.

Comment de la tienne ?

FRONTIN.

Oüi, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame ?

FRONTIN.

Oüi vraiment, comme laquais d'Araminte, j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Hé ! bien, viens, tu n'as qu'à me ſuivre.

FRONTIN.

Et attens ; attens, comme valet de chambre de Monſieur le Chevalier, j'ai des affaires ſerieuſes à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc, tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me ſemble ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, je ſuis le garçon de France le plus emploié, valet de chambre de l'un, laquais de l'autre, griſon de celle-ci, eſpion de celle-là ; je fais tout avec une diſcretion admirable. Dans la plupart des avantures dont je me mêle, je ſuis preſque toûjours pour & contre, je conduis quelquefois les affaires de la femme & celles du mari tout enſemble, je ſçai toûjours tout, & ne dis jamais rien, & je ne cherche qu'à faire plaiſir à tout le monde.

LISETTE.

Voilà un fort joli caractère. Mais dis vîte, qu'as-tu à me faire ſçavoir de la part du Chevalier ?

FRONTIN.

Qu'il eſt amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane ?

FRONTIN.

Oüi d'elle-même, & il m'a chargé de te la demander en mariage.

LISETTE.

En mariage à moi ?

FRONTIN.

Eſt-ce que tu ne ſçais pas que pour épouſer des filles de Bourgeois, ce n'eſt point aux peres que de jeunes gens de condition s'adreſſent à preſent ?

LISETTE.

Non ?

FRONTIN.

Non vraiment, cela étoit bon autrefois : mais aujourd'hui les manieres sont bien differentes, on prend seulement l'aveu de la petite fille de chambre, & quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le Chevalier a-t-il expliqué son amour ?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris : mais pour rendre la chose plus intelligible, voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bien-tôt réponse ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sçai point, Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere : Monsieur le Notaire, qui est Bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut pas que sa fille prenne les manieres de sa femme, & nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta maîtresse.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

IL n'eſt encore venu perſonne ? Ah te voila ; que veux-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Vous rendre un billet d'Araminte, Madame. *à Liſette.* Songe à celui de Monſieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine,

ANGELIQUE *après avoir lû.*

Voila qui eſt bien. Puiſqu'elle doit venir, il n'y a point de réponſe, je la lui ferai moi-même.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

LIſette.

LISETTE,

Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari eſt amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, Madame ! ſeroit-il poſſible ?

ANGELIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée ?

ANGELIQUE.

Intriguée ! par quelle raison ? Cette femme est de mes amies, & tu sçais que je ne suis pas jalouse.

LISETTE.

Vous avez raison, la jalousie est une passion bourgeoise, qu'on ne connoît presque plus chez les personnes de qualité.

ANGELIQUE.

Fy, cela ne mérite pas seulement que l'on y fasse attention : parlons d'autre chose. Sçais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissée persuader de donner à joüer chez moi ?

LISETTE.

Et comment donc ? quoi vous ne sçavez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGELIQUE.

Oh ! ne me querelle donc point, je te prie à tu me mettrois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Hé ! comment ne vous pas quereller ? il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse ; belle, jeune, bien-faite, spirituelle, vous êtes aimée de tous ceux qui vous voient, & vous avez le bonheur de n'aimer personne que vôtre mari, que vous n'aimez gueres ; vous êtes sans aucune passion dominante, que celle de vos plaisirs ; vous avez en moi une fille dévoüée à tous vos sentimens, quelques déraisonnables qu'ils puissent être, & vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de vôtre vie par des inégalitez perpetuelles.

ANGELIQUE.

Que veux-tu que je te dise ? je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ?

ANGELIQUE.

De quoi je me plains ? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un Notaire ?

LISETTE.

Oüi, & d'un Notaire qui s'apelle Monsieur Simon encore : cela est chagrinant, je vous l'avouë ; & vous n'avez ni l'air, ni les manieres d'une Madame Simon

ANGELIQUE.

N'est il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins Marquise, Lisette ?

LISETTE.

Assurément : mais aussi, Madame, ne faites-vous pas comme si vous l'étiez :

ANGELIQUE.

Non vraiment, ma pauvre Lisette, je n'ose médire de personne, je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaisent, je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules ? enfin, Lisette, quand on a de l'esprit, il est bien fâcheux, faute de rang & de naissance, de ne pouvoir le mettre dans tout son jour.

LISETTE.

Hé pourquoi vous contraindre ? qui vous retient ? abandonnez-vous toute à vôtre genie, commencez par donner à joüer, recevez grand monde : il y a mille Bourgeoises des plus roturieres qui n'ont pas d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGELIQUE.

Hé bien n'en parlons plus, Lisette, c'en est fait, me voila déterminée.

LISETTE.

Nous avons déja dans nos intérêts un Commissaire, Madame, le mari d'Araminte ; & ce n'est pas peu de chose à Paris pour des joüeuses de profession, que la faveur d'un Commissaire.

ANGELIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus, le mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire, & qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection moi, laissez-moi faire. Ce qui m'embarasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

ANGELIQUE.

Et que je ne sçai quel tour faire à mon mari pour en attraper ; l'affaire de mon diamant l'a déja mis dans une colere épouventable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, & il me semble que nous pourrions à present risquer de le vendre.

ANGELIQUE.

Point du tout, il a fait courir des billets chez les Orfévres.

LISETTE.

Hé bien, mettons-le en gage, Madame ; c'est de l'or en barre.

ANGELIQUE.

Je suis trop lasse des usuriers,

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-temps affaire.



SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MAdame Amelin, vôtre Marchande de modes...

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGELIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire ?

ANGELIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter ; Lisette, elle est fort riche cette Madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter ? vous n'y songez pas.

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? c'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, Madame ?

ANGELIQUE.

A toi-même. Voila ce diamant que mon mari croit perdu : tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit : mais Madame Amelin...

ANGELIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être paiée.

LISETTE.

La voici.

SCENE VII.

ANGELIQUE, Me AMELIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

HE' bon jour, Madame Amelin, il y a mille ans que je ne vous ai vûë, & cependant je suis sur vos parties.

Me AMELIN.

Oh! Madame, ce n'est pas-là ce qui m'amene ici.

LISETTE.

Bon jour, Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Combien vous dois-je, Madame Amelin?

Me AMELIN.

J'ai là vos parties, Madame, si vous vouliez bien prendre la peine...

ANGELIQUE.

Volontiers, je n'aime point à devoir.

Elle lit.

Premierement, pour avoir garni l'épaule gauche de Madame .... Vous vous mocquez, Madame Amelin, ce n'est pas-là mon mémoire.

Me AMELIN.

Je vous demande pardon, Madame, c'est celui d'une Comtesse dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ai depuis six mois fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moien que j'en sois paiée.

LISETTE.

Ce sont pourtant-là des choses qu'on dévroit païer comptant, pour ne pas faire crier les Marchands.

Me AME-

Me AMELIN.

Voilà vôtre memoire, Madame.

ANGELIQUE.

Voions. *Pour l'idée d'une coëffure extraordinaire.* Ah ! je me reconnois à la coëffure : mais vôtre memoire est furieusement long. Vous croiez que je lirai tout cela, Madame Amelin ? je suis trop paresseuse.

Me AMELIN.

Voiez seulement le total, Madame, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Somme, totale trois cens dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois cens dix livres ? En verité Madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

ANGELIQUE.

Lisette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cens dix livres : dépêchez, n'entendez-vous pas ? trois cens dix livres, cela est-il si difficile à comprendre ?

LISETTE.

Non, Madame, je comprens fort bien, trois cens dix livres.

ANGELIQUE.

Hé bien ! puisque vous comprenez, cela suffit, allez vîte.

LISETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.



SCENE VIII.

ANGELIQUE, Me AMELIN.

ANGELIQUE.

LE commerce que vous faites vous donne bien de la peine, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Oüi, Madame, & l'on ne gagne pas grand chose, comme vous voiez.

ANGELIQUE.

La pauvre femme ! Vous faites quelquefois des pertes considerables ?

Me AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGELIQUE.

La pauvre femme ! vous avez beaucoup d'enfans, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGELIQUE.

Comment donc ?

Me AMELIN.

Je ne sçai où il prend de l'argent : mais il est toûjours avec de belles Dames, il joüe avec de grands Seigneurs, & il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGELIQUE.

En verité voilà un mauvais petit caractére.

Me AMELIN.

Helas ! Madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est

pas, & c'est-ce qui perd bien de la jeunesse.

ANGELIQUE.

Elle a raison.

Me AMELIN

A cela prés Jannot est bon garçon, & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGELIQUE.

Elle parle á merveilles. Adieu Madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter. Lisette va vous aporter vôtre argent.

Me AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

SCENE IX.

Me AMELIN *seule.*

AH ! que voilà une brave Dame, ne se pas donner seulement la peine de lire des parties. Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bien tôt de quoi faire rouler un bon carosse.

SCENE X.

LE CHEVALIER, Me AMELIN.

LE CHEVALIER.

JE ne sçai si Lisette aura déja donné à Mariane le billet. ...

Me AMELIN.

Misericorde, que vois-je !

LE CHEVALIER.

Ah ! Ciel !

Me AMELIN.

Je ne me trompe point, c'eſt Jannot. Hé ! mon cher enfant, que viens-tu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Quelle rencontre !

Me AMELIN.

Comme le voilà brave ! Tu as beau faire Jannot, je ſuis ta mere ; & quoique tu ſois un méchant enfant, bon ſang ne peut mentir, je t'aime toûjours Jannot, mon pauvre Jannot.

LE CHEVALIER.

Il ne pouvoit arriver une avanture plus cruelle.

Me AMELIN.

Qu'il a bonne mine ! Mais eſt-il poſſible que j'aie fait ce garçon-là ?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

Me AMELIN.

Comment ? quelles affaires, Jannot ?

LE CHEVALIER.

Hé ! ne m'apellez point ici de ce nom, je vous en conjure.

Me AMELIN.

Quoi ! qu'eſt-ce à dire ? n'es-tu pas mon enfant ? ne voudrois-tu point que je t'apellaſſe Monſieur ? Ecoute, je ſçai les contes que tu fais, tu as honte de m'apeller ta mere.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous reſpecte : mais ſi vous me faites connoître ici, vous ruïnez les plus belles eſperances du monde

Me AMELIN.

Quelles eſperances ?

LE CHEVALIER.

Un mariage conſidérable..... nous ne ſom-

mes point en lieu de nous expliquer.

Me AMELIN.

Mon cher enfant.

LE CHEVALIER.

Hé ! de grace ...

Me AMELIN.

Mais dis-moi donc.

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

Me AMELIN.

Ah ! qu'il y aura de gens fâchez dans le quartier, si c'est tout de bon que Jannot fait fortune.

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, & ne me trahissez point, je vous prie.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Me AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HE' ! bon jour, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Comment donc vous êtes seul, Monsieur le Chevalier ?

Me AMELIN.

Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ne sçachant à qui m'adresser, en attendant j'allois faire connoissance avec Madame.

Me AMELIN.

Le joli garçon ! il est effronté comme un Page.

LE CHEVALIER.

Qui eſt cette femme, Liſette ?

LISETTE.

C'eſt une eſpece de marchande qui fournit des modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t-il donné un billet ?

LISETTE.

Oüi, mais je n'ai point vû Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah ! juſte Ciel !

Me AMELIN.

Qu'il entend bien cela.

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir Madame ?

LE CHEVALIER.

Ma vie & ma fortune ſont en tes mains, ma chere Liſette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

Me AMELIN.

Comme il les attrape.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame.

Me AMELIN.

Monſieur, vôtre trés-humble ſervante.

SCENE XII.

Me AMELIN, LISETTE.

Me AMELIN.

VOilà un aimable petit Gentil-homme.

LISETTE.

Il vous revient aſſez à ce qu'il me ſemble.

Me AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'eſt mon foible, ils ont toûjours de petites manieres qui les diſtinguent, & l'on fait bien ſon compte avec eux, n'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Le bon temps eſt paſſé, Madame Amelin, les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reſte. Voilà Madame, par exemple....

Me AMELIN.

Hé ! bien ?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cens dix livres ?

Me AMELIN.

Hé ! bien ?

LISETTE.

Hé ! bien, il n'y a pas de fonds pour vous les paier

Me AMELIN.

Qu'eſt-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cens dix livres ?

LISETTE.

C'eſt une malice de nôtre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Me AMELIN.

La vilaine choſe qu'un homme d'affaires.

LISETTE.

Vous êtes bien-heureuſe que ce ne ſoit pas un Intendant, vous attendriez bien davantage.

Me AMELIN.

Mais Madame jouë quelquefois, & quand elle gagne....

LISETTE.

Oh ! quand elle gagneroit mille piſtoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette; c'eſt une choſe ſacrée que l'ar-

gent du jeu, diantre ce ſont des fonds pour le plaiſir où l'on ne touche point pour le neceſſaire.

Me AMELIN.

Comment ferons-nous donc ?

LISETTE.

Si vous étiez femme d'accommodement, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Hé ! bien ?

LISETTE.

Madame a beſoin de cent loüis, elle vous en doit trente, faites lui prêter ſix cens écus, elle vous paiera vos trois cens dix livres.

Me AMELIN.

L'accommodement eſt admirable, vous vous moquez de moi, je penſe.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voilà un diamant de trois cens piſtoles qu'on vous donneroit pour nantiſſement, voiez ſi le parti vous accommode.

Me AMELIN.

Un diamant ! ah ! c'eſt autre choſe. Et quand lui faut il cet argent ?

LISETTE.

Dans le moment même, ſi cela ſe peut.

Me AMELIN.

Paſſez chez moi dans un quart-d'heure, & apportez la bague, vous trouverez vôtre argent tout compté. Adieu Mademoiſelle Liſette.

SCENE XIII.

LISETTE *seule.*

ADieu Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, & nous donnerons à jouer, Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune. La passion du Chevalier, l'humeur de ma maîtresse, qui ne songe qu'à ruïner son mari : elle achete cher, vend à bon marché, met tout en gage ; je suis son Intendante. Voila comme les maîtresses deviennent soubrettes, & comme les soubrettes deviennent quelquefois maîtresses à leur tour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.


Ais quelle distraction, Chevalier, vous paroissez embarassé, vous me répondez sans faire attention à ce que vous dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de Monsieur vôtre mari pour Araminte, Madame.

ANGELIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, & qu'Araminte eût l'esprit ..

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre, & malgré l'avarice de vôtre époux, si vous n'étiez point un peu trop interessée dans les dépenses qu'il pourroit faire....

ANGELIQUE.

Interessée dans ses dépenses moi? qu'on le ruïne, Chevalier, pourvû que j'en profite, je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépoüilles.

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, vous êtes une femme de bon esprit.

ANGELIQUE.

Cela nous mettroit en fonds pour l'établissement du jeu que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Que vous veut Frontin ?

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

As-tu quelque chose à me dire ?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal, Monsieur, on décrete.

ANGELIQUE.

Que dit-il ?

LE CHEVALIER.

Je ne sai, Madame. Veux-tu parler haut ?

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monsieur ?

FRONTIN.

Je vous dis, Monsieur, que...

LE CHEVALIER.

L'impertinent ! quelqu'un m'attend au logis, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, justement, deux Marquises, une Comtesse, un Partisan, trois Abbez, au-

tant de faineans, ce Commis de la Doüane, & ce petit Epicier sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraut là fait toûjours mystere de rien. Ce sont des gens qui me persecutent, Madame, pour sçavoir quand on commencera à joüer chez vous.

ANGELIQUE.

Allez vîte leur dire que nous ouvrirons demain sans faute, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame...

ANGELIQUE.

Ne faites point de façon de me laisser seule, je ne serai pas long tems sans compagnie.

SCENE III.

ANGELIQUE, JASMIN.

ANGELIQUE.

HOla Jasmin

JASMIN.

Que vous plaît-il, Madame?

ANGELIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son maître de Clavessin est avec elle.

ANGELIQUE.

Lisette ne revient point de chez Madame Amelin Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante chose que le moindre moment d'inquiétude.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! te voila, tu as bien tardé.

LISETTE.

C'eſt l'impatience d'avoir de l'argent qui vous a fait trouver le tems ſi long.

ANGELIQUE.

M'en aportes-tu

LISETTE.

Madame Amelin a pris ſes trois cens dix livres : voila ce qui vous reſte des ſix cens écus.

ANGELIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne ſoupçonne rien de tout ceci, Liſette.

LISETTE

Que vous êtes bonne, Madame.

ANGELIQUE.

Je lui épargne ces ſortes de petits chagrins autant qu'il m'eſt poſſible

LISETTE.

Et cependant il ſe plaint encore.

ANGELIQUE.

Tous les hommes en ſont logez-là, ce ſont des animaux grondans que les maris.

LISETTE.

Que vous les définiſſez bien.

ANGELIQUE.

Je les connois, le mien me divertit quelquefois avec ſon humeur bourue, & je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me deſennuier.

LISETTE.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir ; & je me charge de cela, moi.

ANGELIQUE.

Des coëffes, Lisette, une écharpe ?

LISETTE.

Où allez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Je vais dépenser de l'argent, puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses, des tables, des cornets, des dez, & des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjoüir.

ANGELIQUE.

Le mieux du monde. J'attens Araminte, je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-temps, la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

HE' bon-jour mon aimable petite.

ANGELIQUE.

Ma chere bonne, comment te portes-tu ?

ARAMINTE.

Comme une femme qui n'a pas dormi de vingt-quatre heures.

LISETTE.

Vous voila pourtant bien éveillée.

ANGELIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARAMINTE.

Ne t'allarmes point, ce n'eſt pas ton mari; je ne l'aime pas au moins.

ANGELIQUE.

Tu as fait une belle conquête, & je t'en félicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruïner, tout ſon bien eſt à mon ſervice.

LISETTE.

Hé mort de ma vie prenez toûjours à bon compte: il n'y a point de mal à ruïner un mari, quand ſa femme partage les revenans-bon de l'avanture.

ARAMINTE.

Qu'il ne ſçache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGELIQUE.

Je n'abuſerai pas de ton ſecret. A quoi as-tu paſſé la nuit?

ARAMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moiens imaginables de faire enrager mon mari.

LISETTE.

Voila un amuſement fort agréable.

ANGELIQUE.

Ah! ces idées t'ont fait plaiſir, je ne m'étonne plus de te voir un ſi bon viſage.

ARAMINTE.

C'eſt un homme qui perd l'eſprit, & qui me le fait perdre; il veut & ne veut plus dans le moment même: tantôt complaiſant juſqu'à l'excez, puis auſſi-tôt brutal à la fureur; quelquefois content d'une choſe qui lui déplaît un quart

d'heure après. Il querelle toûjours sans sujet ; & pour vivre en repos avec lui on ne sçait jamais quel parti prendre.

ANGELIQUE.

Voila des inégalitez impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, & à me vanger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien & en tout honneur. Pour mettre un mari à la raison, on s'en écarte quelquefois, & ces biais-là ne valent jamais rien, quoi qu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi je ne sçaurois mieux faire enrager mon bourru, qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas nous sommes de la partie. Un mari fâcheux & avare est un ennemi public, contre qui toutes les femmes ont intérêt de se déclarer : ça voions, comment faut-il s'y prendre ?

ANGELIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un carosse ?

ARAMINTE.

Oüi vraiment, où veux-tu aller ?

ANGELIQUE.

Je te le dirai, sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous, tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, j'ai ici les miennes, & vous vous passerez bien de moi.

ANGELIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, & nous trouverons moien de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu, Lisette.

SCENE VI.

LISETTE *seule.*

LEs aimables petites personnes! elles vont tenir entr'elles un petit conseil contre leurs maris, & sans cela que feroient-elles? Grace à l'avarice, & à la bizarerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus necessaire occupation qu'aient les femmes. Mais voici Mariane fort à propos, n'ai-je point perdu les billets du Chevalier: non. Sçachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.

SCENE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

QUe me veut ma belle-mere Lisette, on m'a dit qu'elle me demande.

LISETTE.

Elle vient de sortir, & aparamment elle ne vous vouloit rien de fort pressé,

MARIANE.

Je venois lui donner le bon-jour, & je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Hé non, non, je vous veux quelque chose moi, & Madame n'avoit rien de si interessant à vous dire.

MARIANE.

Dépêche-toi donc, tu sçais bien que mon pere ne veut pas que je te parle, & qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi je vous gâte ! il est bien injuste de vous donner de ses mauvaises impressions.

MARIANE.

Oh ! ne te fâches point, je ne le crois pas : mais ses remontrances perpetuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Et quelles remontrances peut-il faire ?

MARIANE.

Je ne sçai ; comme je ne les merite point, je ne les écoute pas le plus souvent, & quand il a bien long-temps parlé, il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah ! puisque vous prenez si bien les choses, vous n'êtes pas si fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne suis pas à plaindre ! Est-il agreable à mon âge de vivre éternellement dans la solitude ? Je n'ai pour toute compagnie que des Maîtres qui ne m'aprennent que des choses inutiles, la Musique, la Fable, l'Histoire, la Geographie, cela n'est-il pas bien divertissant ?

LISETTE.

Cela vous donne de l'esprit.

MARIANE.

N'en ai-je pas assez ? Ma belle-mere ne sçait point toutes ces choses, & elle vit heureuse.

LISETTE.

Sa destinée vous fait donc envie ?

MARIANE.

Oüi, je te l'avouë ; & si elle vouloit, au hazard d'être tous les jours grondée de mon pere, je lui promettois de ne la quitter de ma vie.

LISETTE.

Quoi pas même pour être mariée ?

MARIANE.

Oh ! c'est autre chose. Quand je serai mariée, ne serai-je pas la maîtresse, & ne ferai-je pas comme elle tout ce que je voudrai ?

LISETTE.

Selon le mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment selon ? oh ! je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais si vôtre pere vous en veut donner un à sa fantaisie ?

MARIANE.

Je ne le prendrai point, s'il n'est à la mienne.

LISETTE.

Fort bien, & vôtre belle-mere si elle vous proposoit...

MARIANE.

Mais, Lisette, un mari de sa main me conviendroit assez, je pense.

LISETTE.

Et de la mienne, craindrez-vous d'être trompée ?

MARIANE.

De la tienne ?

LISETTE.

Oüi, parlez.

MARIANE.

Hom, je devine ce que tu me veux, Lisette.

LISETTE.

Vous le devinez.

MARIANE.

Oh! que oüi, cela n'est pas bien difficile.

LISETTE.

Et que devinez vous encore?

MARIANE.

Que quelqu'un est amoureux de moi, & qu'on t'a priée de me le dire.

LISETTE.

Cela est admirable.

MARIANE.

Et c'est pour sçavoir ce que je pense que tu me parle de mariage?

LISETTE.

Quelle vivacité!

MARIANE.

Oh! je ne suis plus une petite fille, & quoique je ne voie pas le monde, quand e suis seule je réve à bien des choses. Mais dis vîte, qu'as-tu à me faire sçavoir.

LISETTE.

Hé! puisque vous êtes si habile, ne pouvez-vous pas deviner le reste?

MARIANE.

J'aurois trop à rougir, Lisette, si mes conjectures n'étoient pas justes.

LISETTE.

Oh! pour le coup; je devine à mon tour, & je ne suis pas moins pénétrante que vous.

MARIANE.

Et que pénétres-tu?

LISETTE.

Que vous êtes amoureuse.

MARIANE.

Paix, Lisette.

LISETTE.

Ne craignez rien, personne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Sérieusement que me veux tu?

LISETTE.

Vous rendre un petit billet.

MARIANE.

Un billet!

LISETTE.

Oüi. Voiez si cela vous accommode.

MARIANE.

S'il n'est pas de Monsieur le Chevalier, je ne le veux point voir, Lisette.

LISETTE.

Hé voiez-le, il est de lui-même. L'heureuse chose que la simpathie! Hé bien, comment le trouvez-vous? son stile?

MARIANE.

Il écrit comme ses yeux parlent, ils m'avoient deja dit tout ce qui est dans sa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait réponse, & c'est une réponse dont il est question.

MARIANE.

Mais Lisette...

LISETTE.

Quoi mais? c'est un mari de ma main, qu'avez-vous à dire? allez vîte récrire seulement.

MARIANE.

Sera-t-il de la bienseance?

LISETTE.

Comment de la bienséance? On vous aime, vous aimez; on vous écrit, vous faites réponse. Y a-t-il rien-là qui ne soit dans les formes?

MARIANE.

Ecrire à un homme !

LISETTE.

Le grand malheur ! Ah ! que de façons pour une petite personne qui devine si juste. Ne vous en fiez-vous pas bien à moi ? je sçai les régles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entens quelqu'un.

LISETTE.

C'est Monsieur le Commissaire.

MARIANE.

Le mari d'Araminte ?

LISETTE.

Lui-même. Ne perdez point de temps, allez faire réponse.

SCENE VIII.

Mr GRIFFARD, LISETTE.

Mr GRIFFARD.

Bon-jour, ma chere enfant.

LISETTE.

Monsieur, je suis vôtre trés-humble servante.

Mr GRIFFARD.

Ta belle maîtresse est-elle visible ? & Monsieur le Notaire est-il au logis ?

LISETTE.

Il n'y a personne, Monsieur, depuis le matin. Monsieur est en Ville, & Madame vient de sortir avec Madame vôtre épouse.

Mr GRIFFARD.

Le hazard m'est bien favorable. Je suis ravi

de te trouver ſeule, Liſette, & j'ai mille choſes à te dire.

LISETTE *bas.*

Me voila prête à vous écouter. Voila un bourru bien radouci, à ce qu'il me ſemble.

Mr GRIFFARD.

Comment ton maître & ta maîtreſſe vivent-ils enſemble? dis.

LISETTE.

Comme un mari & une femme. Ils ſont toûjours fâchez, ſe querellent ſouvent, ſe raccommodent peu, boudent ſans ceſſe, ſe plaignent fort l'un de l'autre, & peut-être ont tous deux raiſon; c'eſt tout comme chez vous enfin, & n'eſt-ce pas par tout de même?

Mr GRIFFARD.

Mais quel parti prens tu dans leurs differens, toi?

LISETTE.

Quel parti, moi? Je ſuis pour Madame, & ſi vous voulez que vous parle net, je ne crois pas qu'un mari puiſſe avoir raiſon.

Mr GRIFFARD.

J'en conviens, il y a des gens inſuportables.

LISETTE.

De petits bourus éternels, par exemple.

Mr GRIFFARD.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Qui ne ſont faits que pour damner le genre humain.

Mr GRIFFARD.

Et pour ſe tourmenter eux-mêmes.

LISETTE.

Toûjours grondans, de mauvaiſe humeur.

Mr GRIFFARD.

C'eſt une choſe horrible.

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela, je lui ferois voir bien du païs, sur ma parole.

Mr GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta maîtresse, Lisette ?

LISETTE.

Et si vôtre femme qui ne la quitte point, les prenoit pour elle.

Mr GRIFFARD.

Tu me crois donc de ces insuportables ?

LISETTE.

Hé ! vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

Mr GRIFFARD.

Si tu sçavois la cause de mes caprices, tu serois la premiere à les excuser.

LISETTE.

Cela se pourroit, je suis fort humaine, & je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

Mr GRIFFARD.

Non tu n'es pas de mes amies.

LISETTE.

Où ce petit reproche nous menera-t-il ?

Mr GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta maîtresse ?

LISETTE.

Je ne vous entens point.

Mr GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

Mr GRIFFARD.

Et si elle sçavoit combien je m'y interesse ; elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISET-

LISETTE.

C'est de l'Hebreu, je n'y comprends rien.

Mr GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un si bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez ùn peu plus intelligible.

Mr GRIFFARD.

J'en mourrois quitte sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelque fois.

Mr GRIFFARD.

De peur d'accident voilà ma bourse, que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites. Un Commissaire qui donne sa bourse, est terriblement amoureux.

Mr GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur ?

LISETTE.

Je comprens vôtre affaire à merveilles, vous dise, vous n'aimez point vôtre femme.

Mr GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de vôtre voisin vous plaît davantage ?

Mr GRIFFARD.

N'est-ce par la plus charmante personne du monde ?

LISETTE.

Assurément, c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femmes, qu'il y auroit de troqueurs au monde ! mais comme cela n'est pas tout à fait permis, prenez garde à vous, Monsieur le Commissaire.

Mr GRIFFARD.

Ah ! pour moi, je ne demande que l'estime de ta maîtresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

Mr GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

Mr GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, Monsieur.

Mr GRIFFARD.

Je sacrifierai toûjours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

Mr GRIFFARD.

Qu'elle sçache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le sçaura ; je vous en répons J'entens son mari, remettez-vous un peu, vous voila tout hors de vous-même.

Mr GRIFFARD.

Je suis trop émû, je ne veux point qu'il me voie, cache-moi dans le cabinet de ta maîtresse.

LISETTE.

Dans son cabinet ! vous y étoufferiez d'amour.

Mr GRIFFARD.

Mais . . .

LISETTE.

Mais descendez par ce petit escalier, & allez prendre l'air, vous en avez besoin sur ma parole. Ma foi l'avanture est trop drôle, & voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCENE IX.

Mr SIMON, LISETTE.

Mr SIMON.

AH ! te voilà coquine, que fait ma femme ?

LISETTE.

Le beau debut ! elle est sortie.

Mr SIMON.

Déja sortie à l'heure qu'il est ? elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut aparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coûtume.

Mr SIMON.

Des affaires pressantes : Oh ! si elle ne change ses maniéres. . . .

LISETTE.

Et pourquoi les changer, puisqu'elle s'en trouve bien ? elle n'en fera rien, Monsieur, je vous assure.

Mr SIMON.

Elle s'en trouve bien, mais je n'en suis pas content moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile, car enfin qu'y a-t il donc de si extraordinaire dans sa conduite.

Mr SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans vôtre maison.

Mr SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez vous jamais quereller.

Mr SIMON.

Comment l'entendrois-je, je ſuis quelquefois quinze jours ſans la voir.

LISETTE.

La grande merveille ! vous dormez quand elle revient, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes ſorti quand elle s'éveille, le moien de vous rencontrer ?

Mr SIMON.

Et c'eſt cela dont je me plains, au lieu de prendre le ſoin de ſon ménage.....

LISETTE.

De ſon ménage, Monſieur ! eſt-ce que vous voudriez qu'elle s'abaiſſât à ces ſortes de bagatelles, & eſt-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes ?

Mr SIMON.

Aſſurément.

LISETTE.

Bon.

Mr SIMON.

Comment bon ?

LISETTE.

Hé ! fy, Monſieur, vous êtes Notaire, & vous ne ſçavez pas la coûtume de Paris.

Mr SIMON.

Mais qu'elle demeure au moins dans ſa maiſon, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voie.... Araminte, par exemple, c'eſt une femme raiſonnable que celle-là.

LISETTE.

Aſſurément.

Mr SIMON.

Je ne lui demande autre choſe que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment il n'y a rien de plus raiſonnable ; il faudra bien qu'elle le faſſe ; allons, tâchez de la perſuader.

Mr SIMON.

Je n'en viendrai point à bout ſi je ne querelle.

LISETTE.

Hé ! bien il y a long-tems que vous m'avez querellé, à ce qu'il me ſemble.

Mr SIMON.

Depuis l'affaire du diamant. . .

LISETTE.

Depuis le diamant ! il y a un ſiécle.

Mr SIMON.

Auſſi je créve, & l'on ne ſçait pas tout ce que je ſouffre.

LISETTE.

Oh ! querellez, Monſieur, querellez cela vous ſoulagera : dès qu'elle ſera venuë j'aurai ſoin de vous faire avertir.

Mr SIMON.

N'y manque pas au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine, je veux vous aider auſſi à la quereller moi, & je vous répons quaſi de la réduire.

Mr SIMON.

Que je t'aurois d'obligation ?

LISETTE.

Allez vous préparer, Monſieur, allez : ah ! que les pauvres maris ſont bien nez pour être dupes ! il va quereller ſa femme pour lui faire faire une choſe qu'elle ſouhaite, & dont il aura peut-être plus à enrager que tout ce qu'elle a jamais pû faire.

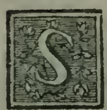
Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.


I tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon ne lui donne pas mon billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende aprés l'avoir lû.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins comme c'est toi qui me fait faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin

dans la ſuite, c'eſt à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je ſuis toute jeune, & tu as de l'experience, c'eſt à toi de me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie quelle innocente !

MARIANE.

Mais tout de bon, eſt-il vrai qu'il m'aime, dis, Liſette ?

LISETTE.

C'eſt moi qui vous le dis, & vous en doutez ?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dit lui-même.

LISETTE.

On ménagera des momens pour cela.

SCENE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Votre Maître de Geographie vous attend, Mademoiſelle.

MARIANE.

Ah ! que je ſuis laſſe de tous ces Maîtres-là, Liſette.

LISETTE.

On vous en débaraſſera.

MARIANE.

Ne me laiſſe donc point tromper, c'eſt tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vîte, voici quelqu'un, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

SCENE III.

LISETTE, Me AMELIN.

LISETTE.

HE'! comment, c'est Madame Amelin : hé ! qui vous ramene ici, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Ma pauvre Mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc ?

Me AMELIN.

Je ne sçai ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi ; me l'avez-vous laissé, ma chere enfant ?

LISETTE.

Si je vous l'ai laissé, Madame Amelin ? la question est admirable, si je vous l'ai laissé ?

Me AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chere, & n'en parlez point à Madame, il se retrouvera : en tout cas il n'y aura que moi qui perdrai, c'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

LISETTE.

Comment donc vôtre fils ? vous avez des enfans qui se portent au bien comme cela, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Que voulez-vous : c'est un enfant gâté que Jannot qui fait quelquefois de petites miévretez ; & dans le fonds pourvû qu'il le mette à bien, je ne m'en soucie pas.

LISETTE.

Oh ! à ce compte vous avez raison, & Monsieur Jannot aussi, Madame Amelin.

Me AMELIN.

Vous ne sçavez pas tout ce qu'il sçait faire ; c'est un petit drôle qui en sçait bien long.

LISETTE.

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fût folle.

Me AMELIN.

Dites-moi un peu seulement. Il y a ici une grande fille à marier ?

LISETTE.

Oüi. Pourquoi demandez-vous cela, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

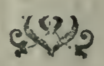
Par conversation seulement ; je n'y prens aucun intérêt, je vous assure : mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la nôce, c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que Madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez de la nôce, vous, vous ?

Me AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à Madame de son diamant, il ne sortira point de la famille. Adieu Mademoiselle Lisette.



SCENE IV.

LISETTE *seule.*

LA bonne femme a perdu l'esprit, quel galimatias me vient-elle faire? Nôtre diamant perdu, son fils Jannot, une fille à marier, elle sera de la nôce. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle veut demander Mariane à son pere pour ce petit miévre de Jannot. La vieille folle!

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HE' bien, où en sommes nous? Mariane a-t-elle fait reponse? Monsieur le Chevalier est dans une impatience épouventable.

LISETTE.

Hé que diantre ne vient-il lui même?

FRONTIN.

Il est avec de jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger malgré qu'il en ait, à remonter une Compagnie de Cavalerie.

LISETTE.

A remonter une Compagnie?

FRONTIN.

Oüi, mon enfant, une Compagnie que les trois dez & le lansquenet ont demontée. Ces Messieurs prétendent que ce soit Monsieur le

Chevalier qui la remonte, il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane & moi nous étions ici seules, & peut-être n'aura-t il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

FRONTIN

Tant pis pour lui de l'avoir manquée, ce sont ces affaires. Parlons des nôtres: je t'aime furieusement au moins, & si tu voulois ..

LISETTE.

Tu prens toûjours mal ton tems pour parler d'amour, j'ai à present bien autre chose en tête.

FRONTIN.

Ah, ah! hé quelles affaires importantes te sont survenuës depuis que je t'ai quittée?

LISETTE.

Ce sont des affaires, où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu je suis ton fait, de quoi s'agit-il? je ne te demande que la préférence.

LISETTE.

Avant toutes choses dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruïner un homme en faveur d'une femme?

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse, mon enfant, & à l'heure que je te parle, j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

LISETTE.

Hé bien, va donc vîte porter à Monsieur le Chevalier ce billet de Mariane, & reviens ici, je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît, je veux la sçavoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monsieur le Chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi, dis vîte.

LISETTE.

Le mari d'Araminte est amoureux de ma maîtresse.

FRONTIN.

Le mari d'Araminte, Monsieur le Commissaire?

LISETTE.

Oui te dis-je?

FRONTIN.

Oh bien, mon enfant, à bon chat bon rat; le mari de ta maîtresse est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déja dit cela?

FRONTIN.

C'est une négociation dont je suis chargé. Ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde. Il y a dix ans que je fais les affaires de Monsieur le Notaire.

LISETTE.

Ces deux Messieurs sont de fort bons sujets au moins?

FRONTIN.

Assurément, & pour peu que les femmes soient d'intelligence...

LISETTE.

Elles aiment la dépense, & n'ont point d'argent, laisse-moi faire, les voici, elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

PОrtez tout cela dans mon cabinet. Ah ! te voila. Que fais-tu ici Frontin?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, Madame, & quelques petites propositions que m'a fait Mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment, quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGELIQUE

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Madame, & de fort particulier même.

ANGELIQUE.

Dis-nous donc vîte ce que c'est

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi mon mari, Lisette ?

LISETTE.

Oüi vôtre mari, Madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fiere ; & si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles.

ANGELIQUE.

Tu plaisantes peut-être, Lisette ?

LISETTE.

Non, Madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voila les propositions qu'elle m'a faites, & c'est là dessus que j'attens vos ordres.

ANGELIQUE.

Ma chere.

ARAMINTE.

Ma mignonne.

ANGELIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette avanture.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est-il pas vrai que cela est drôle ?

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

ANGELIQUE.

Mais c'est une gageure je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs si l'on m'en croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous vanger de l'avarice de ces Messieurs-là.

ANGELIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hazard nous presente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à vôtre service, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette ne vous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'a me commander.

ARAMINTE.

Pour moi, je te recommande Monsieur mon mari, je ne veux pas que tu lui laisse une pistole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéïr.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monsieur le Notaire, je les executerai fort exactement, je vous assure

ANGELIQUE.

Oh! si tu épargnes sa bourse, je ne te le pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais de quelle maniere traiterons-nous les choses ?

ANGELIQUE.

De quelle maniere ?

FRONTIN.

Oüi, Madame. Brusquerons-nous la bourse de ces Messieurs, ou si nous la vuiderons tout doucement ?

ARAMINTE.

Non, brusquer, brusquer, c'est le plus sûr. J'ai furieusement affaire d'argent comptant.

ANGELIQUE.

Et moi aussi; le plûtôt vaut le mieux assurément.

FRONTIN.

C'est mon avis; & le tien, Lisette.

LISETTE.

J'opine du bonnet: il faut les expedier dans la régle des vingt quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous Meſdames, il faudra vous mettre en dépenſe de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin ?

FRONTIN.

Oüi, Madame, mais ſans conſequence.

ANGELIQUE.

Voila un article qui m'éfarouche.

LISETTE.

Hé de quoi vous embaraſſez-vous ? puiſque vous êtes toutes deux d'accord, n'êtes-vous pas les parties intereſſées ?

ANGELIQUE.

Vous êtes une extravagante, Liſette.

LISETTE.

Hé mort de ma vie, qu'eſt-ce donc qu'on vous demande de ſi terrible ?

FRONTIN.

Un regard favorable ſeulement.

ARAMINTE.

Cela n'eſt pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGELIQUE.

Cela ne coute pas grand choſe.

FRONTIN.

Un doux ſoûrire fait à propos.

ARAMINTE.

C'eſt un air qu'on ſe donne.

LISETTE.

Un petit billet tendre peut-être.

ANGELIQUE.

Nous en ſerons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laiſſer prendre les mains.

LISETTE.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colére.

LISETTE.

Ce seroit manquer de politesse.

FRONTIN.

Souffrir par avanture....

ANGELIQUE.

Oh ! demeurons-en-là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent là dans un chemin qui méne loin quelquefois, ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc, vous n'y songez pas, les plus sages coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soûpirans, & tout le secret ne consiste qu'à les faire païer si cher, qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGELIQUE.

Mais vraiment Frontin sçait le monde, & il a de l'esprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hazarderons donc rien de nous remettre à sa conduite ?

LISETTE.

Non, assurément.

FRONTIN.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez, & vous en viendrez aux éclaircissemens quand il vous plaira.

LISETTE.

Mais n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoissante l'une que l'autre. Dans ces sortes de traitez il faut de la bonne foi sur-tout.

ANGELIQUE.

Vous devenez insolente, Lisette.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je dis ce que je pense. Oh! çà, quand commencerons-nous à travailler, Monsieur Frontin?

FRONTIN.

Le plûtôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monsieur le Chevalier, & je reviens dans le moment même.

ANGELIQUE.

Ne lui parle point de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, Madame.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

JE veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette avanture.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, ma mignonne, c'est le meilleur enfant du monde que le Chevalier.

ANGELIQUE.

Il nous amenera demain bonne compagnie, des Comtesses, des Abbez, des Marquises; nous ne manquerons pas de joüeurs sur ma parole, & ton mari nous sauvera les amendes.

LISETTE.

Je crois que le voici, Madame: laissez-moi seule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

OH ! par ma foi, Monsieur le Commissaire ; nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCENE IX.

Mr GRIFFARD, LISETTE.

Mr GRIFFARD.

HE' bien, Lisette, ta maîtresse est-elle revenuë ?

LISETTE.

Oüi, Monsieur, & elle est ressortie même.

Mr GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chere enfant ?

LISETTE.

Ah ! vraiment Monsieur, je me suis fait de belles affaires.

Mr GRIFFARD.

Comment donc ?

LISETTE.

Je ne sçai pas quel gré vous m'en sçaurez ; mais j'ai été furieusement querellée.

Mr GRIFFARD.

Est ce que ?..

LISETTE.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur

persuader qu'on n'a pour elle qu'une passion desintéressée.

Mr GRIFFARD.

Elle s'est donc mise en colere ?

LISETTE.

Oüi vraiment, elle m'a traitée de ridicule ; d'impertinente : mais cependant je ne la crois pas si heteroclite, que d'être fâchée qu'on l'aime, & je crois que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avouë.

Mr GRIFFARD.

Oüi ?

LISETTE.

Oüi, Monsieur, quand on a de certains chagrins, & qu'on ne sçait à qui s'en prendre.

Mr GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Lisette ?

LISETTE.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela ?

Mr GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins encore ?

LISETTE.

D'une nature.... d'une nature bien chagrinante, Monsieur.

Mr GRIFFARD.

En sçais-tu la cause ?

LISETTE.

Je la soupçonne ; car avec elle, Monsieur, on ne sçait jamais rien certainement, elle n'ouvre son cœur à personne.

Mr GRIFFARD.

Mais enfin que soupçonnes tu ?

LISETTE.

Ah ! Monsieur, que deviendrois-je si elle sçavoit que je vous fisse des confidences de la sorte ; elle ne me le pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée qui seroit au desespoir qu'on sçût les mauvaises situations où

a mettent presque tous les jours ses extravagances.

Mr GRIFFARD.

Je t'entens, elle a besoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde, n'interprétez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, Monsieur.

Mr GRIFFARD.

Hé bien n'en parlons plus; voila qui est fini.

LISETTE.

Madame est une femme qui n'a jamais besoin de rien.

Mr GRIFFARD.

J'en suis persuadé.

LISETTE.

Il est bien vrai que son mari est un vilain qui lui donne fort peu de chose, & que la fortune des joueuses est sujette à de petites révolutions quelquefois.

Mr GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considerable?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, Monsieur, je vous prie, je devine fort bien vos desseins, vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant, & d'étaler vôtre humeur liberale; mais gardez-vous en bien, je vous en avertis, vous perdriez toutes vos affaires.

Mr GRIFFARD.

Mais vraiment cela est extraordinaire.

LISETTE.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses.

Mr GRIFFARD.

Elle sont si rares. Il faut justement que j'en trouve une moi.

LISETTE.

Attendez, Monſieur, tâchons de l'atraper, il me vient une idée...

Mr GRIFFARD.

Hé quelle ?

LISETTE.

Elle donnera là-dedans aſſurément, quelque fine qu'elle puiſſe être.

Mr GRIFFARD.

Hé bien ! dis vîte.

LISETTE.

Supoſons qu'elle ait perdu deux cens piſtoles,

Mr GRIFFARD.

Deux cens piſtoles ?

LISETTE.

Oüi cela va bien-là tout au moins.

Mr GRIFFARD.

Je les ai fort à ſon ſervice.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'eſt-là le dificile. De vous les emprunter, c'eſt ce qu'elle ne ſera pas ; de les prendre a titre de preſent, il n'y a pas d'aparence, & pour moi je ne vois qu'une façon de reſtitution dont on pût ſe ſervir utilement.

Mr GRIFFARD.

Comment une façon de reſtitution ?

LISETTE.

Oüi, Monſieur, les joüeurs ſont un peu ſujets à caution, comme vous ſçavez ; & Madame n'a pas joüé toûjours avec les plus honnêtes perſonnes du monde, voulez-vous lui faire plaiſir ſans effaroucher ſa pudeur ?

Mr GRIFFARD.

Si je le veux ?

LISETTE.

Envoiez-lui de l'argent qu'elle puiſſe recevoir comme un remords de conſcience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus ſeure & plus galante que celle-là.

Mr GRIFFARD.

Mais je ſerois bien-aiſe, Liſette, qu'elle ſçût que c'eſt à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Hé! allez, allez Monſieur, elle le ſçaura de reſte dans la ſuite, je me charge de lui dire moi.

Mr GRIFFARD.

Mais ſcrupuleuſe comme elle eſt, elle ſera peut-être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé mort de ma vie trompez-là toûjours de même. Il y a des affaires où les femmes ſont avies d'etre trompées.

Mr GRIFFARD.

Et par qui lui faire tenir cet argent?

LISETTE.

C'eſt encore une difficulté. De vôtre part cela ſeroit ſuſpect, & le métier d'un Commiſſaire n'eſt pas de faire des reſtitutions. Adreſſez moi la bourſe, j'ajuſterai tout cela.

Mr GRIFFARD.

N'eſt-ce pas deux cens piſtoles que tu dis?

LISETTE.

Mettez, mettez deux cens loüis neufs, la reſtitution en ſera plus honnête.

Mr GRIFFARD.

Je vais te les envoier tout à l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques momens après pour parler vous-même a Madame.

Mr GRIFFARD.

C'eſt fort bien dit, adieu Liſette.

LISETTE.

Adieu, Monſieur. Ah ! que les jolies femmes ſont heureuſes ! il ſemble aux hommes qu'en les ruïnant elles leur font grace, & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toûjours que trop aiſément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'Attendois qu'il fut ſorti : comment vont les affaires ? as-tu déja travaillé pour la bourſe commune ?

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une reſtitution de deux cens piſtoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une reſtitution ?

LISETTE.

Oüi, c'eſt une nouvelle maniere de faire des preſens ſans conſequence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienſéance que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raiſon, celle qui reçoit ne s'engage à rien, & le donneur eſt pris pour dupe. Où eſt Monſieur le Notaire ? il faut que je décharge auſſi ſa conſcience de quelque petite reſtitution.

LISETTE.

LISETTE.

Ne précipitons rien, donne-toi patience; il eſt allé dans ſon cabinet ſe préparer à une querelle que je lui ai conſeillé de faire à Madame, pour autoriſer les petites parties qu'on veut faire ici.

FRONTIN.

Comment donc ?

LISETTE.

C'eſt lui qui veut abſolument que ſa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de peine à la perſuader.

LISETTE.

Non vraiment : mais il eſt toûjours bon de lui faire valoir les choſes, & quelque chagrin qu'il en puiſſe avoir dans la ſuite, il n'aura pas le mot à dire, ce ſera lui qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raiſon. Voici Monſieur le Chevalier.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUe j'ai de graces à te rendre, ma chere Liſette.

LISETTE.

Eſtes-vous content de la réponſe ?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'eſperer. Je ſuis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Oüi, mais je crois que vous avez un rival; je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un rival, Lisette!

LISETTE.

Oüi vraiment, & des plus dangereux même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce rival, dis?

LISETTE.

Un petit miévre de par le monde, qu'on apelle Janot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé. Cela vous allarme! vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon, si nous n'avons point d'autre rival à craindre, nous sommes bien sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane?

LISETTE.

Je ne sçai, car elle a toûjours quelqu'un de ses maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule, & je viendrai vous en avertir.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MA bonne femme de mere aura dit quelque chose mal à propos.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gâté encore: mais il faut se hâter de conclure le mariage. Le billet s'explique-t-il en bons termes?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi sans façon, Monsieur le *Frontin se couvre.* Chevalier, commençons par bannir la ceremonie.

LE CHEVALIER.

Hé ? que fais-tu, Frontin, veux-tu me perdre ?

FRONTIN.

Non, ce n'est pas mon intention : mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela se passe entre vous & moi ?

LE CHEVALIER.

Hé ! quel tems choisis-tu ?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahirai. On a déja oüi parler de Monsieur Jannot, comme vous voiez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle.

FRONTIN.

Ne vous fâchez point, & soiez bon Prince. Je suis vôtre serviteur, vôtre valet même quelquefois, dont j'enrage ; car enfin nous avons été camarades d'école ; nous étions Clercs chez le même Procureur : on vous mit dehors pour la maîtresse ; on me chassa moi pour la servante, & j'en conviens. Vous avez eu de tout temps les inclinations plus nobles que les miennes : mais cependant il me déplairoit fort de

vous voir Monſieur pour toûjours, & d'être pour toûjours Frontin moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! je te jure, qu'auſſi tôt l'affaire terminée....

FRONTIN.

Quand une affaire eſt terminée, elle eſt finie pour tout le monde. Il n'eſt rien tel que de faire marché, compoſons d'avance ; aſſurez-moi ma petite fortune, & je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêche toi ſeulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de ſoixante piſtoles pour les aller recevoir de ce Commis de la Doüane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les ſoixantes piſtoles, voilà qui eſt fini.

FRONTIN.

Point, Monſieur, il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez vôtre mere, & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, point de conteſtations, s'il vous plaît, je n'aime pas qu'on me contrediſe moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage. Hé ! bien le diamant te demeurera, ſeras tu content ?

FRONTIN.

Il me faudra du linge, & que'que juſt'au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage ſeulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai ſoin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes, & tout ira bien, j'ai de l'esprit. Vous serez pourvû, je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN.

Sur ce pied-là reprenons la ceremonie, j'oublie l'égalité de nos naissances, & je vous regarde comme le Gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne réüssit point ?

FRONTIN.

En ce cas que j'ai la conscience bonne, je vous rends tout, il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Frontin, voici Lisette.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

JE vous ai fait attendre, mais j'ai attendu moi-même que le Maître de Geographie fut parti ; ne perdez point de temps, montez par ce petit escalier. Frontin sçait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Hé ! qu'ai-je affaire-là moi, s'il te plaît ?

LISETTE.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

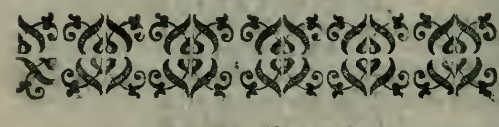
LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi Lisette.

LISETTE

Non vraiment, j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons sçavoir de ma maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

ENTRONS ici, Monsieur le Chevalier, je ne suis point tranquille dans ma chambre, on pouroit nous y surprendre, & l'on m'en feroit un crime. Ici l'on peut penser que le hazard nous aura fait rencontrer, & que vous ne m'aurez abordée que par civilité. Que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos ; je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! charmante Mariane, quelle sera ma destinée ?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seu'e de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé ! ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur : je vous adore. Si vous étiez un peu sensible à ma tendresse.

MARIANE.

Tenez Monsieur le Chevalier, je ne sçai ce que c'est que de l'amour, je ne puis dire que je vous aime : mais je suis bien-aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez vous, sans répugnance, que je devienne vôtre époux.

MARIANE

Voilà encore une chose que je ne sçaurois vous dire : il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est marié.

LE CHEVALIER

On ne s'aime plus ? qui vous a dit cela.

MARIANE.

Araminte & ma belle-mere ne disent tous les jours autre chose, elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent ; moi je voudrois vous aimer toûjours, & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute vôtre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croiez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse ? Ah ! je vous jure.....

FRONTIN.

Changez de conversation, Monsieur, j'entens quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous, Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non, raprochez-vous, c'est Lisette.

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

QUoi, vous voilà ? je vous croiois là-haut : que faites-vous donc ici ? vôtre pere va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu, Monsieur le Chevalier.

SCENE III.

ANGELIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

DEmeurez, Mariane : où alliez-vous ?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, Madame. J'ai sçû que vous étiez revenuë, j'allois me rendre auprés de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien, Chevalier, la compagnie qui vou

attendoit est elle avertie pour demain ?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, Madame, & tout Paris viendra chez vous si tôt qu'on sçaura qu'on y jouë.

LISETTE.

Cela divertira bien vôtre mari, Madame.

ANGELIQUE.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons; je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenuë ?

LISETTE.

Oüi, Madame; & en remontant on m'a donné ces deux cens pistoles que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Porte-les à Araminte : elles viennent de son mari, c'est à elle d'en disposer; & vous Mariane, allez lui tenir compagnie, pendant que je serai obligée d'essuier la fatigante conversation de vôtre pere; vous ne sortez pas Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Madame.

ANGELIQUE.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une avanture que vous trouverez divertissante.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

ET moi, Madame, que deviendrai-je ? quand vous aurez fait de Monsieur le

Notaire, vous me le livrerez s'il vous plaît.

ANGELIQUE

Va faire un tour, & reviens, Frontin.

FRONTIN.

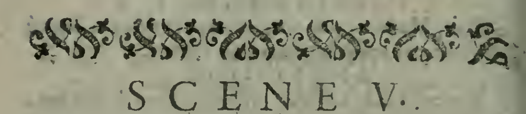
Dépêchez-vous donc, Madame, je suis honteux que Lisette soit plus expeditive que moi : mais je réparerai cela par la somme.

ANGELIQUE.

J'entens mon mari, sors vîte.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.



SCENE V.

Mr SIMON, ANGELIQUE.

Mr. SIMON.

AH! vous voila donc au logis, Madame? c'est une grande merveille, oui.

ANGELIQUE.

Bon-jour, mon cher petit mari, Lisette dit que vous êtes de mauvaise humeur, & que vous voulez gronder, est il vrai. J'ai un mal de tête épouventable au moins, je vous en avertis.

Mr SIMON.

Hé le moïen de vous bien porter? vous dévriez être morte, depuis le temps que vous vivez comme vous faites. Ne rougissez-vous point de....

ANGELIQUE.

Ah, mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau! adoucissez l'aigreur de vôtre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter

Mr. SIMON.

Comment, Madame, vous croiez?....

ANGELIQUE.

Oh querellez donc de sens froid, je vous prie, je vous promets de vous écouter de même.

Mr SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long-tems dans vos remontrances, mon fils ?

Mr SIMON.

Oui, Madame, & très long.

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abregé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

Mr SIMON.

En abregé, Madame ? & le moien de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours ?

ANGELIQUE.

Moi, je vous donne des sujets de plaintes, mon fils ?

Mr SIMON.

Oh que diantre, mon fils, mon petit mari, suprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît, tréve de douceurs, je vous prie.

ANGELIQUE.

Comment donc, Monsieur, quelles manieres sont les vôtres ? plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi: en verité je n'y comprens rien, & je suis fort scandalisé de vôtre procedé.

Mr SIMON.

Hé morbleu je suis outré du vôtre, moi.

ANGELIQUE.

Ah ! que les maris sont incommodes avec leurs bizarreries perpetuelles.... Je voudrois bien sçavoir qui peut causer vos emportemens ?

Mr SIMON.

Comment donc, mes emportemens ? Je n'ai que trop de douceur, de par tous les diables.

ANGELIQUE.

Ah ! juste Ciel ! toûjours dans la bouche des mots à effaroucher les persônnes les moins timides.

Mr SIMON.

Morbleu !

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monsieur, vous jurez, vous me faites trembler. Lisette, hola quelqu'un.

Mr SIMON.

Vous perdez l'esprit, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette.

SCENE VI.

Mr SIMON, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE', à qui diantre en avez vous donc ?

ANGELIQUE.

Demeurez auprés de moi, Lisette ; Monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible ?

Mr SIMON.

Ah ! la méchante femme, Lisette, la méchante femme !

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeu-

rer chez-moi ? ce sont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

Mr SIMON.

Mes violences ?

LISETTE.

Hé bien moderez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

Mr SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit? c'est un prétexte pour avoir raison d'être toûjours dehors.

ANGELIQUE.

Oüi, fort bien un prétexte; en verité, Monsieur, vous vous servez de termes bien offençans ; & si ma famille sçavoit les duretez que vous avez pour moi. . .

Mr SIMON.

Oh ! pour le coup je perds patience.

LISETTE.

Hé doucement, Monsieur, n'y auroit-il pas moien de vous accommoder ? vous êtes tous deux si raisonnables.

ANGELIQUE.

Hé bien, je te fais juge de nos differens, Lisette.

LISETTE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

Mr SIMON.

Oüi, tu as de l'esprit, & je te promets de me condamner si j'ai tort.

LISETTE.

Oh ! pour cela je le ferai, je vous assure : voions, de quoi vous plaignez-vous premierement ?

Mr SIMON.

Ne le sçais-tu pas ?

LISETTE.

Que répondez-vous à cela ?

ANGELIQUE.

Ignores-tu toutes mes raisons ?

LISETTE.

Hé mort de ma vie, que ne parlez-vous ? vous êtes d'accord, Monsieur n'a qu'à vouloir.

Mr SIMON.

Moi ?

LISETTE.

Vous-même. Tenez, Monsieur, Madame est la femme de France la plus complaisante : laissez-la vivre à sa fantaisie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Mr SIMON.

Hé bien qu'elle fasse, pourvû qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment cela est trop juste, Madame, Monsieur est le meilleur homme du monde ; il aime à vous voir, donnez-lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGELIQUE.

Helas ! de tout mon cœur, mon enfant, je ne cherche point à le chagriner : qu'il soit toûjours de bonne humeur, je serai toûjours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, Monsieur, je ne lui fais pas dire.

Mr SIMON.

Hé bien, qu'elle me tienne parole, & je ne querellerai de ma vie.

ANGELIQUE.

Cela me fera de la peine assûrément : mais puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je tâcherai de trouver les moiens de me rendre ma maison supportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme, sa prison ! vous devez être bien content, Monsieur.

Mr. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avouë.

LISETTE.

Oh, Monsieur, tôt ou tard il vient de bons momens aux femmes : il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGELIQUE.

Le seul plaisir que je me propose, est de joüer, & de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle se borne !

Mr. SIMON.

Hé, va, va, tu n'auras pas le tems de t'ennuier, il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque toûjours avec toi, premierement.

ANGELIQUE.

Ah ! mon cher petit mari, que j'en serai contente : tâchons de l'engager à cela, je vous prie, c'est la plus aimable personne du monde qu'Araminte.

Mr. SIMON.

N'est il pas vrai ?

LISETTE.

Le vieux Satire.

Mr SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois, nous verrons ma niéce la Greffiere, qui fait des Vers, ma cousine l'Avocate, son beau-frere qui est plaisant, sa sœur la Conseillere, mon oncle le Medecin, sa femme & ses enfans, nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voila de quoi bien passer son temps, Madame.

ANGELIQUE.

Oh ! pour cela non, mon fils, je vous prie, hors Araminte, qui a les manieres de condition,

je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

Mr SIMON.

Hé bien oui, des femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, des femmes d'épée : c'est mon foible que les femmes d'épée : je vous l'avouë.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

Mr SIMON.

Hé bien, soit des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

Mr SIMON.

Des concerts ici, dans ma maison ?

ANGELIQUE.

Oui, mon fils : comme vous voulez que je demeure toûjours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous que vous ne sçauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

Mr SIMON.

Mais.

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement, trois autres après-dînées on jouëra quelques reprises d'ombre & de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper, de maniere que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation ; nous lirons des ouvrages d'esprit, nous debiterons des nouvelles, nous nous

entretiendrons des modes, nous médirons de nos amies; enfin nous emploierons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monsieur, elle veut vivre régulierement, comme vous voiez

Mr SIMON.

Quelle chienne de régularité.

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable, pouroient attirer trop grand monde, pour n'être point accablez de visites importunes, il faudra que nous aions un portier, s'il vous plait.

Mr SIMON.

Misericorde! un portier chez moi, chez un Notaire, un portier, Madame?

ANGELIQUE.

Oüi, Monsieur; un portier chez un Notaire, la grande merveille.

Mr SIMON.

Lisette.

LISETTE.

Ne l'obstinez point, Monsieur, elle prendroit un Suisse.

Mr SIMON.

Mais, Madame.....

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur, je veux un portier, sans cela marché nul, je sortirai, & tout à l'heure.

LISETTE.

Hé! passez-lui cette bagatelle, faut-il rompre un traité pour un malheureux portier?

Mr SIMON.

Je me ferai moquer de moi, & d'ailleurs, comment soûtenir tant de dépense?

ANGELIQUE.

Hé, Monsieur, qui vous demande rien, de quoi vous effarouchez-vous ?

Mr SIMON.

De quoi je m'effarouche, Madame ?

LISETTE.

Allez, Monsieur, qu'il vous suffise que Madame jouë. Les joüeuses ont des ressources inépuisables, & les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne sont pas toûjours celles qui en dépensent le moins.

Mr SIMON.

Pour moi je n'en sçaurois donner, car je n'en ai point.

LISETTE.

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu mon fils, je vais me recüeillir dans mon cabinet, & songer à prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuier.

SCENE VII.

Mr SIMON, LISETTE.

LISETTE.

QUelle complaisance ! vous êtes bien heureux d'avoir une femme si bonne & si judicieuse.

Mr SIMON.

Je paierai bien cher cette complaisance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh ! point du tout, elle est bien revenuë de la bagatelle.

Mr SIMON.

Il faut en éssaier, Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh ! pour cela, Monsieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde.

ANGELIQUE *derriere le Théâtre.*

Lisette.

LISETTE.

Madame m'apelle, adieu Monsieur, tenez-vous en joie, vous avez bien sujet d'y être.

SCENE VIII.

Mr SIMON *seul.*

HOm, je ne sçai comment tout cela tournera : mais un honnête homme est bien embarassé quand il est amoureux, & qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCENE IX.

Mr SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! Monsieur ; que je vous trouve à propos.

Mr SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a ?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter ?

Mr SIMON.

Non, non, parle, cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vû Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de vôtre part ?

Mr SIMON.

Non, vraiment. Je ne précipite rien moi, & je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais sérieusement, Monsieur, en êtes-vous bien amoureux ?

Mr SIMON.

Plus que je ne sçaurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine ?

Mr SIMON.

Comment renoncer à la voir ! qu'y a-t-il donc ? qu'est-il arrivé ?

FRONTIN.

Ah ! que vous aimez cette femme-là, Monsieur. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

Mr SIMON

Mais à qui en as-tu ?

FRONTIN.

Vous ne sçauriez croire combien je suis dans vos interêts.

Mr SIMON.

Je t'en estime davantage, mais...

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté, que de vous voir amoureux de cette sorte-là.

Mr SIMON.

Tu me ferois perdre patience, ne veux-tu pas t'expliquer ?

FRONTIN.

Araminte, Monsieur

Mr SIMON.

Hé bien, Araminte ?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

Mr SIMON.

Comment, qu'elle situation ?

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire, & je ne sçai si je fais bien de vous en parler.

Mr SIMON.

Oui, oui, parle

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soiez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

Mr SIMON.

Quoi ! quel embarras ? si je l'en tirerai ? oh je t'en répons.

FRONTIN.

Ne voila-t-il pas ? Oh bien Monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne sçaurez rien.

Mr SIMON.

Mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Non, Monsieur, il ne sera pas dit, que parce qu'une femme vous estimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruïner pour l'amour d'elle.

Mr SIMON.

A me ruïner, qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN.

Cela signifie que la plûpart des jolies fem-

mes ruïnent tous ceux qu'elles estiment, Monsieur. C'est la régle.

Mr SIMON.

C'est la régle !

FRONTIN.

Hé ! vraiment qui, voudriez-vous qu'elles ruïnassent ceux qu'elles n'estiment point ? cela seroit bien malhonnête.

Mr SIMON.

Ah, ah ! & est-ce une nécessité de ruïner quelqu'un ?

FRONTIN.

Oüi vraiment, cela ne se peut pas autrement même, c'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours, sans réfléxion, sans conduite. Elle tendette de tous côtez ; les Marchands crient pour être païez, si cela vient aux oreilles du mari, c'est une femme perduë ; & pour se mettre à couvert de ses emportemens, elle est dans la résolution de s'aller jetter dans un Couvent, & de n'en sortir de sa vie

Mr SIMON.

Dans un Couvent, Frontin !

FRONTIN.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme est embarassée, & qu'elle ne sçait comment sortir d'affaires, elle a toujours recours au Couvent ; c'est encore une régle.

Mr SIMON.

Mais voila une résolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en répons, elle m'a même dit de lui mener un carosse, pour y aller tout de ce pas ; elle ne veut dire adieu à personne.

Mr SIMON.

Comment tout de ce pas ? il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh, Monsieur, cela est bien difficile, elle doit plus de mille écus, afin que vous le sçachiez.

Mr SIMON.

Mille, écus !

FRONTIN.

Oüi vraiment mille écus, valant trois mille deux cens cinquante livres. Hé croiez-moi, laissez la faire, ne mettez point-là vôtre argent, prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

Mr SIMON.

De ne la jamais voir ?

FRONTIN.

Oüi, vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez :

Mr SIMON.

Je ne l'aime pas ? j'en perdrois l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité ! perdre l'esprit, ou donner trois mille deux cens cinquante livres.

Mr SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN

Ecoutez, l'esprit est une belle chose. Adieu, Monsieur, je vais chercher un carosse.

Mr SIMON.

Attens, Frontin.

FRONTIN.

Ah ! que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci : mais je ne leur en parlerai point, je suis trop de vos amis pour ne vous pas laisser la préférence. Je vais lui chercher un carosse.

Mr SIMON.

Attens-moi-là, te dis-je, je vais prendre dans mon cabinet un billet païable au porteur, que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment, vous-même ? ha, fy, Monsieur, où est la politesse, de ne sçavoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face ? vous la feriez mourir de chagrin.

Mr SIMON.

Hé bien : Mais connois tu les gens à qui elle doit?

FRONTIN.

Si je les connois !

Mr SIMON.

Mene-moi chez eux, je les paierai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

Mr SIMON.

Cela sera assez galant, oüi.

FRONTIN.

Assurément, il n'y a qu'un petit inconvenient qui s'y rencontre.

Mr SIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui Madame vôtre femme doit aussi de l'argent ; il ne seroit pas dans la bienséance qu'on vous vît acquiter les dettes des autres, quand vous ne paiez pas les siennes.

Mr SIMON.

Malepeste tu as raison, elle le sçauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voiez.

Mr SIMON.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Mais il me semble que vous me donnant le billet,

billet, & moi promettant de vous en faire tenir compte....

Mr SIMON.

Mais Frontin.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire, mais ne craigniez-vous point que je vous friponne vôtre billet?

Mr SIMON.

Je ne te dis point cela, mais enfin.

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, je n'y entens point de finesse, puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis vôtre serviteur... je m'en vais chercher un carosse.

Mr SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné, je vais chercher le billet, viens-t'en le prendre

FRONTIN.

Oh! diable, vous faites-là un grand effort. Monsieur est amoureux à perdre l'esprit; on veut le conserver dans son bon sens, il en est quitte pour mille écus....

Mr SIMON.

Voici quelqu'un, veux-tu te taire, & me suivre?

FRONTIN.

Tout à l'heure, je vais vous joindre.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

AH! mon pauvre Frontin, je suis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa maîtresse & à Amarinte de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Et dans la vûë de me faire plaisir, elles veulent malgré que j'en aie proposer la chose à son pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable, vous voilà gâté; on ira aux enquêtes, & la réputation de Monsieur Jannot fera tort à Monsieur le Chevalier, assurément.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne plaisante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point, cela ne vaut pas le diable

LE CHEVALIER.

J'avois toûjours compté sur les soins de Lisette, sur la tendresse de Mariane, & je me proposois de terminer la chose par un enlevement, pour faire consentir le pere au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toûjours conçû la chose, & il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment, mais quel parti prendre ?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pû faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh ! je vous en prêterai moi, qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques Orfèvres de ma connoissance, & avec le diamant dont je suis nanti, je ne m'embarasse pas de trouver deux cens pistoles en un quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, & allez m'attendre à l'auberge.

LE CHEVALIER.

Mais....

FRONTIN.

Mais ! allez m'attendre, vous dis-je, pour être heritier de vos vieilles pratiques il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

MA pauvre Lisette, je n'en puis plus, je ne sçaurois me soûtenir, je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous ?

MARIANE.

Mon pere est là-dedans avec Araminte & ma belle-mere, je ne l'ai jamais vû de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est-là ce qui vous rend si interdite ?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler ; tant pis, on se presse trop.

MARIANE.

Oh ! point, point, Lisette, je suis sortie pour les laisser dire, je voudrois déja que cela fut fini.

LISETTE.

Cela est trop précipité, vous dis-je, rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

MARIANE.

Ma chere enfant je n'en ai point la force, je ne me connois plus, & je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE,

Oh ! pour cela non : mais si je suis si tremblante pendant qu'on en parle, comment serai-je donc quand on me mariera tout de bon ?

LISETTE.

On vous rassurera, ne vous mettez pas en peine: mais si vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que vôtre pere ne reçoive mal la proposition.

MARIANE.

C'est cette crainte-là, je pense, qui me met si hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle; nous avons depuis tantôt raisonné Frontin & moi, & nous avons trouvé un moien sûr pour vous marier quand vôtre pere ne le voudroit pas.

MARIANE.

Est-il possible ?

LISETTE.

Oüi, mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais ce moien est-il infaillible ?

LISETTE.

Je vous en répons, cela dépendra de vous, & vous n'y mettrez point d'obstacle peut-être ?

MARIANE.

Non, je t'en assure; oh! je m'en vais donc vîte les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, & dites tout bas à Madame que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoier, laisse-moi faire.

SCENE II.

LISETTE *seule.*

LA pauvre petite personne ! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Hé ! que ne font point de jeunes filles pour être mariées. Oh ! pour moi je crois, Dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela, & il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCENE III.

Mr GRIFFARD, LISETTE.

Mr GRIFFARD.

HE' ! bien, ma chere enfant, comment a-t-on reçû la restitution.

LISETTE

Le mieux du monde, cela se reçoit il autrement ? il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

Mr GRIFFARD.

Sçait-elle que c'est moi qui....

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque legere idée,

Mr GRIFFARD.

Et bien ?

LISETTE.

Hé ! bien, elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre-doux, qui m'a fait rengaîner mon compliment. Il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

SCENE IV.

Mr GRIFFARD, ANGELIQUE, LISETTE.

Mr GRIFFARD.

CE n'est pas une petite fortune, Madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGELIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sedentaire, Monsieur.

Mr GRIFFARD.

Madame.....

LISETTE.

Voilà vôtre chapeau par terre, prênez garde.

ANGELIQUE.

Vous êtes de tous les hommes du monde celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assure.

Mr GRIFFARD.

Ah ! Madame....

LISETTE.

Vous marchez sur vos gands, Monsieur,

ANGELIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

Mr GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, Madame, si j'osois vous parler de même....

ANGELIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois, si j'en étois bien persuadée.

Mr GRIFFARD.

Oh ! pour cela, Madame, je ne prétens pas que vous m'en ayez obligation.

ANGELIQUE.

Ecoutez, vous avez de l'esprit, vous donnez un tour galant & délicat à ce que vous faites : mais, vous voulez qu'on vous en sçache gré, il faut me laisser toûjours dans l'incertitude.

Mr GRIFFARD.

Oh ! Madame, je vous répons de...

ANGELIQUE.

Je ne suis que trop pénétrante, je vous l'avouë : mais on ferme quelque fois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis, une parfaite connoissance de la verité me mettroit serieusement en colere.

Mr GRIFFARD.

Il est constant, Madame, que....

ANGELIQUE

N'usons pas cette conversation, de grace. Il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses, passez là-dedans, je vous prie, j'ai quelques ordres à donner à Lisette, vous n'aurez pas le temps de vous ennuier.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QUel animal ! il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voila un mortel bien païé de ces deux cens pistoles.

ANGELIQUE.

Que me veux-tu ? qu'as-tu à me dire ? mon mari est là-dedans de trop bonne humeur, pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réüssi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croiez, & voila un billet de mille écus que Monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGELIQUE.

Le monstre ! mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour une autre, il me refuseroit une pistole.

LISETTE.

Nous nous vangeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGELIQUE.

Mais comment toucher cet argent ? Araminte, ni toi, ni moi nous ne pouvons l'aller recevoir, il falloit que Frontin....

LISETTE.

Que cela ne vous embarasse point. Madame Amelin négociera la chose à merveilles.

ANGELIQUE.

Il faut envoier chez elle. Hola, Jasmin.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGELIQUE.

Vous sçavez où Madame Amelin demeure ?

JASMIN.

Celle qui est venuë tantôt ici ? oüi, Madame.

ANGELIQUE.

Allez lui dire que je l'attens, & que j'ai affaire d'elle, qu'elle vienne au plus vîte.

LISETTE.

Avec tout cela, Madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Non vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eû peine sans elle à nous défaire du diamant.

ANGELIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre : mais je m'arrête ici trop long tems, je vais les rejoindre. Quand Madame Amelin sera venuë, tu lui diras bien-toi-même ce qu'il faut faire.

SCENE VII.

LISETTE, Mr JOSSE.

LISETTE.

C'Est de l'argent comptant, ou peu s'en faut. Mais que veut cet homme là ? demandez-vous ici quelque chose ?

Mr JOSSE.

Je voudrois bien parler à Monsieur Simon : on m'a dit là-bas qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue ? quelque testament, quelque inventaire ? Nous en débarasserez-vous pour long-tems ?

Mr JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à lui-même, qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

SCENE VIII.

Mr JOSSE *seul.*

VOila une soubrette qui me paroît bien allerte & elle pourroit bien, si je ne me trompe, avoi uelque part à la visite que je vie ns rendre à Mon eur le Notaire.

SCENE IX.

Mr SIMON, Mr JOSSE.

Mr SIMON.

AH, ah ! c'eſt Monſieur Joſſe, hé qui vous améne ici, mon voiſin ?

Mr JOSSE.

Monſieur, voila un diamant qu'on vient d'aporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout à-fait ſemblable à celui que vous avez fait recommander, voiez.

Mr SIMON.

C'eſt juſtement le mien, Monſieur Joſſe, qui vous l'a aporté ? il falloit retenir ces gens-là.

Mr JOSSE.

C'eſt un garçon que je connois, qui me connoît auſſi ; & je n'ai même gardé la bague, que ſous prétexte de le faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confreres, que j'ai dit qui ſe connoiſſoit en pierreries mieux que moi. Il ne faut effaroucher perſonne.

Mr SIMON.

Hé qui eſt-il, s'il vous plaît, Monſieur Joſſe ; cet honnête garçon que vous connoiſſez ?

Mr JOSSE.

Ne vous mettez point en peine, nous avons la bague, il reviendra.

Mr SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un Commiſſaire de mes amis, vous n'aurez qu'à nous envoier avertir.

SCENE X.

Mr SIMON, Mr JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! vous voilà, je viens de repaſſer chez vous. Que faites-vous donc ici, Monſieur Joſſe ?

Mr JOSSE.

Je faiſois voir à Monſieur ce diamant que vous venez d'aporter chez moi.

Mr SIMON.

Quoi ! c'eſt-là celui qui : . . .

FRONTIN.

Oüi ! Vous vous mettez dans le goût de la pierrerie, ah ! je vous en félicite : je vois bien ce que cela ſignifie.

Mr SIMON.

Où as-tu pris cela ?

FRONTIN.

Que cela ne vous embaraſſe point, je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

Mr SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendart ?

FRONTIN.

Comment donc, pendart ? eſt-ce vous, ou moi qu'on apoſtrophe, Monſieur Joſſe ?

Mr JOSSE.

A vôtre avis, que vous en ſemble ?

FRONTIN.

Moi, par ma foi je ne ſçai qu'en dire.

Mr SIMON.

Tu me feras bon-marché d'un vol que tu m'as fait, infâme ?

FRONTIN

Qu'est-ce à dire un vol ? ho. . . que. . . écoutez. . . hé fy, Monsieur, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous en avertis. Que diable si le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne suis pas embarassé de m'en défaire.

Mr SIMON.

Oh, tu n'auras pas cette peine-là, sur mon honneur; mon cher Monsieur Josse, vous pouvez me laisser la bague, je passerai chez vous, & je reconnoîtrai vôtre exactitude.

Mr JOSSE.

Je vous baise les mains, Monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur Josse, oh diable! je n'entens point de raillerie, c'est à vous que. . . .

SCENE XI.

Mr SIMON, FRONTIN.

Mr SIMON.

OH! ne penses pas m'échaper : nous avons d'autres comptes encore à vuider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vuider celui-là, rendez-moi la bague, ou la peste m'étouffe, je ferai beau bruit, & . si . . .

Mr SIMON.

Là ss ures-toi, ne t'effraie point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

Mr SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point, mais j'en ferai moi.

Mr SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables.

Mr SIMON.

Parlons doucement, comment est-elle à toi ? d'où vient-elle ? qui te l'a donnée ?

FRONTIN.

Un Gentil-homme de mes amis.

Mr SIMON.

Que tu apelle ?

FRONTIN.

Monsieur Jannot, connoissez-vous cela ?

Mr SIMON.

Tu es un effronté maraut, tu as volé ce diamant à ma femme, & c'est celui qu'elle perdit il y a six semaines.

FRONTIN.

Au diable ! Monsieur Jannot m'auroit-il fait ce tour-là ?

Mr SIMON.

Que rumines-tu ?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec lui... chez sa mere... cela ne se peut pas, encore une fois.

Mr SIMON.

Cela est, & je te ferai pendre si tu disputes.

FRONTIN.

Je n'y comprens rien.

Mr SIMON.

Venons à present au reste.

FRONTIN.

Monſieur, encore un petit mot ſans nous emporter; ou j'ai perdu l'eſprit moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous même Je ne l'ai pas perdu moi aſſurément Ergo...

Mr SIMON.

Oüi, je l'ai perdu moi, de t'avoir tantôt ſottement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh! pour cela, Monſieur, je me ſuis fort loialement acquitté de la commiſſion.

Mr SIMON.

Tu es un fripon, paſſé-maître.

FRONTIN.

Monſieur....

Mr SIMON.

Je ne te connoiſſois pas encore.

FRONTIN.

N'embroüillons point l'affaire de la bague.

Mr SIMON.

Il me falloit cette avanture pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

Mr SIMON.

Araminte eſt là-dedans, tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

Mr SIMON.

Il faut me le rendre tout à l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le billet, & vous avez la bague.

Mr SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

Mr SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez,

Mr SIMON.

Oh ! tu me le rendras, où je t'étranglerai, assurément

FRONTIN.

Au secours, misericorde !

SCENE XII.

ANGELIQUE, Mr SIMON, MARIANE, ARAMINTE, LISETTE, Mr GRIFFARD, FRONTIN.

LISETTE.

QU'est-ce qu'il y a donc ?

ANGELIQUE.

Qui te fait crier de la sorte ?

FRONTIN.

Monsieur vôtre mari, Madame, qui a la fiévre chaude.

Mr SIMON.

Boureau !

MARIANE.

Mon pere ?

FRONTIN.

Et une fiévre chaude interressée même, il me dérobe une bague.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mr SIMON.

Cela veut dire que vôtre diamant eſt retrouvé, ma femme.

ANGELIQUE.

Mon diamant !

Mr SIMON.

C'eſt ce coquin-là qui l'avoit volé.

ANGELIQUE.

Frontin, lui ?

Mr SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi ? moi ? vous voiez bien le tranſport au cerveau ? il n'y a rien de plus clair.

Mr SIMON.

Miſerable !

FRONTIN.

La, la, la, la.

Mr GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque ſottiſe.

Mr SIMON.

Coquin ! Monſieur le Commiſſaire, il faut pendre ce fripon là.

Mr GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma Charge.

LISETTE.

Frontin ſeroit pendu : quel dommage !

FRONTIN.

Laiſſe-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGELIQUE.

Mais qui vous fait penſer de lui ce que vous nous dites ?

Mr SIMON.

Le diamant que voila vraiment, me prenez-vous pour un viſionnaire, il eſt allé pour le

rendre, j'avois fait courir des billets, comme vous sçavez, l'Orfévre est venir m'avertir, vous n'aurez pas de peine à le reconnoître : voiez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'aparence à tout ce qu'il dit, & je sçai le contraire.

ANGELIQUE.

Lisette.

LISETTE.

Ce l'est, Madame, il y a-là quelque chose que je ne comprens point.

Mr SIMON.

Hé bien ai-je tort ? qu'en dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi, vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah ! vivat, j'ai gagné ma cause : allons, Monsieur le Commissaire, faites le dû de vôtre Charge, faites rendre à Frontin ce qui lui apartient ; vous êtes fort pour les restitutions vous.

Mr GRIFFARD.

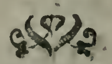
Ouais.

Mr SIMON.

Oh bien, quoique vous en disiez, je m'en croirai plûtôt qu'un autre, & je ne me défaisirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puis qu'il est ainsi, moi je vais faire venir la personne à qui il apartient. S'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.



SCENE XIII.

Mr SIMON, Mr GRIFFARD, ANGELIQUE, ARAMINTE, Me AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

Me AMELIN.

UN de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, Madame, je ſuis accouruë tout au plus vîte.

FRONTIN.

Oh ! parbleu il y a de la fatalité dans tout ceci, & vous venez tout à propos pour défendre vos droits, Madame Amelin.

Me AMELIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une bague ; elle eſt entre les mains de Monſieur, faites-vous la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'une autre.

Me AMELIN.

Elle eſt entre les mains de Monſieur ! le Ciel en ſoit loüé : je ne ſuis pas malheureuſe ; & Monſieur eſt trop honnête homme pour vouloir la retenir.

Mr SIMON.

Quoi ! vous me ſoûtiendrez que ce diaman vous apartient, Madame ?

Me AMELIN.

Non, Monsieur, le Ciel m'en préserve.

LISETTE.

Madame Amelin.

Me AMELIN.

J'ai seulement donné ce matin six cens écus dessus à Mademoiselle Lisette, Monsieur.

FRONTIN.

Oh! pour celui la, je ne m'y attendois pas; je ne suis qu'une bête.

Mr SIMON.

A Lisette six cens écus?

Me AMELIN.

Oüi, Monsieur, la voila qui peut vous le dire.

LISETTE.

Moi, je n'ai rien à dire, on vous croira de reste.

Me AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent, j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

FRONTIN.

Voila une maudite bague qui causera quelque révolution.

Mr SIMON.

Hé bien, Madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable, dont il faut malheureusement que nos meilleurs amis soient témoins? ne rougissez-vous point?...

ANGELIQUE.

Moi? Je rougis de vos manieres, Monsieur, & j'ai honte pour vous que l'excès de vôtre avarice me réduise à mettre en gage mes pierreries. Vous m'auriez épargné cette confusion, en me donnant ce billet de mille écus dont vous avez fait present à Madame.

Mr SIMON.

Je ſuis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidelement, comme vous voiez.

Mr GRIFFARD.

Comment donc? quoi! qu'entens-je, ma femme a reçû un preſent de mille écus?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colere, Monſieur; je ne l'ai pris, je vous aſſure, que pour vous dédommager des deux cens loüis que vous avez envoiez tantôt à Madame.

Mr GRIFFARD.

On ſe moquoit de moi, j'ai ce que je merite.

Mr SIMON.

Vous avez accepté deux cens loüis de Monſieur le Commiſſaire, Madame?

ANGELIQUE.

Oh! je ſçavois bien que vous les rendriez à ſa femme, Monſieur.

FRONTIN.

La belle choſe que la prévoiance!

Me AMELIN.

Voila bien du tintamare, à ce qu'il me ſemble: mais mes ſix cens écus, ſera-ce auſſi Monſieur qui me les rendra, Madame?

Mr SIMON.

Vos ſix cens écus, moi?

ANGELIQUE.

Oh! çà, mon fils, point de rancune, paiez Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des mille écus, ne ſuis-je pas bonne perſonne?

Mr SIMON.

Madame, Madame, Vous allez faire un bon compte de cette avanture : mais...

LISETTE.

Ma foi, vous n'avez qu'à charier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sçache.

Mr SIMON.

J'enrage, je creve, & je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, voici Monsieur le Chevalier.



SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, ARAMINTE; Me AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MAdame ; je viens vous dire que...

Me AMELIN.

Ah ! te voilà donc, bon vaurien, je t'attendois pour te régaler ; tu viens m'amuser avec tes contes, & tu me fais de belles affaires vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame.

MARIANE.

Elle lui parle bien familierement, Lisette ?

FRONTIN

Monsieur Jannot aura aussi son fait. La maudite bague !

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Me AMELIN.

Ce que cela signifie ? Vous voiez bien ce petit garnement-là, c'est mon fils, Madame, afin que vous le sçachiez.

ANGELIQUE.

Quoi ! Monsieur le Chevalier...

Me AMELIN.

C'est Jannot, Madame, dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGELIQUE.

Monsieur le Chevalier, Jannot...

ARA-

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne se peut pas.

Me AMELIN.

Qu'est ce à dire, cela ne se peut pas? oseras-tu dire le contraire? répons.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde? vous avez voulu me perdre, & vous réussissez à merveille.

Me AMELIN.

Vraiment oüi te perdre, voilà de beaux misteres! tu seras peut-être cause que je perdrai cent écus toi, & tu crois que je songe à des balivernes?

ANGELIQUE.

Vous êtes le fils de Madame Amelin.

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je suis au desespoir.

ANGELIQUE.

Par où meritoit-elle, Monsieur Jannot, que vous voulussiez la tromper?

Me AMELIN.

Comment donc la tromper? Tredame, Monsieur Jannot, puisque Monsieur Jannot y a, aura quand je voudrai une bonne Charge de vingt mille écus que je lui mettrai sur la tête.

ANGELIQUE.

Vingt mille écus, Madame Amelin?

Me AMELIN.

Oüi, Madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnez encore.

FRONTIN.

Comment diable!

ANGELIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane:

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins ; je vous assure.

LISETTE.

La pauvre enfant !

ANGELIQUE.

Et moi je vous promets de trouver les moiens de faire consentir vôtre pere à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame.

ARAMINTE.

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

ANGELIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi nous sommes plus heureux que sages.

LISETTE.

Hors les maris, tout le monde sort toûjours bien d'intrigue. Par ma foi si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leurs comptes de toutes maniéres.

FIN.

LA
GAZETTE,
COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 24. Avril 1693.

ACTEURS.

Mr GUILLEMIN, Libraire.

ANGELIQUE, sa Fille.

Me PERNELLE, Sœur de Mr Guillemin.

FILLON, Amie d'Angelique.

CLITANDRE, Amant d'Angelique.

CRISPIN, son Valet.

CRASSIN.

ROBICHON.

LE CHEVALIER.

LE SERGENT.

LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

CHONCHON.

La Scene est à Paris.



LA GAZETTE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, UN SERGENT.

LE SERGENT.



C'Est temps perdu, Monsieur; j'ai cherché dans tous les Fours de Paris, & je n'ai pû trouver ce qu'il vous faut. Les hommes sont chers par les tems qu'il fait, & comme vous les demandez sur tout.

CLITANDRE.

Comment faire donc, Monsieur de la Rose?

LE SERGENT.

Morbleu j'enrage. Il y a quinze jours que je devrois avoir mené la recruë au Régiment, & nous n'avons pas encore la moitié de nos gens.

CLITANDRE.

Il faut en trouver à quelque prix que ce soit,

LE SERGENT.

On m'a fait voir deux petits malingres d'assez bonne mine à la verité : mais on veut les vendre huit pistoles piéce.

CLITANDRE.

Huit pistoles ?

LE SERGENT.

Oüi, Monsieur : mais il n'y a rien à perdre, ce sont des enfans de famille dont on retirera plus que son argent.

CLITANDRE.

Nous en serions bien plus avancez. Le beau commerce ! je ne veux point de cela.

LE SERGENT.

Oh ! par ma foi, Monsieur, vous êtes trop scrupuleux pour un Officier d'Infanterie, il n'y a pas moien de s'y sauver. A quoi vous en tenez-vous donc ? & comment vous plaît-il que nous finissions ?

CLITANDRE.

Oh ! finis comme tu l'entendras.

LE SERGENT.

Je me donne au diable, il me prend envie de faire un four de nôtre appartement, autant de gens qu'il y viendra, je vous les enrôle.

CLITANDRE.

Fort bien.

LE SERGENT.

Vous avez un tas de creanciers sur-tout, que j'aurois bien envie de mener à nôtre bataillon. Je ferois plaisir à bien d'honnêtes gens.

CLITANDRE.

Assurément.

LE SERGENT.

Nous sommes déja convenus, vôtre Crispin & moi, qu'il m'adresseroit quelqu'un de ses amis ; & quand quelque drôle un peu bien tourné viendra me demander de sa part, je sçau-

rai bien ce que cela voudra dire.

CLITANDRE.

J'abandonne tout à vôtre conduite.

LE SERGENT.

Il auroit bien mieux valu faire vos affaires de bonne heure, que de vous amuser pendant tout l'hiver à troubler, comme vous avez fait, la paix de deux ou trois ménages.

CLITANDRE.

Il faut bien se délasser à Paris des fatigues de la campagne.

LE SERGENT.

D'honnêtes Bourgeois ont bien affaire que ce soit chez eux que vous veniez vous délasser.

CLITANDRE.

Ils sont bien en droit de se plaindre vraiment : on défend l'Eté leurs Frontiéres, peuvent-ils trop paier l'hiver toutes les peines que se donnent des gens de qualité ?

LE SERGENT.

Je ne sçai, Monsieur ; mais depuis quelques jours vous venez bien souvent au Palais. Vous y traitez quelque affaire sérieuse, puisque vous ne m'en dîtes mot.

CLITANDRE.

Voici Crispin, laisse-nous, & va m'attendre au logis, va vîte.

LE SERGENT.

Vous me chassez, vous êtes amoureux tout de bon ; s'il n'y avoit que du libertinage, vous m'en auriez fait confidence.

SCENE II.

CLITANDRE, CRISPIN.

CLITANDRE.

HE' ! bien, Crifpin ?

CRISPIN.

Son pere eft avec elle, Monfieur, il n'y a rien à faire.

CLITANDRE.

Le fâcheux contre-temps ! j'étois bien réfolu de lui parler cette fois-ci, je t'affure.

CRISPIN.

Cela eft admirable ? quand elle eft feule, la timidité vous prend : quand le pere y eft, vous vous croiez de la réfolution.

CLITANDRE.

Il faut pourtant me déclarer. Jamais paffion ne fut égale à la mienne, & s'il eft vrai qu'on la marie, je ne fçai ce que je deviendrai.

CRISPIN.

Par ma foi, Monfieur, je ne vous comprens point. Vous êtes un fort joli homme de qualité, fort jeune & fort connu de quantité de coquettes, que vous n'aimez que... comme il faut aimer des coquettes. Dans toutes vos intrigues de l'hiver vous n'avez emploié que Monfieur de la Rofe, vôtre Sergent, & vous m'emploïez à prefent moi. Vous devenez férieufement amoureux d'une Grizette : la petite fille d'un Libraire triomphe de vôtre infenfibilité, vous négligez pour elle toutes vos affaires, vous oubliez vôtre devoir : il vous manque quatre ou cinq foldats, que Monfieur de la Rofe & moi

nous trouverons pourtant moien de faire. Il y a quinze jours que nous dévrions être au Regiment, & vous ne songez point à tout cela.

CLITANDRE.

Je suis amoureux de bonne foi, je te l'avouë, & mon amour m'occupe préferablement à toute autre chose.

CRISPIN.

Hé pourquoi donc ne pas parler? que craignez-vous? Les petites filles du Palais entendent le François, Monsieur, je vous en répons.

CLITANDRE.

Je ne sçai ce qui me retient.

CRISPIN.

Hé que diable un Capitaine doit-il être aussi bourgeoisement amoureux que vous l'êtes?

CLITANDRE.

Je t'assure Crispin, que quand son pere sera sorti, je n'hésiterai point à lui faire un sincere aveu de la tendresse que j'ai pour elle.

CRISPIN.

Nous verrons: mais en attendant pour ne point demeurer inutile, allez-vous-en prendre chez vôtre usurier cinq cens écus qu'on vous fait passer pour mille, peut-être que demain il ne voudroit plus vous donner que cent pistoles.

CLITANDRE.

Demeure donc ici toi, & prends bien garde...

CRISPIN.

J'aurai l'œil au guet, & prendrai soin de vous avertir. Adieu. Par ma foi les jeunes gens vraiment amoureux sont aussi sots qu'ils sont insolens, quand ils n'aiment que par maniere de conversation. Mais voici nôtre jeune maîtresse, & son vieux bon homme de pere,

SCENE III.

Mr GUILLEMIN, ANGELIQUE, CRISPIN.

Mr GUILLEMIN.

Angelique.

ANGELIQUE.

Mon pere.

Mr GUILLEMIN.

Ce n'eſt que par moi qu'on met les nouvelles de Paris dans la Gazette de Hollande ; qui diantre peut avoir fait mettre dans celle-ci que je vous marie ?

ANGELIQUE.

Je ne ſçai.

Mr GUILLEMIN.

Ce n'eſt nullement mon deſſein au moins, & ſi je ſçavois.

ANGELIQUE.

On veut vous avertir peut-être que vous feriez bien de me marier.

Mr GUILLEMIN.

Qu'eſt-ce à dire ? on veut m'avertir, je ſçai bien ce que j'ai à faire, & je n'ai point d'avis à prendre.

ANGELIQUE.

Je ne me mêle pas de vous en donner, mais vous voiez ce qu'on en penſe.

Mr GUILLEMIN.

On penſera ce qu'on voudra, mais je veux que vous penſiez comme moi vous.

ANGELIQUE.

Hom.

Mr GUILLEMIN.

Je vais sortir, il n'y a aucun de mes garçons à la boutique, prenez-y bien garde, & ne vous amusez pas je vous prie à babiller avec un tas de godelureaux qui rodent toûjours d'ici

ANGELIQUE.

Je me soucie bien d'eux vraiment.

Mr GUILLEMIN.

Ecrivez bien les noms de ceux qui viendront me demander, & tenez sur tout un memoire fidéle des nouvelles qu'on m'aportera, entendez-vous ?

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

Mr GUILLEMIN.

Je ne tarderai pas à revenir.

CRISPIN.

Bon, le voila parti, courons après mon maître ; l'occasion ne sçauroit être meilleure pour son dessein.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FILLON.

ANGELIQUE *voiant Crispin s'en aller.*

N'Est ce pas là le valet de chambre de Clitandre ? je voudrois bien que son maître eût déja lû la Gazette d'aujourd'hui. Hé bon jour, ma chere bonne, que je te sçai bon gré de venir causer avec moi.

FILLON.

Ma mere eſt ſortie Je me ſu's laſſée d'ourler des coëffes, & de montrer des rubans : Je ſuis accouruë pour te feliciter de ton mariage.

ANGELIQUE.

De mon mariage ! je te ſuis obligée vraiment.

FILLON.

Ah ! que tu es heureuſe, mon enfant, tu vas te marier.

ANGELIQUE.

C'eſt une plaiſanterie qu'on a voulu faire.

FILLON.

C'eſt donc ton pere qui l'a faite ? car il eſt je crois le ſeul à Paris qui ait correſpondance avec le Gazetier d'Hollande ; & je viens de voir cette nouvelle dans la Gazette.

ANGELIQUE.

Quelqu'un aura entrepris ſur ſes droits apparamment.

FILLON.

Tu ris, je penſe.

ANGELIQUE.

Je n'en ſuis point trop fâchée, cela mettra quelques perſonnes en mouvement.

FILLON.

Ah ! je commence à démêler la choſe.

ANGELIQUE.

Et que démêles-tu ?

FILLON.

Que la nouvelle eſt de ta façon.

ANGELIQUE.

Fort bien.

FILLON.

Que c'eſt toi-même qui l'as envoïée au Gazetier.

ANGELIQUE.

Cela pourroit être.

FILLON.

Et que tu veux obliger par-là quelqu'un de tes amans à se déclarer.

ANGELIQUE.

Tu me crois donc de l'esprit à ce compte?

FILLON.

Je te crois de l'amour, cela ne suffit-il pas pour rendre ingenieuse? L'esprit ne m'est jamais venu que par-là.

ANGELIQUE.

Oh! bien pour moi, je te l'avouë, j'ai plus de curiosité que d'amour.

FILLON.

La curiosité d'être mariée, n'est-ce pas? la même curiosité me tient, mon enfant.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante.

FILLON.

Expliques-moi donc...

ANGELIQUE.

Paix, voici ma tante.

SCENE V.

Me PERNELLE, ANGELIQUE, FILLON.

Me PERNELLE.

QU'est-ce que c'est donc que tout ceci ma niéce: j'apprens de belles nouvelles vraiment.

ANGELIQUE.

Quoi ma tante ?

Me PERNELLE

Vôtre pere a-t-il perdu l'eſprit, dites-moi, de vous faire mettre dans la Gazette ?

ANGELIQUE.

Ma tante...

Me PERNELLE.

Le bel endroit pour faire parler de ſoi ! mort de ma vie que cela part d'une cervelle bien ſenſée !

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas lui, ma tante, qui...

Me PERNELLE.

Le vieux fou ! mais ce n'eſt rien encore que cette Gazette, je voudrois bien ſçavoir de quel droit il prétend vous marier ſans m'en avoir parlé ?

ANGELIQUE.

C'eſt une choſe en l'air que ce mariage, & je n'en ai pas oüi parler moi-même.

Me PERNELLE.

Une choſe en l'air ! Ah ! le ladre ! oh ! je devine ce que c'eſt moi, ma niéce. Vôtre pere eſt un vilain, un avare, qui de peur de ſe défaire de ſon bien ne veut point ſe défaire de ſa fille.

FILLON.

Ah ! que vous le connoiſſez bien, Madame.

Me PERNELLE.

Si je le connois ! pour écarter les prétendans, il veut faire courir le bruit que vous êtes mariée.

ANGELIQUE.

Que vous avez d'eſprit, ma tante, de deviner cela !

Me PERNELLE.

Mais pour contrecarrer ſa Gazette, je ferai afficher que vous êtes à marier moi.

FILLON.

La bonne tante que voila !

Me PERNELLE.

Vraiment, il n'a pas affaire à une sotte. Il n'y a plus que lui & moi de la famille, je n'ai point d'enfans; il n'a que vous, & il ne vous marieroit pas ! mort de ma vie, avant que de mourir, je veux voir des rejettons de nôtre tige moi, ma niéce.

FILLON.

Oh! vous en verrez, Madame, laissez faire.

Me PERNELLE.

Vôtre grand-pere étoit tout aussi ridicule que vôtre pere, il vouloit que je mourusse fille : mais zeste, je me mariai toute seule en mon petit particulier, & je m'en suis fort bien trouvée au moins.

ANGELIQUE.

Je le crois bien, ma tante.

Me PERNELLE.

Voila comme on attrape les peres, mes enfans, voila comme on les attrape. Je ne vous donne pas de conseils, le Ciel m'en préserve ; mais les exemples d'une tante ne sont quelquefois pas mauvais à suivre.

FILLON.

Assurément il n'y a rien à risquer, puisque vous vous en êtes bien trouvée.

Me PERNELLE.

Hé bien donc, parlez-moi confidemment-là, n'y a-t-il point quelque jeune homme dans le monde que tu affectionnes plus qu'un autre ?

ANGELIQUE.

Non, ma tante, je vous assure.

Me PERNELLE.

Comment, non ? mais tant pis, ma niéce, il faut pourtant bien prendre un parti, mon enfant.

FILLON.

Cela viendra, Madame, ne vous mettez pas en peine.

Me PERNELLE.

Veux-tu que je me mêle de tes petites affaires ; dis ? je ne ferai pas long-tems à trouver ce qu'il te faut, & un contrat fera bien tôt bâti.

FILLON.

Cela n'est pas de refus, voiez.

Me PERNELLE.

Qu'en dis-tu, parle ?

ANGELIQUE.

Eh ! mais...

Me PERNELLE.

Quoi ! mais ?

ANGELIQUE.

J'irai vous voir tantôt, ma tante.

Me PERNELLE.

Viens mon enfant, tu me feras plaisir ; j'entre de tout mon cœur dans toutes les petites bagatelles de la jeunesse, il me semble que cela me rajeûnit.

FILLON.

Le beau naturel !

Me PERNELLE.

Adieu, je vais faire un tour au banc de mon Procureur, & je repasserai peut-être par ici, car je veux laver la tête à Monsieur mon frere.

SCENE VI.

ANGELIQUE, FILLON.

FILLON.

LA bonne pâte de tante que voila. Si j'avois seulement une arriere-cousine de la même humeur je ne bougerois de chez elle, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Ma tante m'a toûjours tendrement aimée.

FILLON.

Hé que ne profites-tu de cette amitié pour faire consentir ton pere à te donner un mari.

ANGELIQUE.

Ah, ma chere Fillon, que je suis malheureuse!

FILLON.

Comment, est-ce le choix d'un amant qui t'embarasse & parmi le grand nombre de tes soupirans, as-tu peine à te déterminer en faveur de quelqu'un? Montre-moi ta liste, voions.

ANGELIQUE.

Ah! que tu es extravagante avec tes plaisanteries!

FILLON.

Quoi! tu ne tiens pas registre de tes conquêtes? Vraiment je suis bien plus coquette que toi: mais il n'importe, je connois à peu près tous ceux qui t'en veulent; & pour moi, si j'étois à ta place, j'aurois plus de penchant pour le petit Avocat que pour un autre.

ANGELIQUE.

Qu'il a de complaisance & de respect pour

moi, ma chere ! avec quelle diſcretion il me rend des ſoins ! que je remarque de retenuë dans toutes ſes aſſiduitez ! Je ne ſçai point encore comme on prend de l'amour pour un homme, mais il me ſemble que celui-ci a tout ce qu'il faut pour en faire naître.

FILLON.

Aſſurément, il n'y a nulle comparaiſon à faire de lui avec ce petit étourdi de Chevalier qui...

ANGELIQUE.

Ah ! les empreſſemens de celui-là me ſont encore plus de plaiſir, que les tendres égards de l'autre. Il n'eſt occupé que de moi, c'eſt ſa paſſion qui le rend étourdi comme il eſt. Il jure qu'il m'aime à l'adoration, & la violence de ſon amour merite aſſez qu'on y réponde.

FILLON.

Ah ! j'entens, voila le fortuné. Il faut s'en tenir au petit Academiſte : car pour cet aprentif-Partiſan, je ne crois pas...

ANGELIQUE.

Ah ! ſi tu ſçavois qu'il a de l'eſprit. C'eſt un grand charme pour moi que l'eſprit. Dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, on remarque un air de délicateſſe, que perſonne n'a comme lui.

FILLON.

Mais ſi tu aimes ainſi la diſcretion de l'un, la violente paſſion de l'autre, & la délicateſſe d'eſprit du troiſiéme, comment faire ? Tu ne peux pas les épouſer tous trois enſemble. L'un après l'autre encore, quand on a du bonheur, il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire.

ANGELIQUE.

Quelque ſenſible que je ſois à leurs bonnes qualitez, il n'y en a pas un des trois que j'aime véritablement,

FILLON.

Quoi ! il y en auroit un quatriéme au-dessus de tous ceux-là ?

ANGELIQUE.

Il n'a peut-être pas tant de mérite que les autres ? mais il me semble que mon cœur s'interesse pour lui davantage.

FILLON.

Je le connois aparemment ?

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

SCENE VII.

ANGELIQUE, FILLON, CLITANDRE, CRISPIN.

ANGELIQUE *apercevant Clitandre.*

MA chere Fillon, le voici. Je ne me suis jamais sentie si troublée.

FILLON.

La presence d'un joli homme remuë terriblement les humeurs.

CRISPIN.

Allons, courage, Monsieur, la voila.

ANGELIQUE.

Il ne viendra point nous aborder ?

FILLON.

Je vais engager la conversation, laisse-moi faire. Que demandez-vous, Monsieur, des Livres nouveaux ? voiez ici, les affaires du temps ? l'amour à la mode ?

CLITANDRE.

Que je sens d'émotion !

FILLON.

Nous avons ce que vous cherchez, Monsieur,

& l'on seroit bien malheureux de ne pouvoir vous accommoder.

CLITANDRE.

Il faudroit être étrangement difficile, & la seule conversation d'une si aimable personne. ...

ANGELIQUE.

Voulez-vous voir, Monsieur, des réfléxions nouvelles que l'on a faites sur les bonnes qualitez des Dames?

CLITANDRE.

Je verrai tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Voila un titre qui promet beaucoup.

FILLON.

Pas trop, & je m'étonne pour moi qu'on en ait pû faire un volume.

CLITANDRE.

Je ne suis pas de ce sentiment. Le merite des Dames est un sujet qui me paroît inépuisable, & l'auteur de vos réfléxions...

ANGELIQUE.

C'est un eune Abbé qui les a faites.

CLITANDRE.

Un Abbé! vous me surprenez, est-ce à ces Messieurs-là de réfléchir sur les manieres d'un sexe qu'ils ne dévroient pas regarder seulement?

FILLON.

Qu'ils ne devroient pas regarder! ce sont ceux qui le connoissent le mieux, & qui s'attachent le plus à le connoître. Ils n'ont que cela à faire à la vérité. Comme ils n'épousent point, il ne nous voient que du bon côté, & ne réfléchissent qu'à nôtre avantage.

CLITANDRE.

Tout le monde réfléchit comme eux; & le mariage...

FILLON.

Je ne sçai, mais j'ai oüi dire que les maris & les Abbez ne réfléchissent pas de même, il y a bien de la difference.

ANGELIQUE.

Je crois, pour moi ..

FILLON.

Tu m'en diras bientôt des nouvelles.

CLITANDRE.

Il est donc vrai qu'on la marie ?

FILLON.

C'est une nouvelle si publique, qu'il seroit inutile de vouloir en faire un mistere.

CLITANDRE

C'est une nouvelle bien terrible pour moi, je vous l'avouë

ANGELIQUE.

Comment ! expliquez-vous, Monsieur, quel intérêt...

CRISPIN.

Il est extrémement sensible à la moindre idée de mariage, & il prend les choses fort à cœur.

CLITANDRE.

On vous marie, & je vous aime, jugez de l'état où je suis.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez, moi .

CLITANDRE.

Je vous adore, & je mourrai de desespoir.

CRISPIN.

Ho ! Monsieur, ne nous desesperons point avant les nôces, & tâchons d'en être seulement. Il arrive quelquefois des choses qui font changer les résolutions desespérées.

FILLON.

Il a raison, ne vous hâtez point tant de mourir, vous aurez toûjours pour cela du temps de reste. La nouvelle qui vous allarme

n'eſt encore que dans la Gazette, & la Gazette eſt ſouvent menteuſe.

CLITANDRE.

Et vous me confirmez vous-même....

FILLON.

Hé! vraiment oüi, les filles n'ont-elles pas auſſi le même privilege que la Gazette?

CLITANDRE.

Seroit-il poſſible que....

FILLON.

Croiez-moi, ſi le cœur vous en dit tout de bon pour le premier ordinaire, on tâchera de lui faire dire la verité.

CLITANDRE.

Vous ne dites point ce que vous penſez là-deſſus, belle Angelique?

ANGELIQUE.

Si vous ne me parlez que par ſimples galanteries, je vous répondrai bien moi-même. Si vous parlez ſérieuſement, il faudra s'adreſſer à mon pere.

FILLON.

Es-tu folle? c'eſt bien à un pere à ſe mêler de cela? Quand on a une tante comme la tienne, c'eſt elle qu'il faut conſulter par la préference, & une femme ſe connoît toûjours mieux en maris, que le plus habile homme du monde.

ANGELIQUE.

Tu me donne des conſeils qui me font plaiſir, & tu n'as pas de peine à me perſuader.

CLITANDRE.

Ah! que mon bonheur eſt extrême, de vous trouver dans les diſpoſitions....

FILLON.

Ho! faites trêve à tous ces tranſports, s'il vous plaît. Nous ſommes ici trop en vûë, paſſons là-dedans, vous aurez tout le loiſir de vous entretenir enſemble. Si ton pere vient, il

ſera le bien venu. On en ſera quitte pour marchander quelque Livre, & pour l'acheter plus cher qu'il ne vaudra.

CRISPIN.

Voila une petite perſonne qui parviendra, elle n'en ſçait pas mal à ſon âge.

ANGELIQUE.

Mais comment faire ? je ſuis ſeule, il vient ici du monde à tout moment, pour cette Gazette ſurtout, s'ils ne trouvent perſonne ?

CLITANDRE.

Criſpin n'a qu'à demeurer, il nous rendra compte.

CRISPIN.

Moi, Monſieur ? vous ſçavez que j'ai mes affaires....

CLITANDRE.

Comment, maraut ?

CRISPIN.

Hé bien, voila qui eſt fait, vous n'avez qu'à dire : n'êtes-vous pas le maître ?

FILLON.

Ne perdons point de temps, entrons.

SCENE VIII.

CRISPIN *ſeul.*

LA bonne chienne de commiſſion qu'on me donne-là ! J'ai de mon côté auſſi une maîtreſſe qui m'attend : car dans le Printemps chacun eſt amoureux. Ah ! que les valets ſont miſérables ! Me voila donc garçon Libraire malgré que j'en aie. Baſte, les Marchands n'ont qu'à venir, je leur ferai bon marché : mais je profiterai ſeul du debit, ſur ma parole.

❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊

SCENE XI.

CRASSIN, CRISPIN.

CRASSIN.

A Ce que je puis juger, Monsieur, vous êtes Monsieur Guillemin aparemment ?

CRISPIN.

Que lui voulez-vous a Monsieur Guillemin ?

CRASSIN.

Je lui aporte un tresor, Monsieur.

CRISPIN.

Hé bien ! je suis Monsieur Guillemin sans contredit.

CRASSIN.

On m'a adressé à vous, Monsieur, comme au plus habile homme qu'il y ait dans toute la République des Lettres.

CRISPIN.

Je passe pour cela.

CRASSIN.

Comme au meilleur connoisseur de tous les Auteurs anciens & modernes.

CRISPIN.

On ne vous a pas trompé.

CRASSIN.

Comme à un homme qui sçait parfaitement le prix des Ouvrages, & qui les achete toûjours plus qu'un autre.

CRISPIN.

Comment acheter ? que voulez-vous dire ? vous vous méprenez assurément ; je suis le Monsieur Guillemin qui vend, je ne suis point celui qui achete.

CRASSIN.

CRASSIN.

Ah! Monsieur: vous perdez vôtre fortune, si vous refusez le manuscrit que je vous aporte. Le titre seul vaut deux cens pistoles, lisez.

CRISPIN.

Qu'est-ce à dire, lisez? parbleu lisez-vous même.

CRASSIN.

Sans colere, Monsieur.

CRISPIN.

Sans colere! lisez, lisez, il croit parler à son valet. Voila un drôle assez bien bâti, il nous faut des soldats. Je prendrai vôtre livre.

CRASSIN.

Il faut que vous en entendiez la lecture, & que...

CRISPIN.

Non, Monsieur quoique je m'y connoisse, j'ai un Commis pour ces sortes de choses à qui je vais vous adresser. Dites-moi vôtre nom auparavant.

CRASSIN.

Eustache Crassin, pour vous rendre service.

CRISPIN.

Vos qualitez?

CRASSIN.

Docteur en Droit, Maître és Arts, & Répétiteur general des Humanitez.

CRISPIN.

Hé bien, Monsieur Eustache Crassin, allez-vous-en ici-aprés, ruë du Cœur Volant, à l'Hôtel de Normandie, & demandez Monsieur de la Rose, je me donne au diable, s'il vous quitte que vous n'ayez fait affaire ensemble.

CRASSIN.

Mais pour convenir du prix, il faudroit...

CRISPIN

Il vous donnera de l'argent d'avance. Ne per-

dez point de tems, allez vîte. Oh ! par moi foi, Monsieur le Docteur, vous aurez la bonté de porter le mousquet dans le Regiment de Champagne.

SCENE X.

LA COMTESSE, CRISPIN.

LA COMTESSE.

LA boutique de Monsieur Guillemin ? enseignez-moi, Monsieur, le Bureau d'adresse de la Gazette, je vous prie.

CRISPIN.

C'est ici, Madame.

LA COMTESSE.

Mais vous n'êtes pas Monsieur Guillemin, vous Monsieur ? car je le connois de vûë.

CRISPIN.

Vous le connoissez ?

LA COMTESSE.

Oüi vraïment.

CRISPIN.

En ce cas-là je ne suis pas lui, je ne suis que son Commis.

LA COMTESSE.

Il n'importe, vous ferez mon affaire.

CRISPIN.

De quoi s'agit il ? voyons.

LA COMTESSE.

Je veux faire mettre dans la Gazette une chose qui n'est pas encore : mais qui sera bientôt, si j'en suis cruë.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à parler, Madame.

LA COMTESSE.

Voici le fait, mon cher Monſieur : pour faire enrager des parens mal intentionnez qui comptent trop ſur ma ſucceſſion, je me ſuis mariée depuis trois mois *incognitò.*

CRISPIN.

Vous voulez qu'on mette vôtre mariage dans la Gazette, peut-être ?

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, ce ſont les ſuites du mariage qu'il y faut mettre.

CRISPIN.

Comment les ſuites !

LA COMTESSE.

Oüi, vraiment les ſuites : ma famille ne craint rien tant, que de me voir un petit héritier, & je fais tout mon poſſible pour leur donner ce chagrin-là.

CRISPIN.

Ah ! que vous êtes mievre, Madame.

LA COMTESSE.

J'y réüſſirai, je vous en donne ma parole : mais je viens, comme je vous ai dit, vous prier d'avance par un heureux préſage, de faire mettre dans vôtre Gazette que c'eſt une choſe faite, & que j'ai des indices de groſſeſſe.

CRISPIN.

Voila une nouvelle fort importante, & qui tiendra bien ſon coin dans l'article de Paris, je vous en répons. Vôtre nom, Madame, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Ma famille eſt la Garoffiere, Monſieur ; le nom de mon mari, le Vicomte de Mirebalais : marquez bien tout cela, je vous prie.

CRISPIN.

Vous ſçavez, Madame...

LA COMTESSE.

Oüi, Monſieur, & voila déja deux piſtoles pour cette prétenduë groſſeſſe.

CRISPIN.

Deux piſtoles, ce n'eſt gueres ; & voila un enfant qu'on vous fait à bon marché : mettez-en quatre, nous ferons venir le petit Mirebalais au monde, ce ſera toûjours autant de fait.

LA COMTESSE.

Cela ne ſe pourroit pas vrament, il n'y a pas un mois que je ſuis mariée.

CRISPIN.

Qu'eſt-ce que cela fait ? oh ! il arrive tous les jours des choſes plus extraordinaires.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, commençons par un bout, & nous finirons par l'autre. Adieu, Monſieur. Si la nouvelle fait mourir de chagrin quelqu'un de mes parens, je ne ſerai point ingrate d'un ſi bon office.

CRISPIN.

Je ne ſuis plus ſi fâché de garder la boutique : nous ferons nôtre recruë, & j'aurai de l'argent de reſte. Qu'eſt-ce encore que ceci ? voila une eſpece de Procureur d'aſſez bonne façon.

SCENE XI.

CRISPIN, ROBICHON.

ROBICHON.

Monſieur Guillemin n'eſt pas ici, Monſieur ?

CRISPIN.

Non, Monſieur : mais je tiens ſa place, & je

ſuis comme lui tout à vôtre ſervice, vous n'avez qu'à me dire vôtre affaire.

ROBICHON.

Il me connoît au moins, je m'apelle Monſieur Robichon.

CRISPIN.

Monſieur Robichon! Hé parbleu, c'eſt juſtement le mari d'une des maîtreſſes que mon maître avoit cet hiver. En verité, Monſieur, je ſuis ravi d'avoir l'honneur de ſaluër un homme d'un auſſi grand merite Nous ne nous étions jamais vûs, & je ne vous connoiſſois que de réputation.

ROBICHON.

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.

CRISPIN.

Vous avez quelque choſe à faire mettre dans la Gazette aparemment?

ROBICHON.

Oüi, Monſieur, une affaire d'honneur. J'ai eu le bonheur de prouver la mauvaiſe conduite de ma femme, & le crédit de la faire enfermer. Je viens de la mettre dans un Convent.

CRISPIN.

C'eſt juſtement nôtre homme. Nous vangerons Madame Robichon, ſur ma parole.

ROBICHON.

Comment, que dites-vous, Monſieur?

CRISPIN.

Je dis que vous vous êtes glorieuſement tiré d'affaire.

ROBICHON.

Voila, Dieu merci, la quatriéme femme contre qui je gagne un ſemblable procez, cela n'eſt pas malheureux, n'eſt-il pas vrai?

CRISPIN.

Aſſurément.

ROBICHON.

Nous avons de l'honneur dans nôtre famille, & je ſuis bien aiſe que toute la terre ſçache de quel bois les Robichons ſe chauffent.

CRISPIN.

La peſte!

ROBICHON.

Il m'eſt important qu'on ſoit informé que j'ai de bonnes raiſons pour cloîtrer ma femme. Je ne prétends point paſſer pour un viſionnaire moi.

CRISPIN.

C'eſt prendre la choſe comme il faut; & de quels termes nous ſervions-nous s'il vous plait?

ROBICHON.

Il faudra mettre tout ſimplement que Me Claude Robichon Procureur, a fait enfermer Madame ſa femme pour des cauſes.......... bien & dûëment verifiées en pleine Audience, qu'en dites-vous? cela juſtifiera ma conduite.

CRISPIN.

Aſſurément, laiſſez-moi faire, je vais vous enſeigner un homme dont je me ſers ordinairement pour tourner galamment les choſes; on n'a qu'à lui dire ſon affaire & l'on envoye l'article tout dreſſé au Gazetier, il ne vous en coûtera pas davantage.

ROBICHON.

Voilà toûjours un loüis d'or neuf.

CRISPIN.

Non, Monſieur Robichon, je ſuis vôtre ſerviteur, & je ferois conſcience de prendre vôtre argent.

ROBICHON.

Mais, Monſieur...

CRISPIN.

Non, vous dis-je, je n'en prendrai point.

allez-vous-en de ce pas à l'Hôtel de Normandie.

ROBICHON.

Ruë du cœur volant, n'est-ce pas? Je vois cela d'ici.

CRISPIN.

Demandez de ma part Monsieur de la Rose, & dites-lui seulement que c'est Monsieur de la Crispiniere qui vous envoye.

ROBICHON.

Monsieur de la Crispinere?

CRISPIN.

Oüi, Crispin de la Crispiniere, tout comme vous voudrez; il entendra bien ce que cela veut dire, & il vous expediera sur le champ, je vous en répons.

ROBICHON.

Au moins, Monsieur, que je sois dans le premier ordinaire.

CRISPIN.

Si vous n'y êtes pas, ce ne sera pas ma faute.

ROBICHON.

Monsieur, je vous baise les mains de tout mon cœur.

CRISPIN.

Vôtre valet, Monsieur Robichon: oh! par ma foi vous viendrez en Flandres. Vous faites enfermer les gens pour des bagatelles: je me donne au diable si vous avez vôtre congé, qu'en nous donnant celui de vôtre femme.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

LE CHEVALIER.

JE m'allarme mal à propos. Ce mariage est sans apparence.

CRISPIN.

Ah, ah! en voici un que je n'enrôlerai point, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Angelique m'en auroit parlé.

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'enrôler les autres.

LE CHEVALIER.

Qui est-cet homme-là? Il me semble que je l'ai vû souvent roder autour d'ici

CRISPIN.

Il m'examine diablement.

LE CHEVALIER.

Que fait-il seul dans la boutique de Monsieur Guillemin?

CRISPIN.

Je le reconnois, c'est un des soûpirans de la petite fille à qui en veut mon maître. Il ne faut pas qu'il aille troubler la conversation.

LE CHEVALIER.

Depuis que j'ai lû cette malheureuse Gazette, je suis le plus bouru des hommes, & tout le monde m'est suspect d'avoir part au mariage qui me chagrine. Qui êtes-vous? demandez-vous ici quelque chose?

Non vraiment, c'eſt vous qui demandez au contraire.

LE CHEVALIER.

C'eſt-moi, dites-vous, qui...

CRISPIN.

Oüi, Monſieur, ne demandez-vous pas qui je ſuis ?

LE CHEVALIER.

Ah, ah ! vous attendez quelqu'un apparemment ;

CRISPIN.

Oüi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Et qui encore ?

CRISPIN.

Le premier venu. Je ne vous attendois pas ; & vous voila pourtant.

LE CHEVALIER.

Vous connoiſſez Mademoiſelle Angelique !

CRISPIN.

Je ne m'étois pas trompé, c'eſt un de nos rivaux, ceci ne finira pas bien.

LE CHEVALIER.

Plaît-il ?

CRISPIN.

Si je la connois. je ne la connois guéres.

LE CHEVALIER.

Hé ! que faites-vous donc ſeul ici ?

CRISPIN.

Ce que je j'y fais ? Hé parbleu, je répons à vos queſtions.

LE CHEVALIER.

Oüais, voici un marouſle qui me paroît bien raiſonneur.

CRISPIN.

Voila un jeune drôle bien interrogant à ce qu'il me ſemble.

LE CHEVALIER.

Sçavez-vous bien, mon cher, que vos réponses me déplaisent?

CRISPIN.

Voulez-vous bien, Monsieur, que je vous dise que vos questions me fatiguent?

LE CHEVALIER.

Je veux absolument sçavoir qui vous êtes, & ce que vous faites ici.

CRISPIN.

Monsieur, Monsieur, point de bruit enfin, car voyez-vous, cela suffit.

SCENE XIII.

FILLON, LE CHEVALIER, CRISPIN.

FILLON.

Que vois-je! nôtre petit brutal de Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oh, si vous ne parlez...

FILLON.

Hé! Monsieur le Chevalier, que faites-vous? vous n'y pensez pas.

LE CHEVALIER.

Ah! ma chere Fillon, j'enrage. Qui est cet homme-là? dites-le moi, je vous prie, soit par raison, ou par caprice, sa presence me fait une peine horrible.

CRISPIN.

Par ma foi la vôtre ne me plaît guéres.

FILLON.

C'est un des parens de Monsieur Guillemin

qui eſt ici depuis quelques jours pour ce mariage aparemment.

LE CHEVALIER.

Comment ? Il eſt donc vrai qu'Angelique ſe marie ?

FILLON.

Paix, ne dites mot, ſon pere le veut, mais cela n'eſt pas encore fait. Elle eſt là avec un tas de couſins & de couſines qui ſont d'ennuyeux perſonnages, & vous ne pouvez la voir à preſent.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant que je lui parle.

FILLON.

Allez-vous-en chez ſa tante, vous ſçavez où elle demeure, dans une heure ou deux nous irons vous trouver enſemble.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

FILLON.

Je vous en aſſure.

LE CHEVALIER.

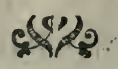
Dites-lui bien que ſi elle obéit à ſon pere elle me mettra au deſeſpoir, & que je ne vaux rien à deſeſperer.

FILLON.

Ne vous mettez point en peine, & me laiſſez faire.

LE CHEVALIER.

Qu'elle y ſonge. Je vais vous attendre.



SCENE XIV.

CRISPIN, FILLON.

CRISPIN.

PAr ma foy vous avez bien fait de venir ; j'aurois tout avoüé de peur d'être battu.

FILLON.

Je serois bien fâchée que ce petit brutal eût trouvé là-dedans vôtre maître.

CRISPIN.

Vous avez raison, deux brutaux ensemble ne se font guéres de civilité. En viendra-t-il encore quelqu'un de ce caractere-là ?

FILLON.

Non, non, nous en voila débarassez.

CRISPIN.

Je laisserois tout-là, le diable m'emporte.

FILLON.

S'il vient quelque incommode, vous n'aurez qu'à m'appeller.

CRISPIN.

Cela vaut fait. Qui est ce grand benêt-ci ?

SCENE XV.

CHONCHON, CRISPIN.

CHONCHON.

BOn-jour, Monsieur, comment vous portez-vous ?

CRISPIN.

Il ne sera pas si méchant que l'autre.

CHONCHON.

Comme vous me regardez ! Vous ne me connoissez pas ?

CRISPIN.

Non pas, que je sçache.

CHONCHON.

Je ne vous connois pas non plus : mais je sçai pourtant bien qui vous êtes.

CRISPIN.

A' la bonne heure.

CHONCHON.

Voila deux écus que je vous apporte, pour mettre quelque chose dans la Gazette. Vous êtes Monsieur Guillemin, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Oüi, vraiment je le suis, donnez.

CHONCHON.

Pour vous expliquer la chose, c'est que mon pere est un Huissier à Verge, qui s'appelle Nicolas le Goinfre ; & moi qui ne suis qu'apprentif Procureur, je m'appelle Jacob le Goinfre, à vôtre service.

CRISPIN.

Vous êtes le fils de Monsieur le Goinfre, l'Huissier à Verge ?

CHONCHON.

Oui justement, il est mon pere, & de-là je conclus que je suis son fils, comme vous dites.

CRISPIN.

J'en suis vraiment bien-aise. De quoi s'agit-il ? dépêchons.

CHONCHON.

De faire enrager mon pere & ma mere je vous ai choisi pour m'aider à cela.

CRISPIN.

Oüi, mais cela vaut plus de deux écus au moins.

CHONCHON.

Point du tout, il n'y a rien de plus facile. Il ne faut que mettre dans la Gazette que mon oncle le païſan qui eſt le frere de mon pere, eſt arrivé ces jours-ci chez nous, & que ma mere qui veut être jeune, eſt fâchée qu'il ſoit venu, parce qu'il ſait par cœur ſon baptiſtaire.

CRISPIN.

Cela y ſera.

CHONCHON.

On m'a fait une friponnerie dont on ſe repentira.

CRISPIN.

Une friponnerie !

CHONCHON.

Oh ! Dame oüi, une friponnerie, mon pere eſt un maître Sergent, je vous en avertis. J'ai un frere qu'on aime mieux que moi ; je ſuis pourtant plus beau garçon que lui, je ſuis plus grand : mais ils diſent que je n'ai pas d'intelligence. Qu'eſt-ce que cela fait je n'ai que vingt-huit ans, cela me viendra, n'eſt-il pas vrai, Monſieur Guillemin ?

CRISPIN.

Aſſûrément. Vôtre frere eſt un garçon d'eſprit apparemment ?

CHONCHON.

Je vous en répons, il fait des ouvrages.

CRISPIN.

Comment des ouvrages !

CHONCHON.

Oüi. Pour ſe gauſſer des uns & des autres, il invente je ne ſçai combien de ſottiſes qui font rire.

CRISPIN.

Cela eſt fort agréable vraiment.

CHONCHON.

Oüi, mais comme tout le monde n'aime pas à

rire, il y a un petit mutin qui m'a donné des coups de bâton à moi, à cause de l'esprit de mon frere.

CRISPIN.

Cela ne vaut pas le diable.

CHONCHON.

Il a été bien attrapé; car il a pris l'un pour l'autre, voiez-vous.

CRISPIN.

Et vous avez pâti de la méprise?

CHONCHON.

Oüi vraiment, & je n'ai pas eu le profit.

CRISPIN.

Et comment le profit?

CHONCHON.

C'est-là le *hic*, Monsieur Guillemin. Comme mon pere est du métier, il a poulié cette affaire. Oh Dame! on ne nous rosse pas comme ça nous autres, qu'on n'ait la bonté de le bien payer.

CRISPIN.

Hé bien?

CHONCHON.

Hé bien en vertu des coups que j'ai reçûs moi, on a bailié de l'argent à mon frere, cela n'est pas juste comme vous voiez.

CRISPIN.

Non, vraiment.

CHONCHON.

Aussi j'appelle de cet accommodement-là; & malgré mon pere & ma mere qui m'en veulent, je prétens bien intervenir.

CRISPIN.

Vous avez raison.

CHONCHON.

Par la morbleu, Monsieur Guillemin, si l'on ne me fait justice, je m'enrôlerai, & puis après

nous verrons beau jeu. Je ſuis plus propre à la guerre qu'à toute autre choſe moi.

CRISPIN.

Aſſûrément, & c'eſt le bon parti que la guerre. Où voudriez-vous ſervir ? vous n'avez qu'à dire, dans l'Infanterie, dans la Cavalerie, ou dans les Dragons ?

CHONCHON.

Oh ! non, Monſieur Guillemin, je veux ſervir dans les Capitaines.

CRISPIN.

Dans les Capitaines, ſoit je ferai vôtre affaire.

CHONCHON.

Hé ! je vous en prie. Si vous connoiſſez quelque Seigneur de la Cour, qui leve un Regiment de Capitaines, parlez-lui de moi, je ſuis ſon homme.

CRISPIN.

Cela vaut fait, allez-vous-en ſeulement trouver de ma part Monſieur de la Roſe.

CHONCHON.

Monſieur de la Roſe ! voila un nom qui me réjoüir.

CRISPIN.

C'eſt un fort galant homme, diable ; il demeure ici près ruë du Cœur volant, à l'Hôtel de Normandie : il vous fera Capitaine en moins d'un moment, je vous en répons.

CHONCHON.

Je lui aurai bien de l'obligation, & quand je le ſerai une fois, ſi mon frere ne me baille pas ma part de l'argent, je lui baillerai ſa part de coups de bâton moi. Oh ! je ſuis un petit drôle qui n'entend point de raillerie. Serviteur Monſieur Guillemin, je vais faire vos complimens à Monſieur de la Roſe.

CRISPIN.

Adieu, Monsieur Jacob le Goinfre. Nous ferons un assez bon Piquier de Monsieur le Capitaine. Avec tout cela mon Maître n'est pas malheureux, il fait l'amour, & moi je fais sa Compagnie.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, CRISPIN.

LA MARQUISE.

MOn cher Monsieur, je n'ai recours qu'à Vous, donnez-moi la santé, le repos de la vie.

CRISPIN.

Nous ne vendons point de cela, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, n'êtes-vous pas, Monsieur le correspondant de la Gazette ;

CRISPIN.

Oüi, Madame : mais....

LA MARQUISE.

Hé mon bonheur, ma tranquillité, tout dépend de vous, mon cher Monsieur.

CRISPIN.

Voila une recruë qui accommoderoit assez le Regiment. Voions, Madame, de quoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

D'un volage, d'un perfide, d'un scelerat que j'aime à la fureur, & qui depuis trois mois ne m'a pas écrit ce qu'il est devenu seulement.

CRISPIN.

Ah, ah ! & qu'est-ce que la Gazette peut pour vôtre service.

LA MARQUISE.

Je m'en vais vous le dire : Faites-y mettre, je vous en conjure, que la Marquise d'Ormesec donnera trente pistoles à qui pourra lui dire des nouvelles certaines du Chevalier de Dabartas, son Amant.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à faire afficher, Madame, Amant perdu. Trente pistoles à gagner. Vous retrouverez vôtre homme sur ma parole.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, il n'y a que le peuple qui lit les affiches, & mon Chevalier m'a été volé par quelque femme de consequence.

CRISPIN.

C'est donc un joli homme apparemment ?

LA MARQUISE.

C'est le plus beau brun qu'il y ait au monde.

CRISPIN.

Et de quelle profession est-il, Madame ?

LA MARQUISE.

Il est Gascon, c'est tout ce que j'en sçai.

CRISPIN.

La peste, c'est un bon métier : mais que fait-il ordinairement ?

LA MARQUISE

Il ne fait rien, Monsieur, il vit de mes rentes.

CRISPIN.

Comment de vos rentes ?

LA MARQUISE.

Oüi vraiment. Dans l'esperance de l'épouser, je lui ai donné un bon contrat de mille écus de revenu ; & voiez le malheur, je ne l'ai pas revû depuis.

CRISPIN.

Oh ! je vous le ferai retrouver, ne vous mettez pas en peine.

LA MARQUISE.

Que je vous aurai d'obligation ! Voila déja quatre piſtoles que je vous donne. Si je retrouve mon Chevalier, je vous donnerai tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

La pauvre Dame, elle a fait une groſſe perte ! En Eſté les Chevaliers ſont rares à Paris, les meilleurs ſont ſur la Frontiere. Malepeſte, c'eſt le bon homme, ſt, ſt.

SCENE XVII.

Mr GUILLEMIN, Me PERNELLE, CRISPIN.

Mr GUILLEMIN.

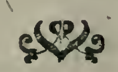
JE vous dis, ma ſœur, que je ſuis ſon pere, & je ne veux point la marier.

Me PERNELLE.

Je vous dis, mon frere, que je ſuis ſa tante, & que je prétens qu'on la marie moi.

CRISPIN.

Parbleu venez donc, ſi vous voulez.



SCENE XVIII.

Mr GUILLEMIN, Me PERNELLE, FILLON, CRISPIN.

FILLON.

QU'est-ce qu'il y a ?

CRISPIN.

Ne voiez-vous pas que c'est un incommode ?

FILLON.

Ah, ah !

Mr GUILLEMIN.

Oüais, ma fille n'est point ici. Que veut cet homme ? Mademoiselle Fillon, où est Angelique ?

FILLON.

Je viens la laisser là dedans avec un jeune Monsieur qui voudroit bien faire mettre dans la gazette qu'il se marie.

Mr. GUILLEMIN.

Cela n'est pas bien difficile, & ce n'est pas là-dedans qu'il faut être pour cela.

FILLON.

Oh ! pardonnez-moi, Monsieur, c'est avec elle qu'il se veut marier.

Mr GUILLEMIN.

Avec elle, sans mon consentement ! qu'est-ce à dire ?

CRISPIN.

Voila une affaire qui ne traîne point.

Me PERNELLE.

Quoi ! ma niece se marie comme ça toute seule ?

FILLON.

Oüi, Madame, comme vous en son petit particulier. C'est ce petit homme qu'elle affectionne plus qu'un autre; qui est avec elle.

Me PERNELLE.

Est-il possible?

FILLON.

Ils s'aiment tous deux à la folie.

Me PERNELLE.

Les pauvres enfans!

Mr GUILLEMIN.

Mais je vous dis que je n'entens point cela, ma sœur.

Me PERNELLE.

Paix, mon frere, vous ne sçavez ce que vous dites.

Mr GUILLEMIN.

J'enrage. Quoi vous prétendez....

Me PERNELLE.

Taisez vous, vous dis-je, faites-les moi venir.

Mr GUILLEMIN.

Si je consens à ce mariage, je veux que...

CRISPIN.

Et fy, Monsieur, puisqu'il est déja dans la Gazette, si la chose ne se faisoit point, on se moqueroit de vous.

Me PERNELLE.

Assûrément.

Mr GUILLEMIN.

Je ne donnerai pas un sol de mon bien.

Me PERNELLE.

A la bonne heure, on n en a que faire, je leur donnerai tout le mien moi, gardez vôtre argent, vieux ladre.

Mr GUILLEMIN.

En ce cas-là, faites ce que vous voudrez ; vous êtes la Maîtresse.

Me PERNELLE.

On lui a bien de l'obligation.

SCENE XIX.

Mr GUILLEMIN, Me PERNELLE, CLITANDRE, FILLON, CRISPIN, ANGELIQUE.

Me PERNELLE.

VEnez ça, ma niece, approchez, Monsieur ; elle ne choisit pas trop mal, vraiment.

CLITANDRE.

Si j'étois assez heureux, Monsieur, pour vous faire approuver le dessein.

Mr GUILLEMIN.

Je ne me mêle point de cela, Monsieur, si ma sœur le veut.

Me PERNELLE.

Si je le veux ! Vous aimez ma niece, ma niéce vous aime. Il n'y a rien de si dangereux que de ne vouloir pas ce que de jeunes filles veulent, mon frere.

FILLON.

Si vous pouviez persuader cette maxime à ma mere, je vous aurois bien de l'obligation.

ANGELIQUE.

Ma chere tante, vous m'avez promis....

Me PERNELLE.

Je te tiendrai parole.

CLITANDRE.

Puiſque c'eſt à vous qu'il faut m'adreſſer, Madame.

SCENE XX.

Mr GUILLEMIN, ANGELIQUE, Mr PERNELLE, CLITANDRE, FILLON, CHONCHON, CRISPIN.

CHONCHON.

HE' bien, qu'eſt-ce, Monſieur Guillemin? me voila déja Capitaine, je ne barguigne point moi comme vous voiez.

Mr GUILLEMIN.

Que me veut cet homme-là?

CRISPIN.

Il ne vous veut rien, c'eſt à moi qu'il parle.

CLITANDRE.

Que veut dire ceci, Criſpin?

CRISPIN.

Rien, Monſieur, c'eſt un petit échantillon d'une recruë que Monſieur de la Roſe & moi nous vous avons faite.

CHONCHON.

Oüi, Monſieur, ces Meſſieurs m'ont choiſi pour être un de vos Capitaines, & j'ai bien de la joie...

Me PERNELLE.

Vous voiez bien que c'eſt un homme de qualité, mon frere.

CHONCHON.

Monſieur de la Roſe vous amene encore deux autres Capitaines qui ne veulent pas venir ; mais nous les ferons bien marcher, & tenez-les voila.

SCENE DERNIERE.

Mr GUILLEMIN, Me PERNELLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, FILLON, CHONCHON, CRASSIN, ROBICHON, CRISPIN, LE SERGENT.

CRASSIN.

MOnſieur, c'eſt une friponnerie qu'on m'a faite, & je n'allois point chez vous pour m'enrôler.

ROBICHON.

Monſieur de la Roſe, j'aurai raiſon de la violence que vous me faites.

LE SERGENT.

Vous direz tout cela quand nous ſerons en Flandres.

CLITANDRE.

Que veut donc dire cette maſcarade ?

CHON-

CHONCHON.

Voila de jolies filles, Monſieur de la Roſe, ſi nous en enrôlions quelqu'une.

LE SERGENT.

Paix, taiſez vous, Monſieur le Capitaine.

CLITANDRE.

Criſpin, veux-tu parler ?

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur, j'en demande pardon à Monſieur Guillemin. Mais ces Meſſieurs ſont venus pour ſe faire mettre dans la Gazette, & je les ai mis dans vôtre Regiment.

CLITANDRE.

Comment coquin...

CRASSIN.

C'eſt la verité, Monſieur; je ne veux point aller à la guerre.

ROBICHON.

Vous voyez bien que ce n'eſt pas mon métier.

CLITANDRE.

Je ne prétens pas y mener perſonne par force. Oſtez-leur cet équipage, Monſieur de la Roſe.

CRASSIN.

Par ma foi, voilà un honnête homme.

Me PERNELLE.

Vous le voyez mon frere, on ne pouvoit pas mieux choiſir. Allons, venez chez moi, Mr,

& dépêchez vous d'être mon neveu, je me charge d'y faire consentir mon frere.

FILLON.

Et la Gazette aura dit vrai, tu seras mariée.

FIN.

L'OPERA
DE
VILLAGE,
COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 18. Août 1693.

ACTEURS.

THIBAUT, Fermier,

LOUISON, Fille de Thibaut.

COLIN, neveu de Thibaut.

MARTINE, sœur de Colin.

LA FLECHE, valet de chambre d'un Colonel.

GALOCHE.

LE MAGISTER.

LE CARILLONNEUR.

LE MENESTRIER.

LA NIMPHE du Château.

CLAUDINE.

PIERROT.

Troupe de Païsans & de Païsannes.

La Scene est à dans un Village proche de Lion.



L'OPERA DE VILLAGE,

COMEDIE

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, COLIN.

COLIN.

PALSANGOY, mon oncle, il n'en faut pas faire à deux fois. Nôtre nouveau Seigneur arrive aujourd'hui, hé morgué que la petite réjoüissance que je l'y voulons bailler, serve aux fiançailles de ma cousine Loüison, avec ce grand Nicodéme de Pierrot. M'est avis que son pere, notre Bailly, se porte un tantinet mieux que de coûtume ; & si vous l'y marmuriez quelque chose de ce mariage, je crois, Dieu me pardonne, que ce seroit une affaire bien-tôt bâtie.

THIBAUT.

Il vient de m'envoyer prier de passer cheux

jui notre Bailly, & ce pourroit bian être pour ça. Oüi, mon neveu Colin, ce grand Piarroit-là est bian assotté de notre fille Loüison.

COLIN.

Morgué, mon oncle, à la bonne heure. Ne barguignez point à vous en défaire, ma cousine est diablement fringante, oüi; & quand les oysiaux sont drus une fois, tâtigué ils sont bientôt dénichez, voyez-vous.

THIBAUT.

Loüison est une fille, sage, neveu, & si je me précipite de la marier, ce n'est pas que j'aye aprehension...

COLIN.

Hé non d'accord, il n'y a point d'aprehension à avoir: mais il est toûjours bon de prendre garde. Il y a ici deux drôles qui n'y restont pas pour enfiler des parles: ils la lorgnont, & ils ne la lorgnont pas pour des prunes.

THIBAUT.

Je n'ai point remarqué qu'ils la lorgnissiaint moi, & je ne vois pas...

COLIN.

Vous avez donc la barluë, mon oncle; car je sçai fort bian moi que ce petit Monsieur Bouvillon, qui fait tant le grand Seigneur, avec son factotum Monsieur Galoche, en voulont à queuque fille: & comme ma cousine est la plus gentille du Bourg...tenez, mon oncle, je me donne au diable, il ne faut point s'affier à ces gens-là.

THIBAUT.

Morgué que tu es défiant, Colin, tu as peur de ton ombre.

COLIN.

Mais aussi que faisont-ils ici? Au lieu d'aller

où ils avont affaire, ils demeuront dans notre Village à manger bian de l'argent au cabaret. La peste m'étouffe, il y a là-dessous queuque manigance.

THIBAUT.

Est-ce que tu ne sçais pas qu'ils attendont une recruë de filles, pour établir ce Buriau de Musique qu'ils allont avoir à trois lieuës d'ici ?

COLIN.

Et c'est justement ça qui me chagraine, ils enrôleront peut-être la cousine, & ils l'emmeneront peut-être avec la recruë.

THIBAUT.

Paix, tais-toi, voila le factotum.

SCENE II.

THIBAUT, COLIN, GALOCHE.

GALOCHE.

Serviteur à Monsieur Thibaut, & à Monsieur Colin.

THIBAUT.

Je vous baisons les mains de bien bon cœur, Monsieur Galoche.

COLIN.

Morgué je ne ly baise rien moi, mon oncle, son menton pointu & sa face d'ambicoin m'affligent ; sarviteur.

GALOCHE.

Monsieur Colin me paroît de mauvaise humeur aujourd'hui.

THIBAUT.

C'est un petit miévre qui fait le fantasque, comme vous voyez,

GALOCHE.

Hé bien, Monſieur Thibaut, c'eſt donc aujourd'hui que vôtre Monſieur le Marquis vient prendre poſſeſſion de ſa nouvelle Seigneurie ?

THIBAUT.

On nous le fait eſperer, Monſieur Galoche ; & vous ne ſerez pas fâché de voir cette petite ſarimonie-là ?

GALOCHE.

Non vraiment. C'eſt une des raiſons qui nous a fait demeurer ici, Monſieur Bouvillon & moi, & nous nous promettons beaucoup d'une petite eſpece de fête qu'on dit que vous lui préparez.

THIBAUT.

Oh ! Dame nos Operas ne ſont pas daignes des vôtres. A gens de Villages, trompettes de bois. Monſieur Galoche, vous vous gobargerez de nous peut-être : mais qu'importe, aux champs, comme aux champs, je ſommes à la campagne ; je chanterons ; je danſerons, avec vôtre permiſſion dà Monſieur Galoche ; je ferons tout ce que je pourrons : enfin n'an dit que nôtre Monſieur le Marquis aime la Muſique & la Danſe comme un enragé.

GALOCHE.

Vôtre fille l'aimable Loüiſon ſera ſans doute une des Actrices du divertiſſement ?

THIBAUT.

Je le prétens bian comme ça. Depuis cinquante ans je ſommes les Farmiers du Château, de pere en fils, c'eſt à nous de faire les honneurs de la fête.

GALOCHE.

Aſſurément. Vous avez donc diſpoſé toutes choſes ? . .

THIBAUT.

Ecoutez, Monſieur Galoche, je ne ſçai comment cela ira franchement ; & ſi vous y vou-

liais fourrer un tantinet votre nez, vous qui êtes du métier, çà n'en seroit peut-être pas plus mal, non.

GALOCHE.

Qu'est-ce que vôtre divertissement ?

THIBAUT.

Morgué je n'en sçai rian; car quoique je soïons tous gens d'esprit, c'est pourtant un jeune gars de Paris qui a manigancé la chose.

GALOCHE.

Et qui est-il ce jeune gars!

THIBAUT.

C'est le factotum d'un Coronel qui passa dernierement ici, comme vous êtes le factotum de Monsieur de Bouvillon vous; & il attend une recruë d'hommes justement, tout comme vous attendez une recruë de filles. Il entend morgué la Danse & la Musique à marveilles.

GALOCHE.

C'est donc lui qui a reglé toutes vos affaires?

THIBAUT.

Ma foi chacun y a mis du sien, il n'a baillé que le sujet, notre Magister a fait des vars, notre Carillonneux de la musique, notre Menêtrier des ballets, & moi j'y chanté; ça ne sera-t-il pas drôle?

GALOCHE.

Assurément.

THIBAUT.

Tout ce qui m'en déplaît, c'est que le Carillonneux dit que les vars ne sont pas bons, le Magister dit que la musique ne vaut pas le diable, & le Menêtrier dit qu'ils avont raison: à ce compte-là, Monsieur Galoche, le jeu ne vaudroit pas la chandelle. Hé pargué tenez, vela le factotum du Coronel, notre Bailli m'attend, je vais voir ce qu'il me veut,

de factotum à factotum il n'y a que la main ; je vous laisse ensemble.

GALOCHE.

Voila un visage qui ne m'est pas inconnu.

LA FLECHE *arrêtant Thibaut.*

Où allez-vous donc, Monsieur Thibaut ?

THIBAUT.

Je vas faire un tour, j'ai une petite affaire, en attendant que je revienne, contez à ce Monsieur, pour vous divartir, toutes les belles choses que j'allons faire.

SCENE III.

LA FLECHE, GALOCHE.

LA FLECHE.

Je connois cet homme-là, si je ne me trompe.

GALOCHE.

C'est lui-même.

LA FLECHE.

Justement.

GALOCHE.

Monsieur de la F. .

LA FLECHE.

Monsieur Ga . .

GALOCHE.

Fleche.

LA FLECHE.

Loche.

GALOCHE.

Hé que faites-vous en ce païs-ci, Monsieur de la Fleche ?

LA FLECHE.

Palſangbleu, qu'y faites-vous vous-même ? Un Prévôt d'Opera ſur la route de Piémont : venez-vous voir une bataille, Monſieur Galoche ?

GALOCHE.

Il n'y a ma foi rien qui ne ſe pût faire, je n'en ai jamais vû, premierement.

LA FLECHE.

Et vous ferez bien de n'en jamais voir, quelque coup de mouſquet ou dans les reins, ou dans les jambes, gâteroit furieuſement vôtre fortune ; dans la tête encore, ce ne ſeroit qu'une bagatelle, & vous n'y perdriez pas grand choſe.

GALOCHE.

Monſieur de la Fleche eſt toûjours railleur.

LA FLECHE.

Hé vous êtes fait à la raillerie, il y a longtems que vous l'entendez ; c'eſt ce qui vous a le plus fait connoître.

GALOCHE.

Mais ſerieuſement, que faites-vous ici ?

LA FLECHE.

J'attens l'équipage de mon maître. Il a pris les devans, le bagage vient derriere, & je ſuis par conſéquent dans le milieu.

GALOCHE.

Avoüez-moi de bonne foi la choſe, la petite fille de Monſieur Thibaut a bonne part au ſéjour que vous faites dans ce Village ? vôtre maître y a paſſé, & je ſoupçonne. ..

LA FLECHE.

Palſangbleu je vous trouve admirable, s'il y avoit a ſoupçonner quelque choſe, vous vous mêlez de plus d'un métier, Monſieur Galoche : Enfin, Monſieur Bouvillon eſt ici, a ce

que j'ai oüi dire ; c'eſt un chercheur d'avantures, & vous ne lui étes pas inutile.

GALOCHE.

Vous m'offenſez, Monſieur de la Fléche.

LA FLECHE.

Nous ſçavons un peu vos allures, vous êtes bon Prince, Monſieur Galoche, & je veux bien vous l'avoüer puiſqu'auſſi bien vous vous en doutez : c'eſt à la petite fille en queſtion que nous en voulons. S'il vous arrive de l'aprocher, ni de dire un mot du ſecret que je vous confie, je ne vous menace point, Dieu m'en garde, je ſçai tout le reſpect que merite Monſieur Galoche : mais voila un juſt'au-corps que mon maître vous donna l'année paſſée, je ſuis encore en droit de le nettoyer, prenez-y garde.

GALOCHE.

Monſieur, Monſieur de la Fleche, il me fera raiſon de la maniere...

LA FLECHE.

Bon, parce qu'il vous fait ſouper avec lui quelquefois, vous croyez qu'il eſt de vos amis : vous connoiſſez bien peu les gens de qualité, vous les réjoüiſſez, ils vous ſouffrent dans leurs débauches : ils vous noyeroient le lendemain pour ſatisfaire leur moindre caprice.

GALOCHE

S'il ne me veut pas faire juſtice, Monſieur Bouvillon n'eſt pas ſans crédit.

LA FLECHE.

Ah ! morbleu, oüi, le crédit de Monſieur Bouvillon, dites-lui que mon maître aime la petite fille, il ne la regardera qu'avec reſpect, ſur ma parole. Il ſçait ce qu'il en coûte pour ſe mal adreſſer, & chat échaudé craint l'eau froide.

GALOCHE.

Cela ſuffit, Monſieur de la Fleche, faites de

vôtre côté tous vos efforts, sûr que nous n'épargnerons rien du nôtre.

LA FLECHE.

Vous n'avez qu'à faire la moindre démarche, je devine où cela aboutira.

SCENE IV.

LA FLECHE *seul.*

CE marousle-là ne laisse pas de me chagriner, il est stilé à attraper des petites filles; baste mon maître vient d'arriver, toute la question est d'emmener la petite fille : mais pour le faire avec moins de risque, il faut jetter sur nos rivaux les soupçons de l'enlevement. Le neveu Colin est déja prévenu contr'eux, donnons au pere la même défiance. Le voici de retour fort à propos.

SCENE V.

THIBAUT, LA FLECHE.

THIBAUT.

HE' bien, qu'est-ce, Monsieur de la Fléche, qu'à-vous donc fait de ce Monsieur avec qui je vous avois embouché?

LA FLECHE.

Ah! vraiment ce que j'en ai fait; si vous sçaviez ce qu'il a voulu faire de moi, vous seriez dans une belle colere.

THIBAUT.

Hé, morgué, qu'en auroit-il fait, dites ?

LA FLECHE.

Il m'a voulu corrompre, & me mettre d'une partie qu'ils ont projettée.

THIBAUT.

Acoûtez, le neveu Colin qu'il ne faut point trop s'affier à ces drôles là.

LA FLECHE.

Il a bien raison. Ils ont dessein, Monsieur Bouvillon & lui, d'enlever vôtre fille, & il me sollicitoit de leur prêter main forte.

THIBAUT.

D'enlever ma fille ! ce n'est que ça ! par la morgoy je les en dépite.

LA FLECHE.

Prenez-y garde, vous dis-je.

THIBAUT.

Je les en dépite, encore un coup, ma fille est mariée.

LA FLECHE.

Vôtre fille est mariée !

THIBAUT.

Parguenne autant vaut, puisqu'alle est promise. Je vians de donner ma parole au Bailly pour son petit-fils Piarrot, qui est grand comme une parche. Tâtigué que c'est un beau brin d'homme.

LA FLECHE.

Ne nous voila pas mal, surcroît d'embarras ; le grand Pierrot ...

THIBAUT.

Vela ma fille, ne lui parlez de rian Je voulons que ce soit son prétendu qui ly dise les premieres paroles.

LA FLECHE.

Je suis discret, ne vous mettez pas en peine.

SCENE VI.

THIBAUT, LOUISON, LA FLECHE.

THIBAUT.

HE! bien, Loüiſon, comment te va ? quel rêve as-tu fait cette nuit, mon enfant ?

LOUISON.

Je ne m'en ſouviens pas tout-à-fait mon pere : je ſçai ſeulement que j'ai rêvé des choſes qui m'ont fait beaucoup de plaiſir.

THIBAUT.

Cela eſt admirable : queuque prévoiance ! On a beau dire, il y a toûjours morgué du vrai dans les ſonges.

LA FLECHE.

Aſſûrément.

THIBAUT.

Lui dirai-je la choſe ? la langue me demange. Non palſanguenne, il faut la mordre, je ſommes convenus du contraire.

LOUISON.

Que dites-vous, mon pere ?

THIBAUT.

Rien, Loüiſon, ce n'eſt qu'une bagatelle. Oh ! ça, Monſieur de la Fleche, comme vous entendez mieux ça qu'un autre, faites ly un peu chanter ces petites drôleries. Alle eſt la parle du pays, voiez-vous, & je ferai bien aiſe qu'alle faſſe mieux que pas une.

LA FLECHE.

Oh ! pour cela, je vous en répons : ſongez ſeulement à la repetition que vous devez faire,

THIBAUT.

C'a eſt tout ſongé. Je prierons ce Monſieur Galoche de s'y trouver, ça ſera des marveilles.

LA FLECHE.

Oüi : mais ſi vous m'en croiez, allez-vous-en un peu prendre garde que la Muſique ne s'enyvre, elle eſt ſujette à cela ordinairement.

THIBAUT.

J'y aurai l'œil : mais, je vous prie, faites chanter Loüiſon, pour voir comme ça ſera ſeulement.

LA FLECHE

à Loüiſon.

Cela eſt fort bien.......J'ai quelque choſe à vous dire.

LOUISON.

Mon pere....

LA FLECHE *à Loüiſon.*

J'ai à vous parler, vous dis-je.

THIBAUT.

Hé bien quoi, mon pere?

LOUISON.

Je ne ſçaurois chanter devant vous, je ſuis toute honteuſe.

THIBAUT.

Morgué comment feras-tu donc devant les autres ? il faut t'enhardir, mon enfant.

LA FLECHE.

Laiſſez-moi la faire chanter en particulier, je l'enhardirai ſur ma parole.

THIBAUT.

Morgué, je vous en prie, Monſieur de la Fleche Si alle alloit faire la ſotte devant Monſieur le Marquis, cela ne vaudroit pas le diable.

LA FLECHE.

Ne vous mettez pas en peine. Nous n'avez

point encore acheté de petits rubans pour vos Danſeurs, comme je vous avois dit ?

THIBAUT.

Je n'y avois pas ſongé.

LA FLECHE.

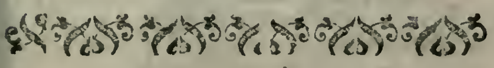
Allez donc vîte dévaliſer tous vos petits Merciers : c'eſt le bel air de la Danſe que les rubans ; & tel que vous voiez Monſieur Galoche il en dévaliſe tous les ans toutes les garderobes de ſa connoiſſance, auſſi eſt-il bien aimé de tous les valets de chambre.

THIBAUT.

Hé ba i donc, je m'en vais faire rafle dans toutes les boutiques : mais au moins ayez ſoin de ma fille, je vous la baille en garde.

LA FLECHE.

Elle eſt en bonne main, je vous en répons.



SCENE VII.

LA FLECHE, LOUISON.

LOUISON.

HE' bien, mon pauvre la Fleche, qu'as-tu à me dire ?

LA FLECHE.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre.

LOUISON.

Et quoi encore ?

LA FLECHE.

Mon Maître eſt arrivé depuis une heure.

LOUISON.

Il eſt arrivé ! où eſt-ce qu'il eſt ?

LA FLECHE.

Je n'ai pas voulu qu'il parût dans le Village. J lui ai dit de demeurer au bout de la grande allée du Château, à côté du petit bois : voiez si vous voulez lui venir parler, & consentir qu'il vous emmene avec lui dans sa chaise de poste ?

LOUISON.

Qu'il m'emmene ! Je ne consentirai point à cela, je crains trop la médisance. Dès qu'une fille s'en va avec un homme, on en dit d'abord mille sottises. Oh ! Dame il y a de méchantes langues dans nôtre Village, voiez-vous.

LA FLECHE.

Cela est horrible : mais cependant si vous aimiez veritablement mon maître....

LOUISON.

Je l'aime bien, mais....

LA FLECHE.

Quoi, mais ?

LOUISON.

S'il m'enlevoit, seroit-ce pour m'épouser ?

LA FLECHE.

Hé vraiment oui. Est-ce qu'on enleve pour autre chose ?

LOUISON.

Et s'il m'épousoit, seroit-ce pour toûjours, & ne se démarieroit-il point ?

LA FLECHE.

Et quand il le voudroit, le pourroit il ? c'est un garçon qui n'a ni pere ni mere, & qui est en âge d'épouser vingt femmes.

LOUISON.

Voici ma cousine, laisse-nous.

LA FLECHE.

Mais quelle réponse faire à mon Maître ? Si je ne la lui porte, il viendra la chercher lui-même.

LOUISON.

Laisse-nous, te dis-je, & reviens ici dans un moment, j'aurai quelque chose à te dire.

SCENE VIII.

MARTINE, LOUISON.

MARTINE.

AH! ma cousine, que je t'apporte une bonne nouvelle!

LOUISON.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARTINE.

Réjoüis-toi, tu va être mariée.

LOUISON.

Il y a bien là de quoi se réjoüir vraiment!

MARTINE.

Assûrément il y a de quoi se réjoüir: que peut on souhaiter de mieux à nôtre âge? A qui en as-tu donc? te voila bien rêveuse?

LOUISON

J'ai quelque chose dans la tête qui m'embarrasse, ma cousine.

MARTINE.

Ne serois-tu point amoureuse de quelque Monsieur, hem? tu ne dis mot: j'ai deviné, n'est-ce pas?

LOUISON.

Puisque tu t'en doute, je veux bien te le dire: mais n'en parle à personne, ma cousine.

MARTINE

Et qui est-ce encore?

LOUISON.

Ce jeune Comte qui passa il y a huit jours par ici....

MARTINE.

Qui logeoit chez nous quand tu y vins ?

LOUISON.

Oüi.

MARTINE.

Qui fut si ravi de te voir ?

LOUISON.

Lui-même.

MARTINE.

Et dont le valet de chambre est encore chez nous à attendre son équipage ?

LOUISON.

Justement.

MARTINE.

Ce Monsieur le Comte ne t'épousera point, ma cousine, il est de qualité.

LOUISON.

Qu'est-ce que la qualité fait, quand on aime bien. Il est ici depuis onze heures, & il veut m'emmener avec lui ; conseille-moi, que faut-il que je fasse ?

MARTINE.

Garde-toi bien d'y consentir.

LOUISON.

J'aurois pourtant bien du penchant pour cela, ma cousine.

MARTINE.

Je ne te conseille pas de le faire.

LOUISON.

Tant pis, c'est que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime ; & si tu étois à ma place, ma cousine, je te conseillerois tout au moins, d'aller lui parler au bout de la grande allée, où il m'attend.

MARTINE.

Il t'ameneroit.

LOUISON

Hé ! bien ce ne sera pas ma faute ; car je n'i

rois moi que pour lui parler ; & s'il me faisoit quelque violence, on n'est pas responsable de cela, ma cousine.

MARTINE.

Voila son valet de chambre.

****

SCENE IX.

LOUISON, MARTINE, LA FLECHE.

LA FLECHE.

HE' bien, avez-vous pris vos résolutions ?

LOUISON.

Mon pauvre la Fleche, je suis bien embarassée.

LA FLECHE.

Est-ce la cousine qui vous gêne ? je vais vous en défaire, vous n'avez qu'à dire.

LOUISON.

Non, non, je n'ai rien de caché pour elle, & je lui ai tout dit.

LA FLECHE

Et vous avez tout gâté. Mais enfin viendrez-vous parler à mon Maître ?

MARTINE.

Garde-t-en bien, ma cousine.

LOUISON.

Hé pourquoi ?

MARTINE.

S'il va t'enlever ?

LOUISON.

Viens avec moi, il ne nous enlevera pas toutes deux ensemble.

MARTINE.

Que sçait-on ? ce sont de terribles gens que ces jeunes Officiers, il ne faut s'y fier que de la bonne sorte.

LA FLECHE.

Hé bien, en cas qu'il vous enleve, je consens à vous épouser moi

MARTINE.

Je ne veux point épouser un valet de chambre.

LA FLECHE

Qu'est-ce à dire un valet de chambre ? vous épouserez le cousin de mon maître.

MARTINE.

Comment donc le cousin de vôtre Maître ?

LA FLECHE

Hé ! vraiment oüi, si Clitandre épouse vôtre cousine, vous deviendrez la cousine de Clitandre.

MARTINE.

Hé bien ;

LA FLECHE.

Et si je vous épouse, ne serai-je pas aussi leur cousin moi ? il n'y a rien de plus clair, nous serons tous cousins & cousines.

LOUISON.

Il a raison, viens seulement.

MARTINE.

Mais mon frere Colin est allé au devant de Monsieur le Marquis, s'il nous trouve en chemin....

LA FLECHE.

Il ne vous trouvera point, ne craignez rien, les Acteurs du divertissement vont venir répéter ici.

LOUISON.

Il faut donc que nous demeurions, car nous en sommes.

LA FLECHE.

On vous fera repeter en particulier, ne vous mettez pas en peine. Je crois que voici vôtre pére, je vais l'amuser un moment, & j'irai tout aussi-ôt vous rejoindre.

LOUISON.

Au moins venez-le plûtôt que vous pourrez, mon cousin.

LA FLECHE.

Je suis à vous dans un moment; ma cousine, allez vîte. Parbleu ne me voila pas mal en cousine & en femme; ne nous hâtons pourtant pas pour le mariage, & allons doucement pour l'enlevement. Ces sortes d'affaires sont un peu trop délicates pour nous autres & pendant qu'on fait le procez du maître, le valet de chambre est pendu par provision? ne nous embarquons point mal à propos, attendons sans faire semblant de rien le dénoûment de l'avanture.

SCENE X.

THIBAUT, LA FLECHE.

THIBAUT.

Voila tout nôtre monde, ou peu s'en faut; qui venons sur mes talons: allons, Monsieur de la Fleche, c'est à ce coup qu'il en faut découvre; nôtre Monsieur le Marquis va arriver, j'avons déja député le neveu Colin au devant de ly, je voulons morgué drez qu'il sera venu ly aller faire la reverence en musique.

LA FLECHE.

Ce sera fort bien fait, vous avez raison.

THIBAUT.

Nos garçons & nos filles avons tretous mis leurs habits des Dimanches, ça essayons un peu nos petites drôleries tout comme si c'étoit tout de bon. Mais à propos morgué, qu'a-vous fait de ma fille, Monsieur de la Fleche, m'est avis que je vous l'avois babillée en garde ?

LA FLECHE.

Oüi, mais je la faisois chantèr comme vous m'en aviez prié, sa cousine Martine est venuë qui l'a emmenée, elles sont allées quelque part ensemble apparemment.

THIBAUT.

Ces filles avont toûjours quelque chose à se dire, c'est une sotte engeance, on est bien-heureux d'en être défait.

LA FLECHE.

Oh ! assûrément, & on ne peut trop récompenser ceux qui aident à nous en défaire même.

THIBAUT.

Oh ! c'est morgué bian dit : mais pourrant comment ferons-je ? car j'avons affaire d'elles.

LA FLECHE

Quelques chanteuses subalrernes feront leurs rôles. Les chanteuses d'importance ne se trouvent pas aux répétitions si regulierement que les autres.

THIBAUT.

Hé bian soit, je commencerons toûjours, vela déja les entrepreneux du divartissement.

SCENE XI.

THIBAUT, LA FLECHE, LE MAGISTER, LE CARILLONEUR, LE MENESTRIER.

THIBAUT.

OH ça, Monſieur notre Magiſter, par où faut-il que je commençions, s'il vous plaît ?

LE MAGISTER *yvre.*

Il faut commencer par le commencement, Monſieur Thibaut, & nous finirons par la fin. Je reglerai cela, laiſſez-moi faire.

LA FLECHE.

Monſieur le Magiſter ſe porte bien.

LE CARILLONNEUR *yvre.*

Vous reglerez ça ! de quel droit, s'il vous plaît ? C'eſt à moi de regler ; car j'ai fait la Muſique moi, & la Muſique...

LE MENESTRIER *yvre.*

Monſieur le Carillonneur, je ne ſerai donc qu'un ſot, moi qui ai fait la danſe ? Eſt-ce que la danſe eſt une carogne, à vôtre avis ?

LA FLECHE.

Tout vôtre Opera eſt yvre, Monſieur Thibaut, je vous avois bien dit d'y prendre garde.

THIBAUT.

Morgué c'eſt ce qui me ſemble : mais tatigué qu'eſt-ce que tout ça veut dire ? Eſt-ce que je ſuis un chien, moi qui vous mets en beſogne ?

LA FLECHE.

Monsieur Thibaut a raison, Messieurs, c'est lui au nom de qui tout se fait, & c'est à ses ordres que vous devez vous soûmettre. Allons, voyez, Monsieur Thibaut, à mettre un peu les choses par ordre : nous n'avez qu'à parler, vous êtes le maître.

THIBAUT.

Moi morgué, qu'ils en fassent à leur tête, je sis le maître, vela qui est bien : mais qu'est-ce que ça fait ; je ne sçai par quel bout m'y prendre.

LA FLECHE.

Tant pis vraïment : s'il est ainsi, vôtre divertissement ira à tous les diables.

THIBAUT.

Oh ! point, point, vela tout à propos Monsieur Galoche à qui je vas donner cette commission-là, à moins que vous ne vouliez la prendre.

LA FLECHE.

Moi ? non. Je vous ai donné le sujet, cela suffit. Je n'entens rien au reste.

SCENE XII.

THIBAUT, LA FLECHE, GALOCHE, LE MENESTRIER, LE MAGISTER, &c.

THIBAUT

Soyez le bien venu. J'avons besoin de vous, Monsieur Galoche, & vous m'avez promis de mettre un tantinet le nez dans nos affaires,

norgué taillez, rognez comme il vous plaira, e ne sommes pas difficiles; je trouverons tout bien, faites seulement.

GALOCHE.

Volontiers. Mais Monsieur de la Fléche s'acquitteroit bien mieux que moi...

LA FLECHE.

C'est vôtre métier, Monsieur Galoche.

LE CARILLONNEUR.

Qu'il ne se mêle que de celui-la, personne n'aura rien à ly dire.

THIBAUT.

Mais à propos il faudroit que queuqu'un se boutît à la place de Monsieur le Marquis; car c'est pour ly que la fête se fait.

LA FLECHE.

Hé bien, Monsieur le Marquis ce sera l'assemblée.

THIBAUT.

Hé bian que l'assemblée acoute donc mieux qu'il n'accoutera ly-même. Allons, enfans, baillez-nous du meilleur, & que les Menêtriers brimballiont un peu l'ouvarture.

LA FLECHE.

Et je vais cependant changer d'habit moi, pour nôtre entrée.

GALOCHE.

Voyons d'abord ôtre Prologue.

THIBAUT.

Qu'est-ce que c'est que le Prologue? m'est avis que je n'avons point de ça, Monsieur le Magister?

GALOCHE.

Vous n'avez point de Prologue?

THIBAUT.

Non paisangué, & qu'est-ce qu'un Prologue?

GALOCHE.

C'est l'essentiel d'un divertissement, qui suit

immediatement l'ouverture, & qui sert de base à plusieurs Actes qui sont mêlez d'intermedes, ou d'especes de fêtes qui conviennent au sujet.

THIBAUT.

Vela morgué bien des affaires que j'avons oubliées, Monsieur le Magister. Je vous le disois bien tantôt, Monsieur Galoche, je n'y charchons point tant de façons, ablativo tout en un tas, j'avons tout mis ensemble. Allons donc morgué cette ouvarture.

On joüe l'Ouverture.

THIBAUT.

Que veut celle-ci par exemple ?

LA NIMPHE *chante.*

Je suis la Nimphe du Châtiau.
D'un vieux Seigneur l'himeur trop minagere,
Faisoit argent de tout ce que j'ons de plus biau,
Aussi me vela faite en Nimphe potagere :
Mais le nouviau venu ne veut vignes ni bleds.
Il fera de biaux jardinages
De tous nos meilleurs pâturages.
En parterre il boutra nos prez,
Choux & poiriaux seront sablez.

THIBAUT.

Qu'en dites-vous ?

GALOCHE.

Il faudroit-là un chœur qui répétât les quatre derniers vers, cela seroit des merveilles.

THIBAUT.

Oh ! cela seroit trop biau, Monsieur Galoche, vous en seriais jaloux peut-être.

GALOCHE.

Mais il faut du moins quelque entrée aprés ce recit.

THIBAUT.

Hé morgué il y en aussi, baillez-vous de

l'air, vous n'étoufferez pas, Monsieur Galoche.

GALOCHE.

Hé bien quelle danse avez-vous? voïons.

THIBAUT.

Quelle danse? palsangoy je fons danser tous les Etats du Village. Notre Carillonneux danse pour la Justice, notre Menêtrier pour les Dixmes, Monsieur de la Fléche danse pour la Noblesse, & le neveu Colin pour les Bourgeois ly; stanpandant ils sont quatre, ça ne fait il pas le compte, Monsieur Galoche?

GALOCHE.

Cela doit être fort joli, voyons.

THIBAUT.

Oh! il faut que je chante auparavant, s'il vous plaît; car c'est moi qui fais la harangue.

Il chante.

Monseigneur, tout de même
Que le lait ne vaut pas tant que la crême,
Tout de même il nous est avis
Que vous êtes la crême des Marquis.
Tont le Village, tout le Village
Venont vous rendre leur hommage.
Vôtre presence, Monseigneur,
Nous boute à tous la joye au cœur.

Allons, à vous Messieurs, le jarret souple.

Marche des Païsans & des Païsannes.

THIBAUT.

Vela du plus fin, Monsieur Galoche, qu'en dites-vous:

GALOCHE.

Assurément voila du plus fin; & nous avons intérêt qu'on ne fasse point de si jolies choses si proche d'une Ville où nous avons dessein de nous établir. Je vais rendre compte à mon associé de ce que j'ai vû.

THIBAUT

Oh! palsanguenne allez, si cela ne vous ac-

commode pas, on s'en gobarge.

GALOCHE.

Vous avez là encore une ſimphonie des plu
completes, & à moins que vous ne nous en-
voyiez vôtre petite fille Loüiſon nous faire quel-
que civilité là-deſſus, je ne prévois pas que nous
laiſſions paſſer vôtre divertiſſement.

THIBAUT.

Vous envoyer ma fille? oh palſangoy ſi vous
attendez aprés cela, vous attendrez long-tems,
Monſieur Galoche.

GALOCHE.

Je vais donc avertir mon aſſocié.

THIBAUT.

Au diable, Monſieur Galoche, au diable. C'à
Claudine...

SCENE XIII.

THIBAUT, COLIN, LE MAGISTER, &c.

COLIN.

OH palſangoy vous chantez-là bien à vô-
tre aiſe; mais voici bian d'autres chan-
ſons, mon oncle.

THIBAUT.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

COLIN.

Tâtigué vous avez fait de belles affaires.

LA FLECHE.

Nous aprochons du dénoüment.

THIBAUT.

Hé parles donc, neveu, qu'eſt-ce que tu
veux dire?

COLIN.

N'étois-je pas assez bon pour aller tout seul au-devant de nôtre Monsieur le Marquis, pourquoi y envoïer ma sœur Martine & la cousine Loüison.

LA FLECHE.

C'est justement l'affaire, tenons ferme.

THIBAUT.

Ma fille & ma niece ?

COLIN.

Hé ! morgué oüi, vôtre fille & vôtre niece. Oh ! palsanguenne aliez, alles sont cause d'ùn biau grabuge.

THIBAUT.

Explique-toi donc ?

COLIN.

Patience.

LA FLECHE.

Comment cela aura-t-il fini ?

COLIN.

Je m'en allois tout bellement au-devant de notre Monsieur le Marquis sur nôtre grand jument qui est pleine : j'ai trouvé envars ici à l'autre bout de la grande allée un jeune Monsieur que je connois de visage, qui enfarmoit Martine & Loüison dans une petite charette de cuir comme dans un coffre.

THIBAUT.

Que veut dire ceci ?

COLIN.

Je leur ai demandé où alles alliont : Au-devant de Monsieur le Marquis, m'ont-elles fait. C'est moi qui suis le dépité du Village, ç'ai-je fait ; je sommes les dépitées des filles, m'ont-elles fait. J'alliemes comme ça tout en disputant tous ensemble : mais ce Monsieur n'aime pas la compagnie, car il m'a sanglé cinq ou six coups de foüet sur les épaules, &

il m'a prié brusquement de me retirer. Je n'en ai voulu rian faire ; bref tantia que pour le faire court, je sommes arrivez au dérour, où j'avons trouvé nez à nez le carosse de Monsieur le Marquis. Son premier laquais le cousin la Brie est venu à mon secours avec ses camarades, le Monsieur a tiré l'épée, Monsieur le Marquis est descendu, & moi je les ai laissez tous là qui se battont comme des enragez ; ne voulez-vous pas les venir séparer ?

THIBAUT.

Si je le voulons ? ma halbarde ?

LA FLECHE.

Je n'ai point trop mal fait de demeurer.

COLIN.

Attendez. Vela ma sœur Martine.

SCENE DERNIERE.

THIBAUT, COLIN, MARTINE, LA FLECHE, LE MAGISTER, &c.

MARTINE.

NE vous allarmez point, mon oncle, ce Monsieur qui enlevoit ma cousine, ne l'enlevoit que pour l'épouser, c'est un des meilleurs amis de nôtre Monsieur le Marquis, & son neveu, je pense. Ils viennent tous d'entrer au Château, où ils disent que vous alliez les trouver pour leur donner ce petit divertissement que vous avez préparé.

THIBAUT.

Hé morgué je n'ons pas encore répété. Ils venons trop tôt, qu'ils se donniont patience,

j'allons voir comme ça ira. Allons, Claudine, courage, & tremoussons-nous bien tretous d'importance.

Chanson de Claudine.

Je vivons sans inquietude,
Je prenons le tems comme il vient.
Je ne sons coquettes, ni prudes,
Mais j'aimons bien quand l'amour nous tient.

Je nous font une habitude
D'être joieux soir & matin;
Rire & chanter c'est toute nôtre étude,
Et si j'ons peu d'esprit, du moins j'ons bon instinct.

ENTRE'E.

Chanson de Thibaut & de Pierrot.

PIERROT.

La bonne chose que le vin,
Morgué se peut il qu'on s'en lasse?
Avec un verre à la main
On a toûjours bonne grace.
La bonne chose que le vin,
Morgué se peut-il qu'on s'en lasse?

THIBAUT.

Qui s'en lasse est un vilain,
Je bois toûjours à pleine tasse,
Et je n'en répans jamais brin.
La bonne chose que le vin,
Morgué se peut-il qu'on s'en lasse?

PIERROT.

A la santé de Catin,
Elle en deviendra plus grasse.

THIBAUT.

Volontiers.

PIERROT.

Allons.

THIBAUT.

Tope.

PIERROT.

Masse.

Tous deux.

La bonne chose que le vin,
Morgué se peut-il qu'on s'en lasse?

ENTRE'E.

Chanson de Pierrot & de Claudine.

PIERROT.

Tant que l'iaura des vignes, & des vignerons,
L'iaura de la vandange & des biberons.

CLAUDINE.

Tant que l'iaura des filles, l'iaura des garçons.

PIERROT.

Morgué vive les vignes & les vignerons.

CLAUDINE

Vive aussi les filles, vive aussi les garçons.

Ensemble.

Les uns pour les autres tretous je vivons.
Et jamais par faute je ne chomerons.

PIERROT.

Morgué vive les vignes & les vignerons.

CLAUDINE.

Vive aussi les filles, vive les garçons.

ENTRE'E.

LA FLECHE.

Ma foi vivat, Monsieur Thibaut.

THIBAUT.

C'a n'est peut-être pas trop biau, mais c'est à ce factotum de Monsieur Galoche qu'il faut s'en prendre.

FIN.

L'IMPROMPTU DE GARNISON.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le mois de Novembre 1693.

ACTEURS.

CLITANDRE, Officier François.

MERLIN, Valet de chambre de Clitandre.

ARAMINTE.

ANGELIQUE, niéce d'Araminte.

D. JULIEN, Officier Espagnol.

MARTON, Fille de chambre d'Araminte.

Mr GRIFFON, Notaire.

LA VERDURE, Sergent de Clitandre.

RICOCHET, Valet d'Araminte.

La Scene est à Namur, dans le logis d'Araminte.

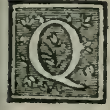


L'IMPROMPTU DE GARNISON, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, CLITANDRE, MERLIN.

MARTON.



QUe demandez-vous ici, Monsieur?

CLITANDRE.

Ce que je demande, Marton?

MARTON.

Comment Marton? vous me connoissez donc à ce que je vois?

CLITANDRE.

Si je te connois?

MARTON.

Hé! c'est vous, Monsieur Clitandre, vous étiez Abbé dans le temps que nous nous sommes vûs à Paris, vous voila maintenant Of-

ficier ; qui vous eût reconnu ! quelle métamorphose.

CLITANDRE.

Je n'ai changé que d'habit, mon enfant, & j'ai toûjours eû de bonnes inclinations comme tu sçais.

MARTON.

Vous étiez un éveillé petit colet, je ne sçai pas ce que vous êtes avec une épée.

MERLIN.

Oh ! diable ! il est devenu bien plus modeste, le petit colet l'avoit gâté, il faisoit comme les autres.

MARTON.

Vous êtes de nôtre nouvelle garnison apparemment.

CLITANDRE.

Oüi, mon enfant.

MARTON.

Et que venez-vous faire dans ce logis ? est-ce à moi que vous rendez visite ?

CLITANDRE.

Il faut te parler naturellement, Marton, le jour que nous prîmes possession de la Ville, en passant à la tête du Regiment, je te vis à la fenêtre avec une jeune personne.

MARTON.

Je n'avois garde de vous reconnoître.

CLITANDRE.

Elle me parut toute charmante, & depuis ce moment je cherche l'occasion de te parler ; heureux si quand cette place est nôtre conquête, le cœur de ton adorable maîtresse pouvoit devenir la mienne.

MARTON.

Comment diantre vous êtes aussi prompt à prendre de l'amour, qu'à prendre des Villes, Monsieur.

CLITANDRE.

Ne t'effarouche point, Marton, ce n'eſt point à cauſe de nôtre connoiſſance ſeulement que je veux que tu t'intereſſes pour moi; commence par prendre ces dix loüis, je te prie.

MARTON.

Ah! Monſieur...

CLITANDRE.

Prens, Marton.

MARTON.

Non, Monſieur, je ne ſuis point intereſſée.

MERLIN

Ma foi, Monſieur, ce'a vaut davantage; nous ſommes ici de nouveaux débarquez, il faut un peu paier ſa bien venuë; mettez trente piſtoles, comme elle n'eſt point intereſſée, elle en prendra plûtôt trente que dix.

CLITANDRE.

Merlin n'en ſera pas dédit, voila trente loüis, ma chere Marton, accepte-les je t'en conjure.

MARTON.

En verité, Monſieur, ce n'eſt pas ſans répugnance: mais ſi je faiſois tant la fiere, vous me croiriez l'humeur Eſpagnole, je prends vôtre argent pour vous obéir. Vous faites ſi bien les choſes, vous autres François, qu'il n'y a pas moien de s'en défendre.

MERLIN.

Elle n'eſt pas intereſſée aſſurement. Hé à quoi bon tout ce miſtere, mon enfant, ne ſçait on pas qu'il faut que chacun vive?

CLITANDRE.

Je n'en demeurerai pas-là, ma chere Marton, je prétens...

MARTON.

Vous en uſerez comme il vous plaira, Monſieur, vous êtes le maître.

MERLIN.

Qu'elle est complaisante.

MARTON.

Que puis-je faire pour vôtre service ? voions. Quoique Flamande, j'ai les inclinations tout à fait Françoises, j'ai demeuré si long-tems à Paris, j'ai succé les mœurs du païs, je suis bonne Princesse, & je puis dire sans vanité que j'ai fait mon apprentissage chez une des plus habiles Coquettes qui fût au monde : car voiez-vous Monsieur, quand on n'a point de bien, il faut se faire un talent. Paris passe pour être la source des sciences, & c'est là que j'ai puisé le secret de manier adroitemenr une intrigue, c'est là que j'ai appris à m'acquiter avec succès des petites commissions que l'on me donne, & à me rendre capable de soûtenir la confidence d'une fille de dix-huit ans : aussi peut-on dire à ma gloire que je suis la personne de Flandres qui a le plus de réputation.

MERLIN.

On n'est pas malheureux, Monsieur, de retrouver ses anciennes connoissances.

MARTON.

Cà de quoi s'agit-il ? voions.

CLITANDRE.

Il s'agit de me bien mettre dans l'esprit de ta belle maîtresse, de purger son ame de cette prévention naturelle qu'ont toutes les personnes de ce païs-ci contre les manieres Françoises, & de la rendre enfin sensible à ma tendresse, Marton.

MARTON.

Ah ! que vous me proposez-là une chose difficile, Monsieur !

MERLIN

Comment difficile ? oh rends donc l'argent,

CLITANDRE.

Ma chere Marton...

MARTON

Ce qui m'embarasse, c'est qu'il y a un certain Espagnol qui depuis deux ans est amoureux de ma maîtresse.

MERLIN.

Cela est fort embarassant ! Il sera bien difficile à un François de faire déguerpir un Espagnol, n'est-ce pas ?

MARTON.

Mais par-dessus tout cela, nous avons une demi vieille de tante, des plus coquettes dans le fonds, & en apparence d'une severité à faire enrager toute une garnison.

MERLIN.

Quoi tu as fait ton apprentissage à Paris, & tu t'embarasse d'une tante ?

CLITAADRE.

Ma pauvre Marton.

MARTON.

Voici ma maîtresse, & la vôtre.

CLITANDRE.

Elle est adorable, Marton.

MARTON.

Allez faire un tour de jardin ; je vais lui parler de vous. Venez nous aborder dans quelque moment, je crois que vos affaires n'iront pas tout à fait mal, puisque je m'en mêle.

MERLIN.

Les tiennes sont toutes faites, Marton : si tu réüssis, je t'épouserai.

MARTON.

J'ai affaire de toi vraiment : va, va, j'aime mieux trente loüis bien comptez, que tous les maris du monde.

SCENE II.

ANGELIQUE, MARTON.

ANGELIQUE.

MArton?

MARTON.

Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Que veut ce jeune homme à qui vous parliez, Marton?

MARTON.

Rien, Mademoiſelle. Nous nous ſommes reconnus. Je l'ai vû autrefois à Paris. La peſte qu'il y faiſoit bonne figure! C'eſt un Seigneur tout des plus riches, & avec cela fort honnête homme.

ANGELIQUE.

Je ne l'ai vû que de fort loin; mais cela m'e paru ſur ſon viſage.

MARTON.

Sa phiſionomie ne trompe point. Il vient de me donner trente Piſtoles.

ANGELIQUE.

Trente piſtoles, Marton, & dans quelle vûë?

MARTON.

Dans la vûë de me faire plaiſir. Il voit que je ſuis une pauvre fille, dont la fortune & la patrie ſont expoſées aux inſultes des gens de guerre, la compaſſion l'a touché pour moi vivement, il m'a donné ces trente piſtoles.

ANGELIQUE.

Cela eſt bien loüable! Les François ont les manieres nobles, Marton.

MARTON.

Par ma foi l'on en dira ce qu'on voudra : mais je ne ſçaurois trahir mon cœur, cette Nation-là me plaît plus qu'un autre, ce ſont des gens de bon commerce. Mais vôtre D. Julien depuis deux ans qu'il vous a fait la cour, n'a pas eu l'honnêteté de me faire le moindre petit preſent. A ces ſortes d'animaux-là quel plaiſir a-t-on de ſervir une jolie perſonne?

ANGELIQUE.

C'eſt donc parce que vous etes à moi, Marton, que ce jeune Officier....

MARTON.

Je ne vous dis pas cela. Je veux ſeulement vous faire comprendre que les François ont les manieres plus inſinuantes que les Eſpagnols ; c'eſt un fonds de galanterie inépuiſable, un abord civile & touchant, du reſpect ſans baſſeſſe, de la délicateſſe dans la converſation, fiers au combat, & ſoumis près des Dames ; ils ſemblent également faits & pour l'amour & pour la guerre.

ANGELIQUE.

Les trente piſtoles vous rendent éloquente. Vous faites leur panegyrique, Marton.

MARTON.

Hé! ne penſez-vous pas comme moi? que de façons! Vous étiez à vôtre fenêtre le jour que leurs troupes entrerent dans la Ville. Preſque tous leurs Officiers vous parurent bien faits? Vous louïez la taille de celui-ci, l'air & la démarche de celui-là : & qu'il vous en ſouvienne, vous me dites le ſoir en confidence qu'il y en avoit un que vous aviez plus remarqué que les autres.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Marton, ne me trahis point, c'eſt lui qui te parloit tout à l'heure,

MARTON.

Seroit-il possible ?

ANGELIQUE.

Il n'est que trop vrai pour moi, ma chere Marton.

MARTON.

Oh ! par ma foi j'en suis bien-aise.

ANGELIQUE.

Marton...

MARTON.

Puis qu'il est ainsi, j'ai à vous dire que s'il vous plaît, vous ne lui plaisez pas moins ; & ce n'est que pour vous le dire que je l'ai fait demeurer dans le jardin.

ANGELIQUE.

Mais si l'on vient à sçavoir que j'aime déja un François, que dira-t-on dans toute la Ville ?

MARTON.

On dira que vous êtes de bon goût, que pourroit on dire autre chose ? c'est à bonne intention une fois ; & croiez-moi, vous êtes jeune, ne contraignez point vôtre cœur : si vous voulez faire un bon usage de vos beaux jours, un François est justement ce qu'il vous faut pour cela, je vous en avertis.

ANGELIQUE.

Mais ma tante ?

MARTON.

Vôtre tante ? oh nous ne prendrons point ses avis là-dessus ; elle n'est pas tellement Espagnole, qu'elle ne s'accommodât d'un François, aussi bien qu'une autre : mais il n'y aura pas presse à lui en conter. Ecoutez vôtre nouvel Amant, le voici qui approche. Quelqu'un lui aura dit que vôtre tante est sortie. Il est François, il sçait profiter de l'occasion.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, MARTON, MERLIN.

CLITANDRE.

MAdame, c'eſt ici une de ces avantures qui déconcertent un Cavalier. J'ai trop de choſes à vous dire, pour être en état de vous parler. Et comment oſer vous apprendre dans une premiere converſation, que mon cœur ſent pour vous tout ce que vous êtes capable d'inſpirer ? Non, Madame, je crains trop de m'attirer vôtre colere : mais je prie inſtamment Marton d'être auprès de vous l'interpréte de ma tendreſſe.

ANGELIQUE.

Monſieur je ne ſuis pas tout-à-fait ſurpriſe du premier compliment que vous me faites. Je connois à vos manieres cette galanterie Françoiſe dont j'avois tant entendu parler ; vous croiriez faire un crime d'aborder une femme ſans lui parler d'amour ; mais comme vous êtes nos vainqueurs je dois craindre de vous irriter par ma réponſe, Marton voudra bien la faire pour moi.

MARTON.

Vous me faites donc l'un & l'autre vôtre Plenipotentiaire abſoluë, & par ma foi vous avez raiſon. Les grandes Phraſes ſont embaraſſantes, oüi ; & l'on ne traite plus l'amour par complimens, cela dureroit trop. Vous dites à Monſieur qu'il eſt vôtre vainqueur, par exemple, il vous répondroit bien s'il vouloit, que c'eſt lui qui ſe trou-

ve le vaincu ; là-dessus vous lui feriez connoître qu'il a poussé sa victoire bien plus loin qu'il ne s'imagine. A cela il diroit quelque chose apparemment, sur quoi vous ne vous tairiez pas sans doute. A quoi tout cela vous meneroit-il ? abregeons les choses. Dites a Mademoiselle que vous l'aimez. Répondez à Monsieur que vous ne le haïssez pas : voila sans tant de préambule le resultat qu'auroit la conversation, n'est-ce pas ?

MERLIN.

Tudieu que ces Flamandes sont expeditives !

CLITANDRE.

La desavouërez-vous de la réponse qu'elle vous fait faire.

ANGELIQUE.

Vous fait-elle dire ce que vous pensez, & le penserez-vous toujours ?

CLITANDRE.

Ah ! je vous jure !

ANGELIQUE.

Les François ont la réputation d'être inconstans.

MERLIN.

Oh ! Madame, nous ne sommes pas François par cet endroit-là nous autres.

CLITANDRE.

Ah ! quand on est faite comme vous, peut-on penser qu'il y ait des infidéles au monde ? pour moi....

MARTON.

Hé bien, tenez, vous retombez dans la bagatelle ; alte-là, s'il vous plaît, & venons au fait. Voici une affaire qu'il faut brusquer premierement : en amour comme en guerre les François aiment les impromptus, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Mais comment ferons-nous, Marton, pour faire consentir ma tante à ce mariage? car sans elle.......

MARTON.

Il faut trouver moien de la tromper, & de vous débarrasser de vôtre Espagnol, & ce ne sont pas de petites affaires : les Espagnols gardent mieux les femmes que les Villes.

MERLIN.

Oüi : mais s'il y a des François pour prendre leurs Villes, il y a des Martons pour enlever leurs femmes.

MARTON.

Chacun a ses petits talents dans ce monde.

CLITANDRE.

Emploie les tiens pour nous servir, ma chere Marton.

MARTON.

Oh! je n'y épargnerai rien, je vous en assûre. Il faut que la tante vous donne la moitié de son bien premierement.

ANGELIQUE.

Il ne faut point esperer cela, Marton.

MARTON.

Il faut qu'elle le fasse, vous dis-je, il n'y a rien de plus juste. Elle a déja quarante ans, supposons qu'elle aille jusques à quatre-vingt, comme elle a fait la moitié de sa carriere, il ne lui faut plus que la moitié de son bien pour achever l'autre.

CLITANDRE.

Hé! ne plaisante point, Marton, je t'en conjure.

MARTON.

Je ne plaisante point, cela sera, vous dis-je. Je lui donne quatre-vingt années à vivre, a-t-elle lieu de se plaindre?

MERLIN.

Il n'y a rien de plus honnête, assûrement.

MARTON.

Mais toi qui fais là le raisonneur, es-tu bon à quelque chose ? parle.

MERLIN.

Si je suis bon à quelque chose ? tu n'as qu'à me mettre à l'épreuve, & tu verras si je suis bon à quelque chose. Je m'appelle Merlin, afin que tu le sçache.

MARTON.

Quoi ! tu es un de ces Merlins....

MERLIN.

Tu vois le chef de la famille, mon enfant, c'est moi qui suis le grand Merlin ; va t'informer de moi à Paris, tu apprendras de belles choses, tout retentir en ce pays-là de mon sçavoir-faire. Faut-il épuiser la bourse d'un vieillard avare pour fournir aux dépenses d'un fils prodigue, c'est à Merlin à qui l'on s'adresse. Deux jeunes amans veulent-ils parvenir au comble de la félicité, ils ont recours à Monsieur Merlin. Voit-on des tantes surannées attrapées par de jeunes niéces, c'est Merlin qui a fait le coup. Enfin, mon enfant, je suis à Paris ce que tu es en Flandres, & à l'heure qu'il est j'ai vingt garçons qui travaillent en mon absence.

CLITANDRE.

Oh ! finissez cette conversation de grace, & songez à trouver l'un & l'autre les plus prompts moyens de nous servir.

MARTON.

C'est à quoi nous allons songer : mais comme la tante peut revenir, & que si elle vous trouvoit ensemble, cela retarderoit l'exécution

tion de vos projets. Il faut commencer par vous séparer.

CLITANDRE.

Voila un commencement bien cruel, Marton.

MARTON.

Vous en trouverez la fin plus agréable. Allez dans vôtre chambre, & vous, allez vous mettre à l'ombre dans le petit bois du jardin; il ne faut pas vous éloigner: je prévois que l'affaire sera bien-tôt expediée; & une intrigue menée par deux illustres comme nous ne sçauroit pas longtems durer.

CLITANDRE.

Quelque peu qu'elle dure, que les momens m'en vont être ennuyeux.

ANGELIQUE.

Si mon impatience pouvoit hâter le succés que vous souhaitez...

MARTON.

Hé mort de ma vie laissez-nous, nous n'avons point de tems à perdre.

SCENE IV.

MERLIN, MARTON.

MERLIN.

JE suis bienheureux, Mademoiselle Marton, d'être employé dans une affaire que vous prenez si fort à cœur.

MARTON.

Mon bon-heur est grand, Monsieur Merlin, d'avoir à travailler sous un personnage de vôtre merite, & de vôtre reputation.

MERLIN.

Si la chofe réüffit, c'eft à vos lumieres que l'on en fera redevable, Mademoifelle Marton.

MARTON.

Les miennes ont befoin des vôtres, Monfieur Merlin.

MERLIN.

Nous travaillerons donc enfemble à frais communs, mon adorable, nous partagerons les foins & les peines, & par confequent... Au moins vous avez déja reçû trente piftoles à bon compte?

MARTON.

Oh! je fuis vôtre fervante, j'ai reçû trente piftoles, je les garde, c'eft fur nouveaux frais qu'on nous employe, fi cela ne vous accommode pas...

MERLIN.

Mais vous voyez bien...

MARTON.

Oh! je vois bien, je vois bien, tiens, mon enfant, point de mefintelligence parmi les Alliez, cela fait manquer les entreprifes.

MERLIN.

Je crois parbleu qu'elle a raifon. Tout coup vaille, allons, mon maître eft galant homme, il fera les chofes de bonne grace.

MARTON.

C'eft-là le bien prendre.

MERLIN.

En tout cas tu me dédommageras d'ailleurs, Marton, n'eft-ce pas?

MARTON.

Songeons d'abord à nos deffeins, on verra ce qu'on aura à faire.

MERLIN.

Sur cet efpoir-là formons nôtre plan, & fçachons ce que nous avons à faire. Qu'eft-ce

que la tante en question, premierement?

MARTON.

C'est une vieille fille, & de mauvaise humeur par consequent.

MERLIN.

Il faut ôter les miroirs de sa chambre, c'est ce qui la fâche peut-être?

MARTON.

Point du tout, elle se trouve fort jolie, & elle ne se changeroit pas pour une autre.

MERLIN.

A-t-elle le goût François, ou Espagnol?

MARTRON.

Elle est Espagnole par habitude: mais je la crois Françoise par raison.

MERLIN.

Par raison de politique peut être?

MARTON.

Par raison d'amour. Elle veut être mariée, c'est-là sa folie, & c'est ce qui fait qu'elle n'est point fâchée que la Ville ait changé de maître. Les Espagnols reflêchissent trop pour elle, ils se donnoient le temps de la connoître; & à moins qu'on ne l'épouse sans reflexion, elle court risque de n'être jamais époûsée. Il n'y a qu'un étourdi de François qui puisse faire la chose.

MERLIN.

Oüi, vous voulez brusquer les nôces, Madame nôtre tante, oh! par ma foi j'en suis fort aise.

MARTON.

Cela te donne-t-il quelque idée?

MERLIN.

Oh! laisse-moi faire je veux attraper tout son bien, & la faire mourir fille de plus.

MARTON.

Voila de grands desseins au moins.

MERLIN.

Ne te mets pas en peine. Oüi justement... Un des habits de mon maître... Un air de Marquis... L'affaire est dans le sac, j'en suis caution moi.

MARTON.

A vûë de païs je commence à deviner la chose : tu vas devenir Marquis pour duper la tante ?

MERLIN.

Cela est admirable, comme les gens de mérite pénétrent les choses ! Venons à l'Espagnol. Quel homme est-ce ?

MARTON.

Mais que veux-tu que je te dise ? c'est un Espagnol qui s'apelle D. Julien.

MERLIN.

Quelque Officier aparemment ?

MARTON.

Hé vraiment oüi, c'est un Officier de nôtre défunte Garnison justement.

MERLIN.

Et pourquoi n'est-il pas dans le Château comme les autres ?

MARTON.

Pourquoi ? c'est qu'il n'aime pas tant la gloire que sa maîtresse. Il pourroit être tué dans le Château, au pis aller il ne sera que marié dans la Ville : il craint plus la mort que le mariage, Merlin.

MERLIN.

C'est qu'il n'en connoît pas les suites, Marton : mais il ne sera, ni tué, ni marié, j'en réponds, je vais y mettre ordre : prends seulement soin d'avertir mon maître de ce que tu devines, pour moi je me charge du dénouëment, laisse-moi faire. Voici quelqu'un.

MARTON.

C'est nôtre tante, il n'est pas trop à propos qu'elle te voïe.

MERLIN.

Pourquoi non ? cela ne gâtera rien, au contraire cela fondera la chose, & elle me verra si peu, qu'elle ne reconnoîtra pas tantôt mon visage.

SCENE V.

ARAMINTE, MARTON, MERLIN.

ARAMINTE.

QUe vous veut ce garçon, Marton ?

MARTON.

Il ne me veut rien, Madame, c'est vous qu'il demande.

MERLIN.

Oüi, Madame, je venois voir si vous êtes visible ; & puisque je vous vois, je comprens bien qu'oüi, je vais le dire à mon maître.

ARAMINTE.

Et attens, attens mon enfant, qui est-il ton maître ?

MERLIN.

On ne m'a pas chargé d'en dire davantage, Madame : vous êtes visible, cela suffit, je vais rendre réponse.



SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

C'Est le valet de chambre de quelque Officier François, Marton ?

MARTON.

Aparemment, Madame, il ne me l'a pourtant pas dit : mais je l'ai bien jugé à ses allures.

ARAMINTE.

En effet, ces gens-là sont terriblement brusques dans toutes leurs manieres.

MARTON.

Oüi, ils ont un certain feu, une certaine vivacité... Il y a bien de la difference du flegme Espagnol, & de leur étourderie, & nous nous apercevons bien du change, Madame.

ARAMINTE.

Les étourdis ne me déplaisent pas, j'aime la vivacité moi, Marton.

MARTON.

Les gens de réflexion ne sont pas bons pour vous, vous avez raison.

ARAMINTE.

Je ne suis pas trop fâchée que les François soient ici, Marton, nous aurons nouvelle compagnie.

MARTON.

Ma foi, Madame, je les trouve fort jolis gens moi, quelque chose qu'on en dise, & j'ai remarqué qu'il n'y a que les maris de ce païs-ci qui en parlent mal.

ARAMINTE.

Ah ! ma pauvre Marton.

MARTON.

Ah ! ma pauvre Marton, vous avez quelque chose à me dire ?

ARAMINTE.

Je n'ai jamais eû rien de caché pour toi. Mais Marton...

MARTON.

Quoi ! mais ? seriez-vous amoureuse de quelque François ?

ARAMINTE.

Je ne suis amoureuse de personne en particulier.

MARTON.

Ah ? j'entens, vous en voulez à toute la nation, comment diantre !

ARAMINTE.

Je veux devenir Françoise, Marton. Si j'ai differé si long-tems à me marier, ce n'a pas été manque de merite, j'ai toûjours eu bon nombre d'adorateurs, tu le sçais ; je ne me pique pourtant pas d'être belle ; mais sans vanité, j'ai quelques charmes qui ne sont pas indifferens, non de ces attraits enfantins, comme ma niece, mais quelque chose d'heroïque & de majestûeux : n'est-il pas vrai, Marton ?

MARTON.

Tenez-vous un peu que je vous voye en face. Ah ! la belle phisionomie de femme. Tenez, Madame, vous ressemblez à l'Empereur Trajan comme deux gouttes d'eau, vous avez tous les traits d'un grand personnage.

ARAMINTE.

Hé ! dis moi, crois-tu que cela soit capable de captiver une liberté Françoise ?

MARTON.

Capable, Madame ? ils aiment fort les beautez Romaines.

ARAMINTE.

Est-il possible ?

MARTON.

Si vous vouliez seulement vous faire un petit filet de barbe, je répondrois de la chose. Attendez, montrez-moi vôtre main, j'aurai bien-tôt vû ce qui en arrivera.

ARAMINTE.

Est ce que tu te connois à ces choses-là ?

MARTON.

Si je m'y connois ? j'ai été Bohemienne. Ah ! que vous êtes menacée d'une belle fortune, Madame.

ARAMINTE.

Comment ?

MARTON.

Vous serez Marquise & Marquise Françoise, avant qu'il soit vingt-quatre heures.

ARAMINTE.

A quoi vois-tu cela, Marton ?

MARTON.

A quoi je le vois ? il n'y a rien de plus facile à comprendre. Tenez, voyez-vous bien ces deux lignes qui croisent la ligne de vie ? là vers le milieu.

ARAMINTE.

Hé bien ?

MARTON.

Cela s'apelle des lignes de dignitez, Madame, & voila ce qui vous fera Marquise, cela est sûr ; quand vous ne le voudriez pas, il faudroit que cela fût.

ARAMINTE.

J'ai la phisionomie de la main tout-à-fait heureuse, Marton, n'est-il pas vrai ?

MARTON.

On ne peut pas plus.

ARAMINTE.

Mais vraiment je ne te croïois pas si habile, Marton.

MARTON.

Vraiment, Madame, je n'ai quitté Paris que parce que j'étois trop habile ; j'étois accablée du curieux & de curieuses, de filles qui vinoient demander quand elles auroient des maris, des femmes qui vouloient sçavoir quand elles n'en auroient plus. Je commençois même à passer pour un peu sorciere, ma réputation me faisoit des envieux. Je me suis dérobée à ma gloire, & à la renommée, & j'ai tout quitté de peur de trop faire parler de moi.

ARAMINTE.

Je n'avois jamais oüi dire que tu eusses un si beau talent.

MARTON.

Je ne m'en sers que pour mes amis, l'on ne dit pas tout ce qu'on sçait Voila vôtre D. Julien, par exemple, à qui vous voulez donner vôtre niéce.

ARAMINTE.

Hé bien, D. Julien...

MARTON.

Vous croyez que je vous laisserai faire cette alliance-là peut-être ?

ARAMINTE.

Hé pourquoi non ? que veux-tu donc dire ?

MARTON.

D. Julien sera pendu, Madame.

ARAMINTE.

D. Julien pendu ! es-tu folle ?

MARTON.

Il le sera, vous dis-je, car j'y ai regardé C'est pourtant un fort honnête homme, il mourra innocent : mais pour pendu il faut qu'il le

ſoit, je l'ai condamné à cela, & de tous ceux que j'ai pendus en ma vie, il n'en a jamais réchapé un.

ARAMINTE.

Je ne le veux plus voir, Marton, je me garderai bien de lui donner ma niece.

MARTON.

Ce ſont vos affaires. Je vous dis conſcientieuſement les choſes : mais ne lui en parlez point, Madame, il ne faut pas affliger ce pauvre homme.

ARAMINTE.

Ce ſeroit un beau compliment à lui faire, je n'ai garde. Que veut ce petit laquais ?

SCENE VII.

ARAMINTE, MARTON, RICOCHET.

RICOCHET.

C'Eſt D. Julien qui vous demande, ma maraine.

ARAMINTE.

Le petit ſot avec ſa maraine. La viſite de cet homme m'embaraſſe depuis ce que tu m'en as dit, Marton.

MARTON.

Oh ! Madame, il ne faut pas s'effaroucher encore, il ne ſera pas pendu ſi-tôt : mais il le ſera.

SCENE VIII.

D. JULIEN, ARAMINTE, MARTON.

D. JULIEN.

VOus voyez, Madame, ce que peut l'amour ſur un cœur bien fait ; c'eſt lui qui me retient ici quand tous les autres ſont dans le Château.

ARAMINTE.

Il eſt vrai que je ſuis ſurpriſe que vous n'y ayez point paſſé avec vôtre compagnie, Monſieur.

MARTON.

Avec ſa Compagnie, Madame ! il y a deux ans qu'il n'a que trois ſoldats qui lui ſervent quelquefois de laquais, & de valet de chambre.

D. JULIEN.

Il eſt vrai que depuis que je ſuis dans le ſervice j'ai perdu bien de mes gens, Madame.

MARTON.

Les uns ſont morts de faim, les autres de peur, & le reſte de maladie, n'eſt-ce pas Monſieur ?

ARAMINTE.

Taiſez-vous, Marton.

D. JULIEN.

Quand je fis ma Compagnie, je la fis complete, elle a duré tant qu'elle pû. Mais parlons ſerieuſement, Madame, je ſuis tous les jours à la veille d'être tué ſur une bréche.

MARTON.

Oh! vous êtes trop prudent pour cela.

D. JULIEN.

Avant que de m'y exposer je prétens en épousant vôtre niéce, lui assurer tous mes biens, Madame : que deviendroient-ils si je mourois garçon ?

ARAMINTE.

Lui assurer tous vos biens, Monsieur ?

D. JULIEN.

Oüi, Madame, je suis puissamment riche ; il m'est dû vingt années de paye, & des millions de récompense.

MARTON.

La belle ressource pour une veuve !

ARAMINTE.

Ah ! pauvre homme !

MARTON.

Il ne s'attend pas à être pendu.

ARAMINTE.

Hé, Monsieur, dans le dérangement des affaires où nous sommes pouvez-vous songer à des nôces, allez vous renfermer dans le Château, Monsieur.

D. JULIEN.

Je n'aime pas être enfermé, Madame, & je ne trouve pas qu'un homme de cœur doive se cacher derriere des murailles.

ARAMINTE.

Mais enfin, Monsieur...

D. JULIEN.

Mais enfin chacun a son goût, Madame : Pour moi je ne fais jamais rien d'inutile, si le Château est pris, il en faudra sortir, est-ce la peine d'y entrer ?

ARAMINTE.

Vous méprisez furieusement la gloire, Monsieur.

D. JULIEN.

Je ne la méprise point, mais....

MARTON.

La gloire n'est pas bonne à voir de près, Monsieur a raison, elle est'est trop laide.

SCENE IX.

ARAMINTE, D. JULIEN, MARTON, RICOCHET.

RICOCHET.

MAdemoiselle Marton.

ARAMINTE.

Que veut-encore ce petit animal-là ?

RICOCHET.

C'est Mademoiselle Marton qu'on demande !, ma maraine.

ARAMINTE.

Allez voir ce que c'est, Marton.

MARTON.

Je m'en doute à peu près, c'est nôtre homme.

SCENE X.

D. JULIEN, ARAMINTE.

D. JULIEN.

HE' bien, Madame, conclurons-nous ? je ne puis demeurer ici long-temps encore

ne faites pas perdre à vôtre niéce les avantages que je lui veux faire.

ARAMINTE.

D. Julien, je ſuis de vos amies, croirez-vous un conſeil que je vais vous donner en conſcience ?

D. JULIEN.

Quel eſt-il, ce conſeil, Madame ?

ARAMINTE.

Entrez dans le Château, s'il eſt poſſible, & tâchez de vous faire tuër, je vous en conjure.

D. JULIEN.

Vous moquez-vous de moi, Madame ?

ARAMINTE.

Non, je vous parle ſérieuſement, faites-vous tuër, le plûtôt vaut le mieux.

D. JULIEN.

Je n'y comprens rien.

ARAMINTE.

Cela n'eſt pas de vôtre goût peut-être ?

D. JULIEN.

Non par ma foi, Madame, je vous l'avouë.

ARAMINTE.

Quel aveuglement ! ah le pauvre homme !

D. JULIEN.

Mais que veux-tu dire ?...

ARAMINTE.

Je voudrois que vous fuſſiez mort, & qu'il m'en eût couté grand choſe.

D. JULIEN.

Vous voulez me faire perdre l'eſprit, ou vous perdez vous-même, Madame.

ARAMINTE.

Je perds l'eſprit moi, Monſieur ? je pers l'eſprit ? Allez, vous êtes un ingrat qui ne meritez pas les bontez que l'on a pour vous, & dés à preſent je rompts tout commerce.

D. JULIEN.

Madame. ....

ARAMINTE.

Je vous abandonne à vôtre mauvaise destinée.

D. JULIEN.

Elle extravague : voions sa niece.

ARAMINTE.

On lui conseille de se faire tuër de peur d'accident, & il me dit que je perds l'esprit. Je ne serai pas fâchée qu'il soit un peu pendu, il a le cerveau mal timbré.

SCENE XI.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Vivat, Madame.

ARAMINTE.

Qu'est-ce qu'il y a, Marton ?

MARTON.

Voila déja plus de la moitié de mes prédictions accomplies.

ARAMINTE.

Comment ?

MARTON.

Préparez-vous, Madame, à recevoir un Marquis de consequence, qui vient ici vous rendre visite.

ARAMINTE.

Est-ce un joli homme Marton ?

MARTON.

Si c'est un joli homme ? c'est un petit maître.

ARAMINTE.

Et qu'est-ce que c'est que des petits maîtres ?

MARTON.

Il y en a de plusieurs especes : mais ordinairement ce sont de jeunes gens entêtez de leur qualité, badins, folâtres, enjoüez, qui parlent beaucoup & qui disent peu, soupirans sans tendresse, amoureux par conversation, magnifiques sans bien, genereux en promesses, prodigues d'amitiez, inventeurs de modes, & des airs surtout.

ARAMINTE.

Hé quels airs, Marton ?

MARTON.

Des airs à la mode. L'étourderie d'un écolier, la brusque valeur d'un enfant de Paris, fracas d'équipage, tabatieres de quinze differens volumes, gros nœudes d'épée, perpetuel maniement de perruque, distractions continuelles, gestes affectez, éclats de rire sans sujet, mots favoris placez à l'avanture, se piquant d esprit, & de bon goût, & disant quelquefois de bonnes choses par hazard, grands épouseurs sur tout : voila, Madame, ce que c'est que les petits maîtres.

ARAMINTE.

Les jolis gens, Marton ! il en va venir ici un dis-tu ?

MARTON.

Il est à la porte, Madame, dans son carosse.

ARAMINTE.

Suis-je assez bien pour le recevoir ?

MARTON.

On ne peut pas mieux.

ARAMINTE.

Aidez-moi un peu à ranger mes attraits, Marton. Laquais faites entrer ce petit maître.

MARTON.

Le voici, Madame.

ARAMINTE.

Marton, je me meurs: qu'il a bonne mine!

SCENE XII.

ARAMINTE, MARTON, MERLIN *en Marquis.*

MERLIN.

JE me donne au diable, Madame; si je regrette les belles de Paris, puisqu'on trouve en ce pays-ci des adorables comme vous. Comment morbleu elle est toute charmante: oh! palsangbleu je veux faire souche en Flandres, Madame, cela est résolu.

ARAMINTE.

Voila un discours des plus obligeans, Monsieur, & que vous exprimez en terme si forts & si énergiques, que je serois fort embaraslée de vous répondre dans le même stile.

MERLIN.

Dans le même stile? oüi fort bien dans le même stile, que cela est bien dit! La peste m'étouffe, tout l'esprit du monde n'est pas à Paris, on en trouve dans les Provinces.

ARAMINTE.

Il est déja charmé de moi, Marton.

MERLIN.

Mais que vois-je? c'est elle-même, c'est Marton, je ne l'ai pas d'abord reconnuë. Tu as donc fait banqueroute à la France, Marton? A la France banqueroute? ah! tu as deserté, Marton, je te ferai une affaire.

MARTON.

Oh! Monsieur, on ne punit point les desertrices.

MERLIN.

Cela se dévroit, Marton. Une fille de ta force quand elle déserte, fait plus de tort au service de l'Amour, que vingt soldats au service du Roi. Je te perdrois, Marton, si tu n'étois de mes amies.

MARTON.

Je vous suis bien obligée de m'épargner, Monsieur.

ARAMINTE.

Qu'il a d'esprit, ma chere Marton.

MERLIN.

Mille pardons de la petite digression, ma Princesse. Où en étions-nous ? Marton tu as-là une maîtresse incomparable, elle est superlativement aimable. Dieu me damne au moins; Madame je vous aime, je me meurs, Madame, je vous en avertis, Madame, ne me laissez pas mourir, Madame, je vous prie.

ARAMINTE.

Qu'avez-vous, Monsieur ?

MERLIN.

J'ai le cœur vivement attaqué, Madame, je suis frapé-là sur mon honneur, Madame.

ARAMINTE.

Quoi ? Monsieur . . .

MERLIN.

Il n'y a pas de milieu à cela, Madame, il faut que je meure, où que je vous épouse, Madame.

MARTON.

Voila une maladie bien violente, Madame.

MERLIN.

Je prévois que j'en mourrai, Marton.

ARAMINTE.

Te voila fort embarrassée.

MERLIN.

Sauvez-moi la vie, Madame, sauvez-moi la vie.

ARAMINTE

Que les François sont pressans, Marton.

MARTON.

Ils sont tous comme cela. Dès qu'ils voient une belle femme, ils creveroient plûtôt que de ne la pas épouser.

MERLIN.

Oüi, ma Reine, ce sont nos manieres, Marton est une fille qui sçait l'usage.

ARAMINTE.

Mais vraiment cela est extraordinaire, Monsieur; je n'ai pas l'honneur de vous connoître, vous venez ici pour la premiere fois, & vous voulez déja m'épouser.

MERLIN.

Demandez à Marton si ce n'est pas-là l'usage. Nous autres jeunes gens nous aimons les mariages de rencontres.

MARTON.

Et vous trouvez de bons hazards quelquefois.

MERLIN.

Ma Princesse, ma Reine, ma Déesse, je vous parle en conscience, je me meurs d'amour, ou le diable m'emporte.

ARAMINTE.

Mais cet amour est bien prompt, Monsieur?

MERLIN.

Que voulez-vous que je vous dise? c'est un impromptu de vos charmes, un effet de ma destinée.

ARAMINTE.

S'il disoit vrai, ma pauvre Marton.

MARTON.

Je crois qu'il est sincere, & ne vous l'ai-je pas dit, Madame, qu'il falloit absolument que vous fussiez Marquise?

ARAMINTE.

Il faut qu'il y ait là-dedans de la fatalité & mon cœur est dans une agitation qui n'est point du tout naturelle.

MERLIN.

Se pourroit-il, mon adorable.

ARAMINTE.

Un peu de trêve, Monsieur le Marquis, un peu de tréve, je vous en conjure.

MARTON.

Ne tirez plus, Monsieur, ne tirez plus, le cœur de Madame bat la chamade.

MERLIN.

Ah! que je suis malheureux, Marton.

ARAMINTE.

Non, Monsieur le Marquis, non ne vous plaignez point de vôtre destinée; je cede à la mienne, je vous épouse, je me rends à vos empressemens, voi'a qui est fini.

MARTON.

La place capitule, Monsieur, dressons les articles.

MERLIN.

Il n'est pas sous le Ciel un plus infortuné mortel, Madame.

MARTON.

A qui en avez-vous?

ARAMINTE.

On se rend, Monsieur le Marquis, que voulez-vous de plus? on se rend, vous dis-je.

MERLIN.

Hé! ce n'est point assez, Madame, ce n'est point assez.

MARTON.

Comment donc, Monsieur, on capitule & vous n'êtes pas content: est-ce que vous voudriez nous prendre d'assaut de par tous les diantres?

MERLIN.

Ce n'est pas cela, Marton, mais j'ai un cadet qui voudra être compris dans la capitulation?

MARTON.

Vous avez un frere qui est aussi amoureux de Madame.

ARAMINTE.

Mais je ne pourrai jamais vous épouser deux; comment faudra t-il faire?

MERLIN.

Vous ne comprenez pas la chose, ma Princesse, le vieux fou d'oncle avec son testament....

MARTON.

Que parlez-vous d'oncle? de testament? que voulez-vous dire?

ARAMINTE.

Expliquez-vous, Monsieur le Marquis.

MERLIN.

C'est le testament d'un oncle, mon adorable, qui fait obstacle à mon bonheur.

ARAMINTE.

Comment?

MERLIN.

Le maudit oncle! c'étoit un Seigneur tout des plus riches, qui en mourant s'est avisé, pour nos pechez, de nous faire ses heritiers mon frere & moi.

ARAMINTE.

Mais je ne vois pas, Monsieur le Marquis, que ce testament ait rien de commun avec nôtre mariage.

MERLIN.

Ah! il renferme une condition bien terrible, ce vilain testament.

MARTON.

Quelle condition? quoi?

MERLIN.

Il ordonne que les heritiers se marieront tous deux en même jour, sinon celui qui sera le plus pressé, il le desherite.

ARAMINTE.

Mais voila une clause bien extraordinaire.

MERLIN.

Ah! Madame, feu Monsieur mon oncle étoit l'oncle le plus bizarre & le plus héteroclite qu'on ait jamais vû.

ARAMINTE.

Hé ne pourroit-on point faire casser son testament, Monsieur le Marquis?

MERLIN.

Le faire casser! mon incomparable, c'est le testament le plus dur & le moins cassable qu'il y ait en France.

ARAMINTE.

Ah! Marton, que je suis malheureuse.

MARTON.

Attendez, ne vous affligez point, il me passe dans la tête de petites idées qui pourroient bien nous tirer d'embaras, oüi

ARAMINTE.

Qu'imagines-tu, ma pauvre Marton?

MERLIN.

Laissons-là faire, ma Princesse, c'est une fille impayable, & qui a des idées tout-à-fait justes.

MARTON.

Oüi, fort bien, justement, le contrat d'Angelique & de D. Julien est tout dressé depuis quinze jours, il n'y a eu que l'impromptu du siege qui a empêché de le signer.

ARAMINTE.

Hé! bien, Marton?

MARTON.

Il n'y a point d'autre moyen, Madame, vous

avez une niece qu'il faut donner au cadet, vous épouserez l'aîné vous & la condition du testament sera suivie.

MERLIN.

Vous avez une niéce, ma charmante ?

ARAMINTE.

Oüi, Monsieur.

MERLIN.

Hé ! morbleu que ne parlez-vous donc ? voila une affaire consommée, il semble que cela soit fait exprès, mon cadet aime les nieces à la folie.

ARAMINTE.

Mais il n'est peut-être pas en ce pays-ci ?

MERLIN.

Il est allé faire un tour dans mon carosse, il va venir me reprendre.

ARAMINTE.

Quand il viendra qu'on le fasse entrer, Marton.

MARTON.

Et je vais tout d'un temps chercher vôtre Notaire, Madame, afin d expedier les choses.

MERLIN.

Qu'elle a les allures Françoises, vôtre Marton ! les affaires, ne languissent point avec elle.

ARAMINTE.

Voila ma niéce, Monsieur le Marquis.



SCENE XIII.

ARAMINTE, MERLIN, ANGELIQUE, D. JULIEN.

MERLIN.

TUdieu, mon cadet, quel friant morceau: mais voila un Cavalier qui la ſuit, ſi je ne me trompe.

ARAMINTE.

Ah! Monſieur le Marquis, c'eſt un Eſpagnol dont je voudrois bien être débaraſſée.

MERLIN.

Je vous en déferai, Madame, ne vous mettez pas en peine.

D. JULIEN.

Mais rendez-moi du moins une réponſe poſitive, Mademoiſelle je ſerai content.

ARAMINTE.

Ah! que vous prenez mal les momens Monſieur, pour hâter un mariage que l'on a longtemps differé.

D. JULIEN.

C'eſt parce qu'on l'a tant differé, que je preſſe pour le conclure, Mademoiſelle.

MERLIN.

Vous me paroiſſez un importun perſonnage, Seigneur Eſpagnol.

ANGELIQUE.

C'eſt Merlin déguiſé, je penſe.

D. JULIEN.

Vous me ſemblez bien temeraire, Seigneur François, de parler à D. Julien comme vous faites.

MER-

MERLIN.

Sçavez-vous bien, Seigneur D. Julien, puisque D. Julien il y a, qu'il y a ici des fenêtres.

D. JULIEN.

Je n'entens pas ce langage-là, Seigneur François.

MERLIN.

Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire? si vous ne sortez tout à l'heure par la porte, je vous jetterai par la bréche. M'entendez-vous mieux?

D. JULIEN.

Ha, ha, ha, ha.

MERLIN.

Mon petit ami, Monsieur Julien...

D. JULIEN.

Ha, ha, ha, ha, mon petit ami, la fierté vous sied mal, Seigneur François, c'est pourtant l'apanage de nôtre nation que la fierté.

MERLIN.

Par la morbleu, c'est trop de patience, il faut casser la tête a cet animal-là, Madame.

D. JULIEN *s'enfuyant.*

Misericorde.

MERLIN.

Ha, ha, ha, ha.

ARAMINTE.

Vous portez des pistolets, Monsieur le Marquis.

MERLIN.

Non, Madame, ce n'est qu'une lunette d'aproche, avec quoi j'ai fait mourir de peur vingt Espagnols en ma vie: il ne faut pas d'autres armes avec ces gens-là.

SCENE XIV.

ARAMINTE, ANGELIQUE, MERLIN, MARTON.

MARTON.

VOila Monsieur vôtre frere qui arrive. Vôtre Notaire va venir, Madame.

à Angelique.

L'affaire est en bon train, Mademoiselle.

MERLIN.

A propos, ma Reine, vôtre niéce est-elle riche ? dans nôtre famille les aînez ne sont qu'amoureux, mais les cadets sont interessez comme tous les diables.

ARAMINTE.

Cela ne sera point d'obstacle à vôtre honheur, & je donnerai la moitié de tous mes biens à ma niéce.

MERLIN.

Ah ! que vous avez l'ame belle, Madame. Je me donne au diable vous meritiez de naître en pleine Cour de France. Oh ! il faut que dans vôtre famille il y ait eu quelque échapé de François ; vous êtes de bonne race sur ma parole, mon adorable.

ARAMINTE.

Serieusement, Monsieur le Marquis, remarquez-vous dans mes manieres.

MERLIN.

Voici mon cadet, ma Princesse.

SCENE XV.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, MERLIN, MARTON.

MERLIN.

AProchez mon frere cadet, aprochez, & remerciez-moi bien fort, vous êtes plus heureux que ſage; tenez voila une fortune que je vous ai menagée, le cœur vous en dit-il? voyez. Il n'eſt point ici queſtion de bagatelle, il s'agit d'épouſer au moins.

CLITANDRE.

Vous êtes mon aîné, Monſieur, j'ai toûjours fait aveuglement ce que vous avez ſouhaité; mais rien ne m'a jamais tant fait de plaiſir que ce que vous m'ordonnez aujourd'hui de faire.

MERLIN.

Ils ſont bien apris nos cadets: vos niéces ſont-elles auſſi-bien inſtruites, Madame?

ARAMINTE.

Parlez, ma niéce, ce jeune Seigneur vous conviendra-t-il? répondez.

ANGELIQUE.

Quand vous me commandez, Madame, je ne ſçai jamais qu'obéïr: mais aujourd'hui, je vous l'avouë, j'obéïrai ſans répugnance.

MERLIN.

Voila des enfans bien nez, ah! qu'ils feront un heureux ménage! ils ont une complaiſance aveugle, procedons aux contrats, ma Reine,

ARAMINTE.

Voici Monſieur Griffon, mon Notaire.

SCENE XVI.

ARAMINTE, ANGELIQUE. CLITANDRE, Mr GRIFFON, MERLIN, MARTON.

Mr GRIFFON.

SUr ce que Mademoiſelle Marton m'a dit de vôtre part, Madame, je ſuis au plus vîte accouru pour vous rendre mes petits ſervices.

MERLIN.

Il s'agit de faire deux contrats de mariage, Monſieur Griffon.

Mr GRIFFON.

Il y en a déja un tout fait; Monſieur, celui de D. Julien peut ſervir, Mademoiſelle Marton m'a dit de changer ſeulement le nom, & de mettre celui de Monſieur Clitandre, cela eſt fait.

MERLIN.

Qu'elle eſt vive, Madame, cette Marton.

ARAMINTE.

Il y faut ajoûter, Monſieur Griffon, que je donne à ma niéce la moitié de mon bien en faveur de ce mariage.

Mr GRIFFON.

Cela ne ſera bien difficile, Madame.

ANGELIQUE.

Ma chere tante, que je vous ai d'obligation.

MARTON.

Je vous avois bien dit moi que vous aviez une bonne tante.

MERLIN.

Monsieur Griffon, les François sont de grands épouseurs, vous voyez comme la pratique donne deja.

Mr GRIFFON.

Monsieur, ce ne sont pas les Notaires à qui ils font le plus gagner en ce païs-ci.

MERLIN.

Il faut bien que tout le monde vive, Monsieur Griffon.

Mr GRIFFON.

Voila qui est fait, il n'y a qu'à signer.

ARAMINTE.

Donnez vite, Monsieur Griffon, dépêchons: allons tôt, ma niéce, hâtez-vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Je signe aveuglement, mon frere: mais...

MERLIN.

Hé! signe promptement, cadet, signe.

SCENE XVII.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, Mr GRIFFON, MERLIN, MARTON, RICOCHET, LA VERDURE.

ARAMINTE.

QUe veut encore ce petit coquin-là? il ne fait qu'aller & venir.

RICOCHET.

C'est un grand pendart qui demande ce Monsieur-là, ma maraine.

MERLIN.

Comment diantre? c'est un de mes Sergens. Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur de la Verdure? que diable venez-vous faire ici? Quand vous me sçavez en bonne fortune, vous avez bonne grace de me venir détourner?

LA VERDURE.

Pargué, mon Colonel, je vous demande bien pardon; mais nan va bailler une attaque, le Regiment est commandé pour ça, est-ce que vous voudriais qu'il y allât sans vous?

MERLIN.

Mon Régiment est commandé?

LA VERDURE.

Oüi palsangué il l'est.

MERLIN.

Ah tête! ah mort! ah sang! mon Régiment est commandé, & je m'amuse à la bagatelle; adieu, Madame, je n'arriverai pas assez tôt.

ARAMINTE.

Quoi, Monsieur le Marquis, vous me quittez?

MERLIN.

Je suis François, Madame, la gloire m'appelle.

ARAMINTE.

Et vous préférez la gloire à l'amour, Monsieur le Marquis?

MERLIN.

L'amour aura son tour, je vais revenir, Madame, dans le moment même.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ANGELIQUE, LA VERDURE, MARTON.

MARTON.

VOila un Marquis qui aime bien la gloire, comme il court aprés.

ARAMINTE.

Je le suivrai par tout, Marton, ne me quitte pas.

LA VERDURE.

Vous ? morgué où est-ce que vous voulez aller ; alte-là, s'il vous plaît, les personnes de la Ville à l'assaut du Château, têtigué, queu ménage.

ANGELIQUE.

Cela ne seroit pas dans la bienseance, il a raison, ma tante.

ARAMINTE.

Le petit ingrat qui me quitte pour la gloire ; tout autre qu'un François ne feroit pas une action comme celle-là, Marton.

MARTRON.

Ne vous allarmez point, vous allez le voir revenir triomphant, Madame.

LA VERDURE.

Lui, morgué vous ne le reverrez point, il a beau dire.

ARAMINTE.

Je ne le reverrai point ?

LA VERDURE.

S'il en revient la peste m'étouffe, il sera tué, sur ma parole, je m'en vas l'entarrer: serviteur.

SCENE XIX.

ARAMINTE. ANGELIQUE, CLITANDRE, LA VERDURE, MARTON.

ARAMINTE.

IL sera tué, Marton?

ANGELIQUE.

Ma chere tante!

ARAMINTE.

Vous êtes bien contente vous, ma niéce, on ne vous abandonne point pour courir aprés la gloire.

CLITANDRE.

Je ne suis pas commandé, Madame, mon Regiment est de la garnison.

SCENE DERNIERE.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, MERLIN *en soldat*, MARTON.

MERLIN.

GRande, grande nouvelle, que je vous apporte, Monsieur.

CLITANDRE.

Qu'y a-t-il, Monsieur Jolicœur?

MERLIN.

Le Château capitule, Monsieur.

CLITANDRE.

Le Château capitule!

MERLIN.

Monsieur le Marquis vôtre frere m'envoye vous le dire.

ARAMINTE.

Il n'ira donc point à l'assaut? je respire, Marton.

MERLIN.

Non, Madame, il n'ira point à l'assaut? le voilà qui part pour l'Allemagne.

ARAMINTE.

Comment?

CLITANDRE.

Mon frere va en Allemagne?

MERLIN.

Oüi, Monsieur, la gloire y appelle.

ARAMINTE.

Oh! pour le coup, elle a beau l'appeller, il ne partira point qu'il ne m'ait épousée.

MERLIN.

Il ne peut vous épouser qu'à son retour. Il m'a dit de faire tenir le contrat tout prêt, il vous épousera en repassant, Madame.

ARAMINTE.

Il ne m'épousera qu'en repassant? je suis trahie, & j'en mourrai.

CLITANDRE.

Suivons-là pour la consoler.

MERLIN.

Hé bien, Marton?

MARTON.

Tu n'expedies pas mal une intrigue.

MERLIN.

Nous faiſons tout en Impromptu, nous autres. M'aimes-tu, dis?

MARTON.

Si je t'aime? & le moyen de s'en défendre!

MERLIN.

Encore autre Impromptu, je t'épouſe; & vivent les François, Marton, il n'y a ni Villes, ni femmes qui leur réſiſtent.

FIN.

LES

VENDANGES,

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le 30.
Septembre 1694.

ACTEURS.

LUCAS, riche Vigneron.

MARGOT, Femme de Lucas.

CLAUDINE, Niéce de Lucas.

ERASTE, Amoureux de Claudine.

LOLIVE, Valet d'Erafte.

LE COLLECTEUR.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeufes.

La Scene eft à Bourgenville, auprès de Mantes.



LES VENDANGES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.


U'EST-ce donc que tu as, Claudine ? u es bien de mauvaise humeur, mon nfant.

CLAUDINE.

Tenez ma tante, voulez-vous que je vous dise ma pensée ? je ne suis point contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'es pas contente ? tu es donc folle ? & tu es la premiere, à qui ça fasse peur.

CLAUDINE.

Je fis la premiere, si vous voulez : si mon oncle me vouloit faire plaisir....

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUDINE

Il romproit tout net ce mariage-là, ma tante

MARGOT.

Mais voirement, fille, tu perds l'esprit. On te baille un Collecteur, le cocq du Village : il nous a rabatu vingt écus de taille, pour t'avoir, & tu veux que je ly manquions de parole ?

CLAUDINE.

Oüi fort bien, ma tante, vous me donnez donc pour vingt écus ? je vous suis bien obligée ! oh ! je vaux davantage, s'il vous plaît, & quand mon oncle me dévroit tuër, je ne serai jamais la femme du Collecteur.

MARGOT.

Hé ! de quoi t'avises-tu de dire ça si tard ? tu le voulois bien il n'y a que deux jours, j'allîmes ensemble à Paris acheter les étoffes ; on s'est mis en dépense.

CLAUDINE.

Hé bien, ma tante, vela justement ce que c'est, puisqu'il faut vous le dire, je n'avois jamais été à Paris ; vous m'y avez menée, je ne veux plus du Collecteur.

MARGOT.

Le beau raisonnement, elle ne veut plus du Collecteur, parce qu'on l'a menée à Paris, quelle cervelle !

CLAUDINE.

Oh ! je l'ai fort bonne, & je ne prétens pas toute ma vie n'être qu'une paysanne moi.

MARGOT.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Je veux devenir Madame, afin que vous le sçachiez.

MARGOT.

Devenir Madame, misericorde ! ah le vilain Paris, on dit bien vrai que l'air de ce païs-là ne vaut rien pour les jolies filles de Village,

CLAUDINE.

Ma chere tante, laiſſez-moi devenir, Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé ! comment feras-tu, malheureuſe, pour te faire Madame ?

CLAUDINE.

N'êtes-vous point traîtreſſe ? je vous le dirai, ma tante : mais ſi vous jaſez. . . .

MARGOT.

Je ne jaſerai point, dis.

CLAUDINE.

Vous vous ſouvenez bien de cette grande boutique dans cette grande ruë où vous achetâtes du brocard pour me faire une jupe.

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien, ma tante, il y avoit un beau jeune Monſieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardît tant ?

CLAUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit, ma tante, ce n'étoit pas vous ; & tenez je ſuis ſûre qu'il étoit plus aiſe de me voir, que toutes les Madames qu'il a jamais vûës.

MARGOT.

Mais il ne nous diſit mot, Claudine. . .

CLAUDINE.

C'eſt qu'il n'oſoit pas à cauſe de vous : mais il nous a fait ſuivre, & depuis ce matin il eſt dans le Village.

MARGOT.

Oh ! mon enfant, je ſommes perduës.

CLAUDINE.

Point ma tante, il me veût faire Madame ; je lui ai déja parlé, c'eſt lui qui me l'a dit

MARGOT.

Il se moque de toi.

CLAUDINE.

Point, vous dis-je. Voici mon oncle, ne lui parlez de rien, quand il n'y sera plus je vous dirai encore autre chose : mais si vous êtes une causeuse, vous ne sçaurez plus rien.

SCENE II.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

OH ça ! Margot, tu étois avec nôtre niece, morgué dis donc ? depuis queuques jours à qui en a-t elle ? Elle enrageoit d'être fille ; elle n'avoit pas tort ; elle avoit la rage d'être mariée, on la marie, & elle enrage encore : Il faut qu'elle soit bien enragée cette creature-là.

MARGOT.

Tiens Lucas, veux-tu franchement que je te dise la chose !

LUCAS.

Pargué tu me feras plaisir, car je n'y entens goute.

MARGOT.

Mais ça te fâchera peut-être ?

LUCAS.

Bon, palsanguenne est-ce que rien me fâche ? dis.

MARGOT.

Elle a peur d'être malheureuse en ménage.

LUCAS.

Hé ! pourquoi malheureuse ?

MARGOT.

Que sçait on ? ce Collecteur est peut-être un yvrogne comme toi ? comprens-tu, Lucas ?

LUCAS.

N'est-ce que ça ? la vela bien malade !

MARGOT.

Assûrément, est-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & à ma mere, de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire ?

LUCAS.

Oh ! pour ça, Margot, vous êtes une ingrate ; car je remarcie tous les jours nôtre Curé de m'avoir marié moi.

MARGOT.

Tu crois te moquer, mais...

LUCAS.

Je ne me moque point, vous êtes une fort jolie femme, Margot, mais vous n'êtes pas bonne.

MARGOT.

Je ne sis pas bonne, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tu me fais toûjours quelque piece, & stanpendant çà n'y fait rian, je t'aime assez comme ça ? je t'aimerois trop si tu étois meilleure, & les maris qui aimont trop leurs femmes ne s'en trouvons pas mieux le plus souvent. Tiens, Margot, ta mauvaise humeur me fait quelquefois plaisir, le diable m'emporte.

MARGOT.

C'amon voirement, tu te soucies bien de quelle humeur je sis, tu ne songes qu'au vin.

LUCAS.

Pargué, c'est mon métier de le faire venir ; Margot, il faut bien que j'y songe, il est bien raisonnable que j'en boive.

MARGOT.

Hé bien ! mais que n'en bois-tu chez toi ? tu es puis le matin jusques au soir au cabaret.

LUCAS.

Oh ! pour ça, Margot, ce n'est pas ma faute, c'est la tienne.

MARGOT.

C'est la mienne !

LUCAS.

Oüi, tu n'aime pas le monde, je connois trop de gens, & tu es fâché que j'aie des amis toi, Margot.

MARGOT.

Vela de beaux contes, tu as des amis, mais tu payes toûjours.

LUCAS.

C'est pour qu'ils m'aimiont davantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoissance, & moi je paye pour entretenir l'amitié, ça n'est-il pas juste ?

MARGOT.

Fort bien, ne vas-tu pas t'ennivrer encore aujourd'hui ?

LUCAS.

Ecoute Margot, je fons demain vendange, vela le vin nouveau, il faut vuider le vieux, j'ons besoin de futailles.

MARGOT.

Oüi fort bien, & le cousin Dubois s'enyvrera à tes dépens pour entretenir connoissance.

LUCAS.

Chut Margot, ne parle de lui qu'avec respect, c'est le Docteur du païs, que le Cousin Dubois. Tu me fais songer qu'il m'attend pour une petite affaire, je vais lui payer pinte.

MARGOT.

Quoi ?

LUCAS.

Paix, Margot, ça me baillera de l'esprit, laisse ça:

MARGOT.

Que veux-tu dire?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'esprit comme d'abreuver des gens qui en avont; il y a tout plein de parsonnes riches qui s'en trouvont bien, & quoi qu'ils ne disions de bons mots que par bricolle, stanpendant, Margot, nan les admire. Mais que demandont ces gens-ci? vela des garçons de bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire?

SCNE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE, LOLIVE *en Paysans*.

LOLIVE.

A Vôtre phisionomie brillante & enluminée, il n'est pas mal-aisé de deviner que vous êtes Monsieur Lucas.

LUCAS.

A vôtre sarvice de bian bon cœur.

ERASTE,

C'est le bruit de vôtre réputation, Monsieur Lucas, qui nous attire en ce pays-ci.

LUCAS.

Ma réputation, Margot?

MARGOT.

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est ce Monsieur de Paris qui veut faire Claudine Madame.

LOLIVE.

Il est vrai pour cela que la réputation de Monsieur Lucas est extrêmement en réputation & Monsieur Lucas a la réputation d'avoir toûjours le meilleur vin de France, aussi je meurs d'envie d'en boire, ou le diable m'emporte.

LUCAS.

Vous ne me sçauriez faire plus de plaisir, Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'on en apporte à ces Messieurs.

MARGOT.

La niece Claudine n'est pas menteuse. Il ne faut rien dire.

SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, LOLIVE.

ERASTE.

Ce n'est pas la seule envie de goûter vôtre vin, qui nous fait vous rendre visite : nous venons voir comment vous le faites, Monsieur Lucas, vous êtes dans le temps des Vendanges.

LUCAS.

Palsangué vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain Mais qui êtes-vous, s'il vous plaît ? vous avez bonne mine franchement, & je n'ons point de garçons dans le Village qui en approchiont.

ERASTE.

Quand nos habillemens ne suffiroient pas à nous faire connoître, il seroit difficile de cacher nôtre condition ? pour vous parler franchement, nous sommes nez comme vous l'un &

l'autre en bonne & franche paysanterie.

LUCAS.

Oh ! bian pargué, je vous en aime mieux. Touchez donc-là sans façon, freres ; je vous ai pris d'abord pour des apprentifs Conseillers qui venont pendant les vacances faire les libartins dans les Villages.

ERASTE.

Nous ? nous sommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjoüir. Nous aimons le bon vin préférablement à toutes choses : mais comme nous nous ferions un scrupule d'en boire, si nous n'aidions pas à le faire, c'est pour cela que nous venons vous offrir nos services.

LOLIVE.

Nous avons la conscience fort délicate, & nous voulons gagner le vin que nous bûvons nous autres.

LUCAS.

Margué je sis comme vous, je me baille de la peine pour le faire venir, mais j'en veux boire à proportion.

LOLIVE.

Il n'y a rien de plus juste.

SCENE V.

LUCAS, ERASTE, LOLIVE, MARGOT *avec un pot & des verres.*

LUCAS.

OH bian donc, sans sarimonie, vela le lait dont je nous nourissons : à vôtre santé.

LOLIVE.

Grand merci.

LUCAS.

Hé bien qu'en dites-vous ? il eſt de nôtre cru.

ERASTE.

Voila d'excellent vin, Monſieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaiſir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

LUCAS.

Oh, palſangué je vous bouterons à même, mais combien voulez-vous gagner par jour, s'il vous plaît? quelque bonne mine que vous ayez, je ne veux pas bailler un ſou d'avantage, je vous en avertis : la mine ne ſert rien en Vendange ; & les perſonnes qui ont la meilleure façon, ne ſont pas toûjours ceux qui faiſont le plus de beſogne.

ERASTE.

Nous ne ſommes point intereſſez, vous avez de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les Vendanges, nous ne vous demandons point autre choſe.

LUCAS.

Palſangué vous êtes de braves gens : touchez-là, c'eſt une choſe faite.

LOLIVE

Mais nous gîterons auſſi chez vous, Monſieur Lucas.

LUCAS.

Je l'entens bien comme ça, la grange eſt grande, j'ons de la paille fraîche. Les nuits ſont un tantinet froides : mais quand j'aurons bien bû, j'aurons la poîtrine chaude, c'eſt le plus principal; n'eſt-ce pas.

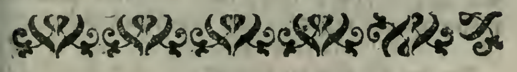
ERASTE.

Aſſurément.

LUCAS.

Oh ça, j'ai une petite affaire avec le couſin Dubois, je vais la terminer, & je reviens

vous joindre; en attendant vela notre minagere qui a les clefs de la cave, si le vin vous duit ne l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ça me feroit bien rire.



SCENE VI.

ERASTE, LOLIVE, MARGOT.

LOLIVE.

SI Madame Margot étoit d'humeur à se mettre en train, il y auroit presse à boire avec elle.

MARGOT.

Pas tant que vous croyez, jé n'avons pas le vin tendre.

ERASTE.

Monsieur Lucas est bien-heureux d'être le mari d'une si aimable personne.

MARGOT

Oh! voirement vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mari de nôtre niéce Claudine.

ERASTE.

Lolive.

LOLIVE.

On vous reconnoît, Monsieur.

MARGOT.

L'autre jour dans cette grande boutique, vous ne me regardîtes presque pas, & Claudine me l'a fort bien sçû dire.

ERASTE.

Oh! pour cela mon cœur & mes regards étoient également partagez entre l'une & l'autre, je vous assure.

MARGOT.

Point, point, vous trouvîtes Claudine la plus gentille, & franchement vous avez raison. Oh je sis bien changée en ménage : si vous m'aviez vûë quand j'étois fille, vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine, oüi.

LOLIVE.

Par ma foi fille ou femme, je vous trouve de fort belle regardure moi, & si vous voulez pendant que mon maître regardera Claudine... car c'est-là mon maître afin que vous le sçachiez, & je ne suis que le valet de chambre de ce païsan-là au moins.

MARGOT.

Oh ! vraiment je vous ai bien reconnu tous deux : mais avec tout ça, il n'est pas si genti avec sthabit-là, qu'avec sti qu'il avoit l'autre jour, & je ne m'étonne pas si nos filles aimont mieux les Monsieux de Paris, que les garçons de Village ; stanpendant, comme vous voiez, au pourpoint prés, c'est bien la même chose.

LOLIVE.

Assurément.

MARGOT.

Ecoutez vous avez bien fait de ne point venir ici avec un habit de Monsieu, on en eût marmuré ; & quoique Lucas ne soit pas défiant, il ne vous eût jamais pris pour travailler à nos vaignes.

LOLIVE.

Oh ! diable s'il sçavoit quelle espece de Vendangeurs nous sommes, nous ne coucherions pas dans la Grange, sur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Oh çà, ma chere Margot, puisque vous avez deviné la passion que j'ai pour vôtre niéce, je

veux

veux bien vous en faire confidence, sûr que vous ne refuserez pas de m'y rendre service.

MARGOT.

Hé! comment vous rendre service? Quand on aime les parsonnes, c'est pour le mariage, ou pour autrement: si c'est pour autrement que vous aimez Claudine, je sis vôtre servante, ça ne se peut pas: si c'est pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage? que voulez-vous dire?

LOLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce sera vôtre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc, Margot, je vous prie.

MAROT.

Est-ce que Claudine ne vous l'a pas dit?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien tenez, la vela, qu'elle vous le dise

SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, LOLIVE.

ERASTE.

Vous voyez, aimable Claudine, un homme que vôtre tante met au desespoir.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'il y a donc? est-ce qu'elle vous

gronde ? a-t-elle dit quelque chose à mon oncle?

ERASTE.

Elle me veut persuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moi.

CLAUDINE.

Hé pourquoi mentez-vous, ma tante ? vous êtes traîtresse, je m'en étois bien doutée vraiment.

MARGOT.

Qu'est-ce que ça signifie, je suis traîtresse ? N'es-tu pas promise au Collecteur, que veux-tu dire ?

ERASTE.

Vous-êtes promise à quelqu'un, Claudine ?

CLAUDINE.

Qu'est-ce que cela fait ? je ne suis pas livrée; vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la dispute.

ERASTE

Oh ! pourvû que vous y consentiez, Claudine, je me moque de ses prétentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

LOLIVE.

Oh ! qu'à cela ne tienne, j'ai dans la tête une petite idée pour faire faire à Monsieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Oüi, laissez-les faire seulement, ma tante, les Messieurs de Paris ne sont pas des bêtes.

MARGOT

Lucas est diablement entêté. Il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au cabaret, je n'en sçaurois venir à bout. Quand il s'est mis quelque chose en tête, rien ne l'en fait démordre.

CLAUDINE.

Oh ! vraiment, mon oncle n'aime pas tant le Collecteur que le cabaret, ma tante, il y a bien à dire.

LOLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je prétens aussi par le même moyen lui faire passer le goût du cabaret, ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ça vous ferez une belle cure.

LOLIVE.

Je le ferai, vous dis-je, pourvû que de vôtre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire ! j'avalerois de la poison pour corriger Lucas, tant je l'aime.

LOLIVE.

Dites-moi un peu avant toutes choses, est-il jaloux, Monsieur Lucas.

MARGOT.

Jaloux ? non, je ne lui baille pas sujet de l'être.

LOLIVE.

Tant pis vraiment, il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne ? à Dieu ne plaise, c'est bien assez qu'il soit yvrogne.

LOLIVE.

L'un le corrigera de l'autre, laissez-moi faire.

MARGOT.

Hé bien, que faut-il que je fasse ?

LOLIVE.

Que vous lui donniez de la jalousie. Un peu de jalousie guerit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez, un peu ce n'est guéres, & comme les

parſonnes de Village ſont malaiſiées à émouvoir ; m'eſt avis qu'il faudroit que la médecine fût forte.

LOLIVE.

Cela dépendra de vous, vous êtes la maîtreſſe.

CLAUDINE.

Mais de quoi ſervira cette jalouſie-là ? pour m'empêcher d'épouſer le Collecteur ?

LOLIVE.

Comment, de quoi elle ſervira ; je veux qu'elle vous faſſe épouſer mon maître.

ERASTE.

Je ne comprens point ton deſſein.

LOLIVE.

Je vous les ferai comprendre, que Margot faſſe ſemblant ſeulement d'être éperduëment amoureuſe de vous, je répons du reſte.

CLAUDINE.

Comment ſemblant ? s'ils alloient s'aimer tout de bon, je ne veux pas de ce ſemblant-là moi, cherchez quelqu'autre choſe.

MARGOT.

Paix, tais-toi, voici le Collecteur.

CLAUDINE.

J'ai bien affaire de lui, qu'il ſe proméne.

MARGOT.

Garde-toi bien de lui faire la mine, il eſt ſoupçonneux, il ſe douteroit de quelque choſe ; & vous, promenez-vous à l'entour d'ici, ſans faire ſemblant de nous connoître.



SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE, LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

SArviteur, nôtre tante, ou peu s'en faut; car il ne s'en faut plus que de petites ſarimonies que je voudrois bien qui fuſſiant faites: nôtre oncle Lucas veut remettre ça aprés Vendanges, ce n'eſt morgué pas de mon avis au moins, Claudine: mais palſangué qu'eſt-ce donc que vous avez? eſt-ce que vous êtes fâchée d'attendre? vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire? je ſerons mariez quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons-lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je lui réponde; rien ne preſſe.

LE COLLECTEUR.

Si-fait pargué, je ſuis hâté, moi. J'aurons bien de la joye quand je ſerons tous deux dans nôtre ménage.

CLAUDINE.

Nous n'y ſommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au-moins, Claudine, il faut ſonger dés à preſent à bien élever les enfans que je ferons, s'il vous plaît.

CLAUDINE.

Quel animal?

LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde quand elles seront grandes à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDINE.

Oh pour cela, je crois que c'est un enfer que le mariage, quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR

Vraiment j'ai vû mon pere & ma mere se battre comme des enragez, parce qu'ils ne s'aimions pas quand ils s'épousirent.

CLAUDINE.

Je n'y puis plus tenir, ma tante.

MARGOT.

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois, j'ai reçû plus de deux cens coups de poing en ma vie, en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne si par malheur vous êtes fils de vôtre pere, vela une belle esperance pour nôtre niece!

LE COLLECTEUR.

Oh! je ne nous battrons pas nous, car je nous aimerons. Quels plaisirs j'aurons quand je serons grands-peres!

CLAUDINE.

Vous avez raison, c'est le bel âge.

LE COLLECTEUR.

Je ne mourrai jamais content, que je n'aions marié les enfans de nos petits-enfans. Je veux morgué vivre long-tems moi, Claudine. Mais qu'avez-vous donc encore un coup, vous êtes chagraine?

MARGOT.

Ecoutez, plus on lui dit qu'elle l'est, plus

elle la devient : laissez-la en repos.

LE COLLECTEUR.

Mais palsangué vela qu'est étrange : ce qui est differé n'est pas perdu ; elle m'aura, pourquoi se chême-t-elle ? oh bian morgué je veux la réjoüir. Il y a sous l'Orme des Hauts-bois & des musettes qui faisont danser nos Vandangeurs : je vas les querir : je veux pour la divertir qu'ils veniant danser avec elle. Sans adieu, ma tante.

SCENE IX.

MARGOT, CLAUDINE.

CLAUDINE.

IL a bien fait de s'en aller, car je m'en serois allée moi.

MARGOT.

St, st, le Collecteur n'y est plus, rapprochez.

SCENE X.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, LOLIVE.

ERASTE.

QUe j'ai souffert pendant cet entretien, belle Claudine, & qu'il est cruel de ceder un seul moment de vôtre conversation à un rustre comme celui-là.

CLAUDINE.

J'en ai pensé mourir de chagrin, cet homme-

là m'est insuportable ; & depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez, je les hais encore bien davantage. Que ses discours m'ont ennuyée !

LOLIVE.

Pour vous dédommager de cet ennui, allez faire ensemble un tour de jardin, cette conversation ne vous ennuyera pas tant que l'autre.

CLAUDINE.

Mais quoi seule...

LOLIVE.

Mon maître est sage, & vôtre tante ira vous rejoindre.

SCENE XI.

MARGOT, LOLIVE.

LOLIVE.

OH ça, Madame Margot, il faut ici de la résolution

MARGOT.

A propos de quoi de la résolution?

LOLIVE.

Il faut risquer que Lucas vous frote pour rendre service à vôtre niéce.

MARGOT.

N'est-ce que ça ? vela bien de quoi! je nous sommes déja frotez plus de cent fois depuis que je sommes en ménage, que faut-il faire ?

LOLIVE.

Paroître bien amoureuse de mon maître : mais il est question d'outrer la chose, au hazard d'être rossée comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous ? c'est-moi qui rosse Lucas, vous dis-je.

LOLIVE.

Je vous en félicite.

MARGOT.

La darniere fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit sur une bancelle : un de mes camarades & moi je lui attachîmes les bras & les jambes, & je le frotîmes comme tous les diables.

LOLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachîmes quand il dormit, & le lendemain je lui fimes accroire qu'il avoit révé.

LOLIVE.

La peste quelle dessalée !

MARGOT.

J'entends Lucas.

LOLIVE.

Laissez-moi préparer la chose, & allez trouver mon maître : nous venons de convenir ensemble du personnage qu'il faut que vous fassiez, il vous fera répéter vôtre rôle.

SCENE XII.

LOLIVE, LUCAS.

LUCAS *à demi yvre.*

La, la, la, la, la.

LOLIVE.

Monsieur Lucas, se porte un peu mieux que quand il nous a quittez.

LUCAS.

Ah, ah, Monſieur le Vendangeur, vous vela tout ſeul, où eſt vôtre camarade ?

LOLIVE.

Je ne ſçai, il eſt avec vôtre ménagere Margot, & avec cette niece que vous allez marier je penſe ; pour moi qui n'aime que le vin, je laiſſe-là les femmes.

LUCAS.

Pargué je vous aime bien de cette humeur-là: Auſſi c'eſt une méchante engeance que les femmes.

LOLIVE.

Aſſurément.

LUCAS.

Tenez morgué, pour avoir ſeulement rêvé de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups, croiriez-vous cela ?

LOLIVE.

Cela eſt admirable.

LUCAS.

Oh ! c'eſt une méchante carogne que Margot ; elle me fait enrager à la maiſon, auſſi en revanche quand je n'y ſuis pas, & franchement je n'y ſuis guéres, je m'en baille à cœur joye.

LOLIVE.

Vous faites fort bien.

LUCAS.

Quelque ſot ſe fâcheroit contre elle ; mais moi point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de tout ; ſans ſouci, c'eſt-là ma deviſe, & vela ma chanſon : acoutez.

Quand Margot fait la diableſſe,
J'ai pour m'en garer un bon ſecret,
Je m'en cours droit au cabaret,
Où jn'engendre point de triſteſſe,
Et jn'entends point le bruit qu'elle fait;

Ah! morgué l'heureuse maniere ?
N'est-ce pas avoir bon esprit,
Que de sçavoir mettre à profit
Les défauts de sa minagere ?

Hé bien morgué, qu'en dites-vous ? n'est-ce pas l'entendre : c'est le cousin Dubois qui a fait la chanson, n'est-elle pas drôle ?

LOLIVE.

Oui vraiment, cela est admirable, comme toutes choses ont deux faces ?

LUCAS.

Comment donc deux faces ?

LOLIVE.

C'est que Margot a un cousin, qui de son côté a fait aussi pour elle une chanson à peu prés sur les mêmes rimes que la vôtre.

LUCAS.

Margot, a un cousin qui a fait une chanson ?

LOLIVE.

Oüi parbleu, je vais vous la dire.

Si-tôt que Margot querelle,
Lucas en mari discret,
Pour éviter noise avec elle,
S'en court tout droit au cabaret,
Et le Galant vient voir la belle,
Lucas n'a-t'il pas un beau secret ?

Il changera sa maniere,
S'il m'en croit.
Une femme peut tout faire
Pendant que son mari boit.

Hé bien, Monsieur Lucas, que vous en semble :

LUCAS.

Parguenne je ne connois point ce cousin-là ; mais sa chanson en a menti, il ne viant point

de galant voir Margot ; elle est diablesse, mais elle ne m'en baille point à garder, je bouterois ma main au feu pour elle.

LOLIVE.

Vous auriez chaud, Monsieur Lucas, ne jurez de rien, elle ne vous croit pas si prêt à revenir : cachons-nous un peu, nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez sçavoir.

SCENE XIII.

LOLIVE, LUCAS *cachez*, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

ALlez, vous êtes pire qu'un loup çarvier ; de me vouloir faire un tour comme sti là.

LOLIVE.

Monsieur Lucas, hem ?

LUCAS.

C'est vôtre camarade le Vendangeux qui lui a fait piéce, car elle pleure.

MARGOT.

Baillez-moi queuque bonne raison du moins. Pourquoi vous marier ; Pourquoi ne m'aimer pas moi qui vous aime tant.

LUCAS.

Comment donc morguenne, qu'est-ce que ça signifie ?

LOLIVE.

La chanson n'a pas trop menti, Monsieur Lucas,

LUCAS.

Il faut voir, baillons nous patience.

MARGOT.

Vous ne me répondez non plus qu'une souche, cœur dur, cœur ingrat, cœur parfide.

LUCAS.

La carogne! où diable a-t-elle pêché ce jargon, & queu temps prend-elle pour l'apprendre?

LOLIVE.

Le temps que vous passez au cabaret, Monsieur Lucas.

MARGOT.

Dis-moi donc quelque chose, ou je t'étranglerai, serpent.

ERASTE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LUCAS.

Tâtigué comme elle le bourre, vela une Maîtresse femme, n'est il pas vrai?

LOLIVE.

Oüi vraiment.

MARGOT.

Tu es bien heureux que je t'aime autant que je fais, je t'aurois déja dévisagé pour ta perfidie.

LUCAS

Al'e le relance tout comme moi, je ne sis pas le seul, Dieu marci. Queu diablelle! le vela morgué bian embarrassé.

LOLIVE.

Oüi vraiment, & vous ne l'êtes guéres vous.

MARGOT.

Inhumain que tu es!

ERASTE.

Ma chere Madame Margot, vous avez beau m'aimer cela n'a rien de solide: il faut que je songe à un établissement, permettez de grace....

MARGOT.

Madame Margot ! tu m'apelles Madame, & tu en tutayes d'autres à ma barbe, barbare ?

LUCAS.

Barbe, barbare ! où prend-elle tout ce qu'elle dit, cette mâsque-là ?

ERASTE.

Que voulez-vous que je fasse ? Monsieur Lucas me reçoit chez lui, il me fait boire de son vin, il me donne sa grange, il me retient pour travailler à ses vignes, Madame Margot, je suis honnête homme.

LUCAS.

Il a morgué raison, ce n'est pas sa faute.

MARGOT.

Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point; cela se peut-il imaginer, tygre ?

LUCAS.

Tygre ! Je m'en vais morgué me montrer, elle le débaucheroit peut-être à la fin, si on la laissoit faire.

LOLIVE

Voila l'affaire en assez bon train ; allons faire venir Claudine pour le dénoûment.

SCENE XIV

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

Ne te marie point si-tôt, petit monstre, ne te marie point, Lucas mourra, c'est un yvrogne, je nous marierons ensemble.

LUCAS.

Margot,

MARGOT.

C'est un sac à vin qui faut qu'il créve.

LUCAS.

Hola donc, Margot.

MARGOT.

Si je puis une fois l'entarrer, dés le lendemain je serai ta femme.

LUCAS.

Je me donne au diable si tu m'entarres, je me porte à marveilles : me voilà, Margot, regarde-moi donc

MARGOT.

Ah ! c'est vous, nôtre homme, j'en sis bian aise.

LUCAS.

Hé ! j'en suis morgué bien fâché moi. A qui en as-tu donc ? je crois, Dieu me pardonne, que tu rêves comme je rêvis l'autre jour, Margot ?

MARGOT.

Non vraiment je ne rêve point. Tiens, Lucas, voila un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur, il me l'emporte : est-ce que tu souffriras ça, mon pauvre Lucas ?

LUCAS.

Non morgué, je ne le souffrirai pas, je veux qu'il te le rende.

MARGOT.

Oh ! non, non, puisque je lui ai baillé, je ne veux point le reprendre.

LUCAS.

Mais je me donne au diable, Margot, tu n'y songes pas ; me vela, te dis-je, je suis ton mari, tu me reconnois, & tu vas toûjours le même train.

MARGOT.

Il ne m'aime point, Lucas, & je l'aime plus que ma vie.

LUCAS.

Mais tais-toi donc, Margot, il ne faut pas que je sçache rien de ça moi: N'as-tu point de honte ?

MARGOT.

Non je n'en ai point, je veux que tout le Village le sçache moi, il me fait piece; mais j'aurai la consolation de m'en plaindre.

LUCAS.

Mais palsangué, Margot, vela le Collecteur: es-tu folle ?

SCENE XV.

LE COLLECTEUR, LUCAS, MARGOT, ERASTE.

LE COLLECTEUR.

OH palsanguenne vela la bande joyeuse, les Vendangeux, & les Vendangeuses venont sur mes talons, j'allons nous divartir comme des Princes.

MARGOT.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh! oh, qu'est ce que c'est donc que ça, Monsieur Lucas

LUCAS.

Ce n'est rien, ce n'est rien, ne prenez pas garde à ça Quand Margot se met des folies dans la tête, il faut que ça l'y passe.

LE COLLECTEUR.

Tâtigué queux folies !

MARGOT.

Ce ne sont point des folies, je n'aime que lui, il a mon cœur, & tant que j'aurai queuque esperance de devenir veuve, je ne veux point qu'il se marie.

LE COLLECTEUR.

L'esperance d'être veuve, Monsieur Lucas.

LUCAS.

Morgué, que voulez-vous que je fasse ? je suis trop bon ; il faudroit la battre, je sçai bien ça.

LE COLLECTEUR.

Comment morguenne, y a-t-il tant de façons ; c'est ce drôle là qu'il faut assommer, baillez-moi une fourche.

ERASTE *lui presentant un pistolet.*

Doucement, Monsieur le Collecteur.

LE COLLECTEUR & *Lucas.*

Des pistolets, allarme, allarme.

ERASTE

Si vous faites le moindre bruit ; je tuërai quelqu'un.

LE COLLECTEUR & *Lucas.*

Misericorde.

SCENE DERNIERE.

LUCAS, MARGOT, LE COLLECTEUR, LOLIVE, CLAUDINE, ERASTE.

LOLIVE *le pistolet à la main.*

Le premier qui branle, je fais maine basse.

LUCAS.

Morgué queux Vendangeux ! la peste.

ERASTE.

Mon pauvre Monsieur Lucas, je suis fâché de cette avanture. Je suis homme de condition, j'aime vôtre niece: mais dans la vûë de l'épouser.

LE COLLECTEUR.

C'est Claudine à qui ils en voulont!

LOLIVE.

Paix, taisez-vous, Monsieur le rustre.

ERASTE.

Je me suis introduit chez vous sous ce déguisement: vôtre femme a pris de l'amour pour moi? vous êtes malheureusement témoin d'une scéne un peu fâcheuse, je vous l'avouë: consentez que j'épouse Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

MARGOT.

Est-ce que tu y consentiras, Lucas? me ferastu ce chagrin-la, mon enfant?

LUCAS.

Oüi palsangué, je te le ferai, en dûsses-tu crever, Margot.

LE COLLECTEUR.

Qu'est-ce à dire? Claudine est à moi, vous me l'avez promise?

LUCAS.

Oh! morgué je vous la dépromets, j'aime mieux qu'il épouse ma niéce que ma femme.

LE COLLECTEUR.

Mais Claudine n'est pas de cet avis-là, elle.

CLAUDINE.

Si fait vraiment, je l'aime bien mieux que vous, vous voulez vivre long-temps, & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

On entend une simphonie champêtre.

LUCAS.

Ah, ah! que voulont ces gens-ci? je sommes bien en train de rire, ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne voulont rien, je les avois amenez pour nous divartir : mais je les remmene, & je ne sis pas d'himeur à payer les violons pour faire danser les autres.

ERASTE.

Sans emportement : Monsieur le Collecteur, prenez vous-même part à la fête, il ne vous en coûtera rien, je vous assûre. Ce sont des gens à moi, Monsieur Lucas que j'ai amenez de Paris pour contribuër aux plaisirs de Claudine pendant les Vendanges : Ils se sont joints à quelques personnes du Village ; voions ce que produira ce mélange, & que tout le monde prenne part à ma joie.

LUCAS.

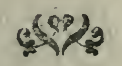
Ecoutez, pour moi je ne me sçaurois réjoüir si Margot ne me rend son cœur, franchement.

MARGOT.

Je ne te le rendrai point qu'ils ne soient tout-à-fait mariez, & à condition encore que tu n'iras plus au cabaret.

LUCAS.

Oh ! pour stila, je t'en répons, puisqu'il te faut garder, je ne te quitterai plus, laisse-moi faire.



DIVERTISSEMENT
DES VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

Claudine, quel est ton bonheur!
Un biau Monsieur plein de flâme
Te sauve d'être la femme
D'un magôt de Collecteur.
Claudine, quel est ton bonheur!

Il est digne, par ton ame,
Que tu l'aime de bon cœur,
Il va te faire Madame.
Claudine, quel est ton bonheur!

PREMIER PAYSAN.

Ah! qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont le mariage:
Je vuiderons plus d'un tonniau,
A leurs nôces je ferons rage;
Que je boirons de vin sans iau!
Tope à qui plus en boutra dans sa piau.

Ah! qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont leur mariage.
Est-il un présage plus biau?

ENTRE'E DE PAYSANS & de Payſannes.

SECOND PAYSAN.

Il n'eſt que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour :
On boit tout le long du jour ;
Et toute la nuit dans la grange
La folle Venus a ſon tour.
Il n'eſt que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour.

SECONDE PAYSANNE.

Garçons & fillettes
Aiguiſez vos ſerpettes ,
Profitez de l'Automme & de vôtre Printemps ,
Quand vous ſerez à l'Hyver de vos ans ,
Adieu paniers , Vendanges ſeront faites.

ENTRE'E DES PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

Nôtre Village a ſes plaiſirs
Comme une grande Ville.

PREMIERE PAYSANNE.

On n'entend point de vains ſoûpirs
Dans ce ſéjour tranquille.

SECONDE PAYSANNE.

L'Automne au gré de nos deſirs
En Vendange eſt fertile.

SECOND PAYSAN.

Quand le chaud fait peur aux Zephirs
La cave est nôtre azile.

Tous ensemble.

Nôtre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.

Fin du second Tome.

PQ
1794
D3
1729
t.2

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Mondieu
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

